LA TABLE RONDE

JANVIER 1948

SOMMAIRE

AU LECTEUR

CHRONIQUES

LECTURES



SPECTACLES

PROMENADES

*

AU LECTEUR

Il y a beaucoup de revues, et de toutes sortes. Il ne nous semble utile d'en proposer au public une de plus que si la nouvelle venue se distingue de celles qui existent déjà non pas seulement par sa forme, mais par sa fonction.

La Table Ronde *que voici n'a rien de commun que le titre avec les cahiers trimestriels plus élégants par le papier et l'impression, plus volumineux et plus coûteux, qui ont paru en* 1945 *et en* 1946. *Elle n'est pas un recueil anthologique de textes littéraires. Elle n'est pas davantage un organe périodique d'information commentée, ni la chaire d'enseignement d'une école, ni l'instrument de propagande intellectuelle d'un parti politique.*

Elle signifie seulement qu'un certain nombre d'écrivains, divers par l'âge, les opinions, les convictions, croyances ou doutes d'ordre religieux et philosophique, ont jugé un accord possible entre eux sur ce qui leur semble être la justification, la dignité et la responsabilité du métier, ou de l'état qu'ils ont choisi : dire librement ce qu'ils estiment être la vérité, en tout ce qui touche le destin des hommes ; défendre les valeurs, de qui l'existence reçoit un sens, non pas dans l'absolu, mais dans les circonstances réelles où ces valeurs se trouvent tous les jours impliquées, souvent menacées. Prendre position, *non pas en tant qu'hommes de parti, mais en tant qu'écrivains, étant entendu que l'exercice du métier d'écrivain comporte sa morale.*

On se sert beaucoup, ici et là, du mot de conscience. C'est bien de conscience qu'il s'agira ici, et même assez souvent, de « conscience de l'histoire » ; mais il est entendu, pour tous ceux qui ont accepté d'écrire dans cette revue, que la conscience ne doit jamais perdre, quel que soit le régime politique et social et quels que soient les arguments par lesquels il se justifie, le droit de juger les événements de l'histoire, et, le cas échéant, de protester contre eux.

Pour employer un autre mot à la mode, les écrivains de cette revue se considèrent comme « engagés ». Mais le mot d'engagement peut dire beaucoup trop, s'il signifie l'obédience aux consignes que dicte un parti selon l'opportunité politique. Il peut aussi ne pas assez dire. En un certain sens, à notre époque, tout écrivain est engagé, puisque celui-là même qui se détourne le plus obstinément, le plus systématiquement du cours quotidien du monde peut se voir, un jour, arraché de sa tour d'ivoire par les soins d'une police politique, parce que le pouvoir aura décidé d'éliminer les tièdes, et de liquider les inutiles. Ce qui est certain, c'est que dans les temps où s'affrontent les fanatismes, la liberté de l'esprit constitue une forme d'engagement aussi honorable que l'adhésion passionnée ou prudente à une faction militante : aussi honorable, et au moins aussi périlleuse.

C'est au nom de la liberté de l'esprit qu'il arrivera aux collaborateurs de cette revue de prendre position : soit pour dénoncer des impostures ; soit pour tenter de rendre plus clairs des problèmes mal posés, car nous nous débattons au milieu des impostures, au milieu des problèmes mal posés.

Ce faisant, ceux dont le lecteur verra la signature, dans les pages qui suivent, estiment qu'ils feront, tout simplement, leur métier : car leur métier est, autant que possible, de voir clair ; et leur métier est de prendre la parole, même et surtout lorsque tout le monde garde le silence — leur métier est de rompre le silence.

Leur métier est aussi, puisqu'ils sont des artisans des mots, de faire en sorte, autant qu'il dépend d'eux, que les mots

conservent leur valeur. Or, les mots perdent leur valeur, lorsqu'ils ne sont plus que les moyens dont se sert un bateleur politique pour attirer l'attention des badauds dont un complice fouille les poches. Dans les années du triomphe éphémère du national-socialisme, nous avons vu quel usage il était fait des mots les plus respectables pour camoufler ou justifier la pire entreprise de rapine, d'extermination et d'asservissement des peuples. Alors, des écrivains ont protesté. Mais il se trouve qu'un bon nombre de ceux qui ont protesté alors commencent à penser que toutes les raisons de protester n'ont pas disparu aujourd'hui.

Un monde où, au nom de la paix, on prépare une guerre d'anéantissement, où, au nom de la démocratie, on déporte les adversaires politiques; où, au nom de la liberté, on remplit les camps de concentration; où, au nom du bonheur humain, on excite chez des millions d'hommes les instincts de cruauté et de vengeance; où les privilégiés de l'oligarchie capitaliste d'une part, ceux de la dictature bureaucratique et policière de l'autre cherchent à s'arracher mutuellement le drapeau de l'égalité; où la vengeance, la peur, une froide volonté d'extermination siègent dans les tribunaux, revêtus des attributs de plus en plus déconsidérés de la justice; un monde où la seule vérité tolérée est celle qui sert une propagande, un tel monde est difficilement acceptable pour des écrivains; pour des écrivains, du moins, au sens que nous voulons encore, ici, donner à ce titre. Car les mots n'y sont plus que des armes de guerre. Ils servent à tuer, ou, ce qui revient au même, à donner courage et bonne conscience à ceux qui tuent, à ceux qu'on prépare à tuer.

Certes, nous reconnaissons que dans ce monde de la guerre, la protestation est difficile. Ce qui ne sert pas un parti risque de servir l'autre. « Si vous obtenez la grâce de celui que nous voulons tuer, va-t-on nous dire, il nous tuera peut-être demain». Ou encore : « Si vous prouvez que nous avons menti, l'adversaire se servira de votre preuve pour nourrir sa propagande, tout aussi mensongère que la nôtre ». Puisque nous sommes

enfermés dans le cercle totalitaire où tout devient instrument de combat, il est presque impossible de dire quoi que ce soit sans « faire le jeu » de quelqu'un. Mais nous voudrions que, dans ces pages au moins, l'écrivain pût dire ce qu'il a à dire sans se préoccuper de savoir de qui il fait le jeu. Si dire la vérité, c'est être révolutionnaire, c'est grand dommage pour l'ordre établi. Si dire la vérité, c'est être réactionnaire, c'est grand dommage pour la révolution. Nous n'y pouvons rien.

Le fait est que le train dont va le monde, et celui dont va la France, ne sont pas satisfaisants pour ceux qui croient que la condition humaine doit s'ordonner, autant que possible, selon certaines valeurs sur lesquelles ni les intérêts politiques, ni les exigences que l'on attribue peut-être témérairement à l'histoire ne sauraient avoir le pas ; valeurs qui sont la liberté, la justice, la vérité, le respect de l'individu, le respect de la vie humaine, et quelques autres.

Cette revue remplira son rôle si elle permet à quelques écrivains, unis pour cette tâche et pour cette tâche seulement, de crier assez haut, à ce propos, ce que beaucoup d'hommes, écrivains ou non écrivains, ont, comme on dit « sur le cœur ».

LA PIERRE D'ACHOPPEMENT

I

Cette Revue n'a de raison d'être que si elle devient une pierre d'achoppement, que si elle apparaît scandaleuse, au sens de la parole : « Il faut que le scandale arrive. » Elle doit être le lieu où chacun de nous ira jusqu'au bout de sa pensée.

Ce n'est pas que devant un plus vaste public, nous ne pensions tout ce que nous écrivons. Mais il y a loin de penser tout ce qu'on écrit à écrire tout ce que l'on pense. Il ne dépend pas de notre volonté, lorsque nous savons que quatre cent mille personnes vont nous lire, d'éviter un certain gauchissement; crainte d'éveiller des susceptibilités, d'être mal compris des simples, de fournir à l'adversaire des verges pour nous battre : voilà quelques motifs entre beaucoup d'autres qui souvent à notre insu nous retiennent au bord de la confidence et de l'aveu. L'article de journal, d'ailleurs, par ses dimensions même, par la place qu'il occupe s'il s'agit de l'éditorial, constitue un moule qui nous impose sa forme. Ajoutons qu'un grand quotidien nous oblige à traiter les sujets du jour, dont je m'évade le plus que je peux, cherchant dans la politique des occasions de faire oraison et d'y incliner en même temps mes lecteurs. Mais enfin ce n'est pas ce que souhaitent certains d'entre eux, et leurs réactions ne sont pas toujours des plus consolantes, il s'en faut de beaucoup.

Ici, nous n'avons pas encore de public, et j'ose espérer que nous n'en aurons jamais au sens où nous pouvons dire que nous en avons un quand nous parlons du haut de la colonne d'un éditorial à des centaines de milliers d'honnêtes gens qui exigent de la feuille qu'ils achètent qu'elle leur renvoie fidèlement un écho et un reflet. Écrire sans me soucier de choquer ni de scandaliser, c'est le plaisir que je me promets en collaborant à *La Table Ronde*; car, de ma propre volonté, je n'ai jamais rien fait que par plaisir : voilà un premier aveu qui ne me coûte guère, puisque je suis sur ce point couvert par Pascal qui écrivait à Mlle de Roannez que les chrétiens eux-mêmes cherchent leur plaisir. Écrire en écartant tout scrupule; écrire sans penser à ceux qui me liront et parce que j'admets au départ que *La Table Ronde* n'intéressera que les esprits non prévenus, que les esprits libres. Et sans doute aurons-nous des lecteurs malveillants qui chercheront à tirer parti de tout ce qui pourra ressembler ici à des confidences. Mais la liberté de l'esprit est, à la lettre, désarmante. Un homme résolu à ne rien nier de ses réactions devant tel problème qui se pose à lui, en cet intervalle de l'espace et de la durée, n'offre guère de prise à la mauvaise foi, car là où il n'y a plus d'ombre, il n'y a plus d'équivoque. Je voudrais, comme entrée de jeu, donner l'exemple aux collaborateurs de *La Table Ronde*, en abordant ici sans aucune précaution le sujet le plus brûlant et qui est celui de ma foi catholique.

On m'a souvent traité de Tartuffe au cours de ma vie. *L'Action Française* et le Front populaire, et toute la presse de la collaboration se sont accordés pour reconnaître que j'avais droit à cet outrage : Tartuffe ou l'imposteur. Eh bien, je veux me montrer beau joueur et accorder à l'adversaire de Droite et de Gauche, que c'est en effet de là qu'il convient de partir. C'est la question que tout croyant, quelle que soit sa croyance, a le devoir de se poser à lui-même : suis-je un imposteur? est-ce que j'adhère

vraiment de tout mon cœur et de tout mon esprit au Credo dont je fais profession, ou bien m'y suis-je rallié par habitude, parce que j'y suis né, pour les avantages que j'en tire ou pour ma commodité? Ce cas de conscience s'impose aux chrétiens de toutes confessions, mais aussi aux politiciens de toute obédience, et singulièrement aux communistes, et plus encore à cette espèce de timides et prudents prosélytes perdus dans leurs calculs, qu'on appelle communisants.

Il y a bien des degrés dans l'imposture. La ruse grossière de Tartuffe installé chez Orgon, c'est le fait d'un escroc dont l'histoire serait, à mon avis, sans aucune portée, s'il n'y avait justement le personnage d'Orgon. Vrai dévot, Orgon n'est-il pas aussi un imposteur véritable dans la mesure où il détourne, déforme, abaisse et déshonore la doctrine dont il se réclame et à laquelle il croit les yeux fermés? Molière, prodigieux et inconscient Tartuffe, triomphe aisément de ses accusateurs, car il est bien vrai que le héros de sa pièce est si abject qu'on ne saurait le confondre avec un vrai chrétien. Mais Orgon? l'inepte et féroce Orgon qui immolerait le monde entier à son confort spirituel et à ses manies imbéciles? N'est-il pas, lui, un vrai dévot? Toute la question est de savoir ce qui subsiste d'Orgon dans le chrétien que nous sommes.

Or, c'est précisément à Orgon que s'en prend toujours l'adversaire des chrétiens. On trouve rarement chez lui l'analyse et la condamnation du message évangélique, mais l'analyse et la condamnation de l'usage qu'en ont fait ceux qui s'en réclament. Voilà le point sur lequel je voudrais arrêter l'attention de mes lecteurs. L'adversaire peut à la fois avoir tort de parier que Dieu n'est pas, et mettre dans le mille lorsqu'il découvre et dénonce les raisons basses que nous avons de croire en Dieu. Que Jésus soit ou non le Fils de Dieu ne change rien à la médiocrité des motifs qui incitent la plupart des chrétiens à répéter les formules et à se plier aux disciplines des Églises.

Mais la bassesse des raisons qui fixent le choix des chrétiens ne signifie rien non plus contre la conception chrétienne de la vie. Lorsque vous aurez prouvé que l'homme se vide au profit de Dieu, qu'il projette hors de lui sa propre conscience devant laquelle il s'agenouille en larmes et frappant sa poitrine, lorsque vous nous aurez montré les rebuts de l'humanité se jetant goulûment sur ce Dieu qui se fait leur pâture, et tous les refoulés sexuels, et tous ces déchets abandonnés par la marée de la vie sur une plage rongée de néant et qui livrent à l'Être infini des corps infirmes et ces cœurs mourant de faim dont le monde ne veut plus (notre Dieu est ce Pauvre qui se nourrit de restes...); quand nous vous aurons accordé que de Maistre et de Bonald à Bourget et à Maurras, toute une famille d'esprits a fourni à Karl Marx son argument le plus fort, qu'avec les voltairiens de la Restauration, de la Monarchie de Juillet et du Second Empire, ils ont cherché à extraire du catholicisme un opium capable sinon d'endormir le peuple, du moins de l'engourdir et de le discipliner, et dans l'ordre du grotesque, quand vous m'aurez montré cette bourgeoisie nantie du dernier siècle, qui tenait tous ses papiers en ordre pour une première classe éternelle, ou ces gens de lettres fraîchement convertis qui prospectent avec une sorte de gloutonnerie méthodique l'inépuisable gisement de la crédulité et du mauvais goût des fidèles; quand nous vous aurons accordé tout cela, nous ne vous aurons rien accordé d'essentiel ni même d'important.

Car que prouve la bassesse des raisons qui dictent le choix des chrétiens, contre l'affirmation chrétienne? Je n'examine pas s'il y a plus de force et de courage dans un Nietzsche qui parie pour la mort de Dieu, que dans Pascal qui consent à faire partie du petit nombre des élus au sein d'une humanité vouée, pour une immense part, au désespoir éternel. Le problème posé n'en demeure pas moins sans réponse. Cette doctrine dramatique mise en

pilules par les théologiens et ingurgitée de force, dans le monde entier, par les enfants du catéchisme qui la revomissent aussitôt, n'eût-elle été pratiquée depuis l'Incarnation du Fils de Dieu que par quelques saints obscurs et par quelques héros inconnus; et même, poussant le raisonnement à l'absurde, n'y aurait-il pas eu depuis le commencement du monde d'autre adorateur du Père en esprit et en vérité que le Fils de Dieu devenu le Fils de l'homme, cela ne changerait rien à cette affirmation que le Père est au ciel et que le Fils a été l'un de nous et qu'il nous a aimés, et qu'il nous aime : « Ce Dieu qui nous aimant d'une amour infinie... » et que ce n'est pas le supprimer que de le nier.

Le « Dieu est mort » de Zarathoustra oppose une affirmation à une autre affirmation. Pour nous qui sommes restés fidèles, ce qui nous stupéfie à notre tour, c'est cette sorte de motifs qui décident la plupart des hommes à se détourner du seul homme qui ait proclamé parlant de lui-même, qu'il était la vérité venue en ce monde, et qui s'acharnent contre sa caricature, contre tout ce qui le bafoue et qui le trahit sous prétexte de le servir. Les hautes raisons que nous avons de croire en lui ne sont atteintes ni même effleurées par la critique qu'ils instaurent contre nos motifs médiocres ou inavouables. Raisons de tous ordres et qui toutes ne valent pas pour les mêmes esprits. Raisons qui peut-être sont déterminantes dans la mesure où elles sont des impressions liées à un certain tempérament; chez les artistes surtout : en ce qui me concerne par exemple, ceci a toujours agi sur ma sensibilité, plus peut-être que sur ma pensée : l'apparition de la vie jaillie de la matière éternelle, à un intervalle du temps et de l'espace, et son développement, depuis la cellule originelle, jusqu'à ce visage sur l'écran du cinéma de mon quartier, jusqu'à ce regard d'enfant levé vers moi, jusqu'à ce larghetto de Mozart, jusqu'à cette ellipse de Rimbaud. Passer outre à ce mystère, cela me paraît d'un esprit aussi

inconséquent que le naufragé qui ne serait pas ému de voir sur le sable l'empreinte d'un pied humain. Mais cela ne serait rien. Avec quelle légèreté nos contemporains liquident le « fait du Christ », décident de n'en pas tenir compte, s'en débarrassent sans examen et (sauf les spécialistes de la critique historique), supposant le problème résolu, laissent derrière eux cette croix dressée!

Qu'on me comprenne bien : ce n'est pas qu'ils n'y puissent croire qui m'étonne, puisqu'elle est en effet déraisonnable et incroyable. Ce dont je me scandalise, c'est du rejet, même à titre d'hypothèse, c'est de cette sécurité dans la négation, de cette ruse plus ou moins consciente pour ne pas entrevoir ce que masque le décor à l'italienne de la vieille Église mère, pour ne pas tenir compte de ce que, de siècle en siècle, les mystiques ont pressenti, ou même touché (selon ce que saint Jean écrivait déjà : « Ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché concernant le Verbe de la vie... ») Je me scandalise de ce qu'ils ne se demandent jamais : « Et si c'était vrai, pourtant? » du même ton que nous nous demandons à nous-mêmes aux heures de trouble et de doute : « Et si ce n'était pas vrai? » Ils ne conviennent pas qu'ils ont contourné l'obstacle sans le réduire. Et qu'ils ne nous renvoient pas la balle : car nous autres, nous n'avons jamais prétendu réduire leur obstacle à eux : celui qu'ils dressent devant nous et qu'intrépidement notre foi survole. « Impossible que Dieu soit », nous comprenons ce que cela signifie.

« Impossibilité que Dieu soit, impossibilité que Dieu ne soit pas. » Il faudrait que les uns et les autres nous reconnaissions que nous sommes à égalité dans l'inconséquence ou dans l'acte de foi, et que nous parions également pour des raisons personnelles que seuls peuvent trouver valables les esprits de notre famille, que nous cédons à une évidence qui n'est pas communiquable à l'adversaire. Raisons de tous ordres, et dont je n'ai pas nié que quel-

ques-unes, parmi les nôtres, sont assez misérables. Mais il en est d'autres, il en est une autre, qui échappe aux raisonnements et à la preuve, celle qui tient dans les trois mots de cette première Épître de saint Jean que j'ai déjà citée : « Dieu est amour. »

Plus qu'aucun autre texte, cette Épître joannique devrait rendre sensible à un incroyant le secret de la foi individuelle, ce rapport personnel de la créature avec son Créateur. L'once d'authenticité que peut contenir la vie du chrétien le plus médiocre se ramène à une once de cet amour. Une vie de saint est une vie d'amour, — d'un amour assez puissant pour inventer, pour créer son objet? pour cristalliser autour d'un mythe? Ici, l'adversaire esquive ce témoignage que, presque seul, Bergson a osé regarder en face et qui est celui des grands mystiques dont le nombre, la qualité, la succession ininterormpue mériteraient l'examen de ceux qui, sans doute, n'ont jamais daigné en aborder la lecture : Nietzsche qui proclame la mort de Dieu refuse d'entendre la déposition des témoins de Dieu. Il les récuse comme cet ami qu'il renia parce qu'il était devenu catholique, et qu'il ne revit jamais. Cette vive flamme d'amour, l'immense foule des chrétiens médiocres la masquent, s'interposent entre elle et des hommes que les circonstances de leur vie et leur propre nature en ont tenus éloignés, — et je n'hésite pas à mettre au premier rang de cette foule les écrivains dits catholiques qui vivent de ce dont ils devraient mourir. Qu'on se rassure : je ne vais pas céder à cette facilité d'accabler mes frères, ni moi-même. Les pires pharisiens, on les trouve parmi cette postérité de Léon Bloy, qui en sont en même temps la menue monnaie.

Nous devons rendre cette justice à l'adversaire : il retourne rarement contre nous l'arme que nous lui livrons; il use peu de cet avantage de nous montrer, sans rien ajouter, la croix dont nous avons l'inconscience de nous réclamer. Si j'avais à recommencer ma vie, je mettrais à

dissimuler ma foi chrétienne autant de soin que j'ai dépensé d'effort pour la monter en épingle. Dans une existence toute donnée, comme celle des païens, à l'avancement, à la réussite, ou, sur un plan plus élevé, à la fiction, à la création littéraire, aux jeux de l'esprit, aux divertissements supérieurs, confessons que la religion ne saurait entrer que comme un agrément, une manière de faire retraite, un lieu de repos, une halte pour reprendre souffle, une auge commode où aller se nettoyer, de temps à autre, de la crotte qu'une âme répandue dans le monde ramasse en une seule journée de Paris. Cela fait frémir de songer que dans toute la vie d'un homme qui a prétendu servir Mammon et Dieu, peut-être n'y a-t-il rien eu d'authentique du point de vue chrétien : les ferveurs qu'il a cru goûter, les impressions de paix après une communion, ce surnaturel silence, et même les pleurs de joie, peut-être tout cela ne vaut-il ni plus ni moins aux yeux de Dieu que les délices profanes dont nous nous sommes efforcés de tisser notre destin depuis que nous sommes nés à la vie consciente. Dans la honte du péché, dans le dégoût d'une créature assouvie qui mesure sa propre abjection, à cette minute-là seulement elle a pu se trouver dans les dispositions requises : c'est l'instant où le Seigneur regarde ce lépreux à ses pieds, ce paralytique qu'on dépose devant lui; entendons le sens profond de la parole prêtée au Christ par l'auteur de *L'Imitation* : « Quand vous croyez être loin de moi, c'est alors souvent que je suis le plus près. »

Tous les raisonnements ne peuvent rien contre cette évidence que le Christ, en termes clairs et réitérés, se détourne de ceux qui crient : « Seigneur! Seigneur! » et n'accomplissent pas sa volonté : cette volonté que nous soyons crucifiés avec lui. Évidence faite pour nous vouer au désespoir, si en fait chacun de nous n'était plus crucifié qu'il ne le sait lui-même. Si vous cherchez dans chaque homme la croix à la mesure de sa destinée, vous finirez toujours par la trouver. En chacun de nous, une

croix grandit en même temps que nous-même, et c'est être sauvé que de s'y étendre enfin de gré ou de force avant notre dernier souffle.

Cette distance infinie entre la croix et la plupart des vies qui se proclament chrétiennes, n'est peut-être pas moindre chez beaucoup de personnes consacrées à Dieu, chez celles surtout qui ne sont pas toutes livrées à la foule comme leur Maître, dont ce fut le secret de ne séparer jamais la contemplation de l'action. J'ai entrevu ce miracle, dans certaines âmes, d'une vie à la lettre dévorée par les autres et qui ne perdaient pour ainsi dire jamais le sentiment de la présence divine. Il ne suffit pas d'aspirer à la sainteté pour devenir un saint. La plupart des traits de ma « pharisienne », je les ai observés chez des candidats à la sainteté, d'ailleurs pleins de mérites et dont je n'eusse pas été digne de dénouer la sandale. Ici, je ravale ce que j'aurais à dire, et, par exemple, qu'il existe un snobisme des grands Ordres. Sans doute étonnerait-on beaucoup les religieux d'une célèbre abbaye si on leur démontrait que leur état d'esprit n'est pas tellement différent de celui des membres du Jockey. Je n'ai fait qu'effleurer dans *La Pharisienne* ce sujet de la fausse sainteté, qui n'a rien à voir avec l'imposture de Tartuffe, car elle résulte d'une recherche méritoire, et il va sans dire que tous les éléments n'en sont pas à rejeter.

Tout se passe comme si la Grâce épousait bien moins que nous ne l'imaginons les formes visibles de l'apostolat chrétien. Elle agit en dessous, comme protégée par cette écorce de cellules en apparence mortes. Les contempteurs de l'Église militante oublient que nos chefs spirituels ne sauraient être tenus pour responsables du fait que notre Église est l'Église de la fin des temps, qu'elle n'a été condamnée à s'établir et à s'organiser que parce que les temps n'en finissent pas, si j'ose dire, de finir. Le Christianisme, révolution absolue, renversement total (la mort

du vieil homme, la naissance de l'homme nouveau) a dû s'adapter, transiger, entrer dans la sinistre farce d'un monde pour qui le Christ n'a pas voulu prier, échanger avec lui des ambassadeurs, entretenir des ministres, avoir ses gardes, ses palais, s'entourer de cet appareil suranné qui prête aux faciles diatribes.

Nous ne céderons pas à cette facilité. La pompe dont s'entoure la hiérarchie catholique marque le point de contact de la sainte liturgie, qui est de tous les temps avec le siècle. Cet indéchirable tissu de textes et de symboles s'achève en une bordure, en une frange qui se distingue mal du monde sans Dieu où il faut bien qu'elle traîne. Il y a quelque niaiserie, chez beaucoup de pharisiens qu'elle scandalise. En revanche, il y a bien de l'idolâtrie chez ceux qui mettent l'infini dans ce périssable et qui, pour le sauvegarder, ne reculent devant aucune compromission avec les forces séculières.

Ce qu'il faut oser regarder en face, c'est cette vérité déplaisante pour certains administrateurs de la Révélation, mais qui n'en est pas moins la vérité, que le jour où les événements de l'Histoire déchireraient, détruiraient cette frange brillante et ornée, comme le voile du Temple fut déchiré en deux après que le Seigneur eut poussé un grand cri, rien d'essentiel ne serait atteint dans l'Église, et qu'au contraire quelque chose d'essentiel qui était étouffé sous ces apparences pompeuses, d'un seul coup se trouverait peut-être délivré. Voilà ce qu'il importe de se dire et de se répéter lorsque l'angoisse nous prend. Dieu sait que je n'appelle pas ces événements, et qu'il est juste que l'Église en agonie dans le dénuement de ses cellules comme sous les lambris de ses palais, demande elle aussi au Père que ce calice s'éloigne; car les temps de persécution déchaînent le crime et suscitent moins de martyrs que de renégats. Mais si l'horreur lui en devait être un jour imposée, il nous paraît évident qu'elle n'a rien à en redouter pour ce qui touche sinon à sa mission, du moins à sa fin surna-

turelle, alors qu'elle aurait au contraire tout à craindre d'une prospérité matérielle étayée par la puissance militaire et financière d'un grand empire. Les chrétiens me paraissent être les seuls, parmi les hommes, qui ont le droit de considérer sans frémir les suprêmes catastrophes.

Où mènent les autres routes, nous le savons aujourd'hui, puisque notre génération se trouve établie à ce rond-point où convergent toutes les idéologies du dernier siècle : le marxisme a été expérimenté en Russie; le scientisme obtient à Hiroshima et dans les laboratoires américains de la guerre microbienne, confirmation de la promesse faite dès ses commencements : « Vous serez semblables à des dieux... »; la religion du progrès et de la perfectibilité humaine est méditée à loisir par les survivants des camps d'épouvante, par les « personnes déplacées » parquées dans des baraques de triage et qui ont laissé des cadavres d'enfants sous les gravats de leurs villes détruites (sans compter les martyrs des idéologies antagonistes dont regorgent, au moment où j'écris, toutes les prisons de l'Europe). Socialistes, communistes, anarchistes qui se battirent en Espagne et ailleurs pour que l'homme n'exploite plus l'homme, connaissent aujourd'hui ce qu'il est advenu du matériel humain au pays de Nietzsche qui proclama la mort de Dieu, mais aussi au pays de Lénine et de Staline qui opérèrent l'humanité sans l'anesthésique de la Religion.

Et certes, nous avons notre part, nous autres chrétiens, une part immense à cette abomination. Ne soyons pas si hypocrites que de nous en décharger sur les autres. Aussi mithridatisé que je sois, j'avoue que je serre encore les dents et les poings à la lecture de certaines lettres, presque toujours anonymes, où revient le refrain des bien-pensants contre « les francs-maçons et les Juifs », coupé de louanges à soi-même. Il faudrait avoir le courage de commenter *l'Histoire des catholiques français au XIXe siècle* que vient de publier Henri Guillemin, et dont bien des pages, certes,

sont glorieuses : entre 1830 et 1848, l'École menaisienne (sans Lamennais) avait gagné la partie, levé l'hypothèque des hautes classes sur l'Église, séparé sa cause de celle des privilégiés, rétabli le contact entre la classe ouvrière et Dieu. Et puis le sauveur survint sous les apparences du Prince-Président qui entraîna de nouveau le troupeau et qui corrompit les meilleurs (Montalembert). Et depuis le 2 décembre, derrière qui ne se sont-ils pas engouffrés? Boulanger, Syveton, les hommes de la *Patrie française*. puis ceux de *l'Action française*, puis ceux des ligues.. Et ne parlons pas de ce qui suivit. Certes, ils ne formèrent pas le gros des troupes de Doriot. Mais il reste qu'à l'antisémitisme, aux diverses formes du nationalisme, et singulièrement à celui qui se disait intégral, une part, sinon le meilleur de la jeunesse chrétienne, a été livrée.

Quelle idée les catholiques se faisaient-ils de la presse, au début du siècle? J'y songeais en parcourant une biographie du fondateur de « la bonne presse ». J'admirais que ce panégyrique fût sans aucune réserve. J'étais un enfant, du temps de l'affaire Dreyfus, élevé par une mère veuve et scrupuleuse, qui ne laissait pénétrer chez elle que les « bons » journaux. Nous nous délections du *Pèlerin* et de *l'Almanach du Pèlerin*, des histoires juives d'un certain Raphaël Viaud, des caricatures dont l'une m'est restée gravée dans l'esprit : un père montrait à son hideux petit garçon des tableaux qui représentaient le baiser de Judas, Dreyfus recevant un sac d'argent d'un officier prussien, et la légende était : « Et toi, Chacob, qu'est-ce que tu fendras quand tu seras crand? »

Que de temps m'aurait-il fallu pour échapper à ce criminel détournement de la conscience catholique, si je n'avais eu le bonheur de rencontrer à dix-huit ans le *Sillon* et Marc Sangnier? Je ne lui suis resté fidèle que quelques mois... mais ils ont suffi : j'avais compris pour toujours. Et que ceux qui se réjouissent d'avoir cassé les reins à la démocratie chrétienne, ne triomphent pas trop

tôt. En dépit des erreurs, des insuffisances, des fautes commises par les hommes qui l'incarnent à une époque donnée (ceux d'aujourd'hui ont à mes yeux assumé une responsabilité lourde en ce qui concerne l'Épuration), elle n'en continue pas moins historiquement l'effort de cette petite troupe qui, entre 1814 et 1940, aura sauvegardé en France le message évangélique, l'aura porté « à bout de bras » au-dessus des compromissions et des accaparements : toujours le même petit nombre de fidèles durant l'affaire Dreyfus, comme pendant la guerre d'Espagne, tenant le coup sous les méprisantes insultes de Machiavel et sous les crachats de ses valets — toujours le même heureusement grossi, du temps de la résistance à Vichy et au nazisme, résolu à ne pas livrer ce que ses adversaires sacrifiaient sans vergogne. La démocratie chrétienne sera parvenue jusqu'à nous, à travers ces cent dernières années aussi faible, aussi débile que cet enfant Tarcisius qui traverse l'Église primitive avec l'Eucharistie contre sa poitrine, et qui préfère mourir plutôt que de livrer ce Dieu qu'il porte caché sous sa tunique.

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

TROIS NOTES
A
PROPOS DE LA PATRIE

Il sera trop souvent question de moi, je le crains, dans les trois notes qui suivent. C'est qu'on parvient à la vérité (ou l'on s'y maintient) comme on peut. Le plaisir d'avoir raison, l'agacement qui vient d'un reproche immérité, fût-ce la vanité blessée, sont d'aussi bons chemins que d'autres, à la condition de les dépasser.

En fait, il s'agit d'une vérité particulièrement difficile : celle qui a trait à la patrie. L'on en mesurera la difficulté, si l'on songe que de bons Français, qui ont cru loyalement servir la France, se voient tous les jours châtiés comme traîtres par d'autres Français qui se vantent d'être patriotes, tout en sachaat très bien qu'ils ne le sont pas.

Mais faut-il être patriote? Ah! voilà une question que je ne posais pas. Et sans doute, c'est mettre à haut prix le hasard qui nous a fait naître chinois, tchèque ou français que fonder sur lui le moindre jugement politique. C'est aussi s'exposer à divers dangers. Dangers, que l'on a vus de reste. J'y reviendrai.

I

ROMAIN ROLLAND
OU
LES RAISONS D'UN FAUX

J'avais eu l'occasion de dire, au cours d'une intervioue, qu'il était temps, pour le Comité des Écrivains, de renoncer à sa liste noire, et qu'un littérateur avait, en général, mieux à faire que de moucharder d'autres littérateurs. (Je le disais beaucoup plus gentiment.) J'ajoutais, entre autres, que les Français de 1918 n'avaient pas très longtemps gardé rancune à Romain Rolland de sa conduite de quatorze.

Le Comité Directeur du Céné m'a répondu :

> *Bien qu'il reconnaisse la légèreté de ses propos, Jean Paulhan n'en maintient pas moins* (1)...

Or, je n'ai jamais reconnu que mes propos fussent légers. J'ai dit qu'ils étaient « simplistes et sommaires, comme peut l'être une conversation (2) » J'ajoutais aussitôt qu'ils étaient parfaitement exacts. Mais voici qui est plus grave :

> *En renvoyant dos à dos Rolland et les collaborateurs de* 1940 *à* 1944, *Paulhan donne argument à ceux qui défendent un Pétain ou un Darnand au nom de leur conduite dans la guerre de* 1914.

Et plus loin :

> *Paulhan a avancé... que Romain Rolland en* 1914-1918 *s'est conduit comme Châteaubriant en* 1940-1944 (3).

(1) *Lettres Françaises*, 14 février 1947.
(2) *Le Littéraire*, 1er février 1947.
(3) *Lettres françaises*, 21 mars 1947.

— C'est là un faux. Je n'ai rien avancé de tel. J'ai « avancé » tout le contraire. J'ai commencé par dire que Châteaubriant de 1940 à 1944 avait trahi — qu'il était précisément un *traître* (ligne 102). J'ai ajouté, un peu plus loin, que Rolland durant la guerre de quatorze, comme Châteaubriant durant la guerre de quarante (donc, avant l'armistice), *trahissaient la cause* de la France (ligne 154).

Oui, c'est donc un faux pur et simple. Mais il est curieux qu'on le commette (malgré son évidente grossièreté). Il est curieux qu'il puisse passer, qu'il semble un instant acceptable. Finalement, ce pourrait bien être un faux plein de sens.

Je rappelle les faits. Par son mépris de notre démocratie, par l'admiration infinie qu'il avoue pour Hitler, Châteaubriant trahit, dès 1936, — à plus grave raison dès 1939 — la *cause* de la France. Il ne *trahit*, à proprement parler, la France que du jour où il s'entend avec notre ennemi vainqueur et fonde, d'accord avec lui, un journal en zone occupée.

Mais Rolland, lui, s'est fixé en Suisse, d'où il nous dit, nous écrit, nous laisse entendre de mille manières que notre cause à nous Français ne vaut pas mieux que la cause d'en face — et même vaut un peu moins. Est-ce là trahir la France? Est-ce mener une intrigue avec l'ennemi? Non. C'est très simplement trahir la *cause* de la France. En doutez-vous un instant? Imaginez donc Châteaubriant publiant à Genève, en pleine guerre, son *Au-dessus de la mêlée :* jetant au même sac Hitler avec Daladier, Churchill avec Gœring. Qu'est-ce qu'on aurait dit? Qu'est-ce qu'on n'aurait pas dit? Bien sûr que « trahir la cause » eût paru mille fois trop faible. Alors, pourquoi le faux, et quelle querelle d'Allemand me cherche-t-on?

Voilà pourtant qui laisse, il faut l'avouer, on ne sait quel embarras.



Remarquez que l'embarras ne peut venir des hommes en cause. Rolland comme Châteaubriant sont également de ces écrivains qui mettent à tout instant leur âme en jeu : chaleureux et nobles, plutôt grandiloquents. Personnels et portés à l'hérésie : le premier tirant sur le théosophe, et le second sur l'hermétiste. (Puis-je ajouter : d'esprit confus.) Par ailleurs, chérissant tous deux l'âme germanique. De surplus, amis fraternels, épris l'un pour l'autre de la plus vive admiration. Et cependant, séparés par l'abîme de la politique : l'un des deux oscille de l'anarchie au communisme; l'autre, de la monarchie intégrale à l'État sacral Châteaubriant, Rolland de droite; Rolland, Châteaubriant de gauche. Le parallèle s'imposait.

Si l'embarras ne vient pas des hommes, vient-il donc des situations?

Ici, je trouve une curieuse indication dans la lettre publique, que m'a écrite Mme Romain Rolland :

> *Je ne crois pas inutile de vous faire remarquer que les mêmes personnages pleins de haine et de mauvaise foi qui accusaient Romain Rolland en* 1914 *ont pour la plupart accueilli avec joie la victoire allemande en* 1940 *et ont servi l'ennemi avec zèle* (1).

Oui, voilà qui est juste en gros. Comme il s'était trouvé pas mal de républicains, en 1870, pour se réjouir des défaites de l'Empire, il s'est trouvé plus d'un réactionnaire, en 1940, pour accueillir avec joie l'écrasement de la République — pour servir avec zèle notre ennemi. Barrès, lui-même conservateur, prévoyait dès 1903 cette singulière attitude. Les raisons qu'il évoque sont exactement celles de Châteaubriant :

> *Ce seront les conservateurs qui accepteront, appelleront l'étranger. Oui, ceux qui sont aujourd'hui les*

(1) *Le Littéraire*, 1er février 1947.

patriotes, les hommes fiers, las de vivre une France amoindrie et une vie humiliée, appelleront une domination, une intervention de l'étranger qui leur donne enfin la joie de participer à une grande vie collective — et nous verrons, au contraire, la résistance à l'étranger personnifiée par la démagogie pacifiste (1).

Quant à savoir si tout réactionnaire est « plein de haine et de mauvaise foi », c'est une autre question. Peut-être Mme Romain Rolland la tranche-t-elle un peu vite. Puis il s'est trouvé en 1914 plus d'un excellent républicain plein d'amour et de bonne foi pour dénoncer le crime de Rolland : Benda, Aulard, Séailles, Andler, Verhaeren...

Laissons. La lettre poursuit :

> « ...*On pourrait déduire de votre expression : « Châteaubriant, son ami et disciple » que tous les amis et disciples de Romain Rolland étaient suspects de trahison. Or, vous savez très bien que la plupart se sont distingués ou sont morts dans la Résistance* (2). »

Je le sais très bien, en effet. Oui, maint disciple de Rolland a montré dans la Résistance un courage joyeux. (Et j'ajouterais volontiers : maint disciple de Rolland a montré, dans la guerre de 1914, un courage d'autant plus grand qu'il était sans espoir.) Mais qu'est-ce à dire, et de quoi disputons-nous?

De quoi nous disputons? Eh! sans jamais carrément me le dire, on me le donne à entendre, de cent façons. C'est le Comité du Céné :

> *En renvoyant dos à dos Rolland et les collaborateurs de* 1940 *à* 1944...
>
> (C'est le mensonge dont j'ai parlé. Passons.
>
> ...*Paulhan tend à établir la similitude des deux guerres* (3).

(1) *Cahiers*, t. III, p. 265.
(2) *Le Littéraire*, 1er février 1947.
(3) *Lettres Françaises*, 14 février 1947.

(Mais non! Je ne cherche pas à l'établir. Je l'accepte.)

C'est Marc Beigbeder :

> *En* 1940, *la bonne Allemagne est morte, le furoncle l'a assassinée, il tient tout le corps et l'esprit... En* 1914, *la bonne Allemagne existait encore, était capable d'une réponse, d'un retour...* (1).

(Il se peut. Mais nous traitons d'événements, non d'intentions. Je vois simplement que ce retour, elle ne l'a pas fait, que cette réponse elle ne l'a pas tenue.) —

C'est Édith Thomas :

> *Malgré l'affirmation de Jean Paulhan que la guerre de* 1914 *et la guerre de* 1940-44 *ne sont qu'une même guerre (de trente ans), il est bon de rappeler quelques humbles vérités : la paix n'est pas la guerre, la république de Weimar ne fut pas le régime hitlérien* (2)...

(Mais non! Je n'affirme pas, je constate. Une même guerre avec, bien entendu, un long intervalle de paix. La guerre de cent ans aussi a eu les siens.)

C'est Martin-Chauffier :

> *On était en* 1914, *la « cause de la France » n'était peut-être pas tout à fait la même qu'en* 40. *Sans pousser une distinction, d'ailleurs évidente, entre les deux guerres* (3)...

Je suis peut-être naïf. Moi, ce sont surtout les ressemblances qui me sautent aux yeux. Car enfin, ici et là nous avons été attaqués; ici et là par un ennemi sûr de lui, confiant dans sa race, imbu de sa supériorité. Et nous, défiants de nous-mêmes, mal préparés à la défense, mal prêts à l'idée même de guerre. Ici et là, il a fallu aux Français défendre la terre de leurs pères et la terre de

(1) *Esprit*, 1947, page 608.
(2) *La Marseillaise*, 18 février 1947.
(3) *Lettres Françaises*, 22 janvier 1947.

leurs enfants : c'est ce qu'ils ont fait, tantôt bien, tantôt mal; dans un enthousiasme presque unanime en 1914, en 1939 dans une indifférence qu'aggravaient encore l'obstruction communiste, la défiance réactionnaire. Mais enfin, vainqueurs ou vaincus, sous l'uniforme ou le veston, nous gardions le même ennemi. L'enjeu du combat non plus n'avait pas changé. Surtout, n'allez pas me répondre que le régime policier, les tortures, les camps de concentration sont chose nouvelle : la Russie a les siens, que dénonçait dès 1922 Romain Rolland (1).

Quelle querelle me cherche-t-on, je le vois très bien. Je ne suis pas si sot que j'en ai l'air. Ce qu'on veut me signifier, c'est qu'il était généreux, et peut-être juste, de trahir en quatorze la cause d'une France bourgeoise et capitaliste, alliée de la Russie des tzars, mais ignoble de trahir en 1941 la cause d'une France alliée des Soviets, qui sait demain peut-être soviétique elle-même. C'est que l'erreur de Romain Rolland, si grave fût-elle, allait dans le sens de l'histoire — précisément dans le sens démocratique ou communiste, mais l'erreur de Châteaubriant le contrariait. C'est enfin que la guerre de quatorze était une guerre de droite, mais la guerre de quarante et un une guerre de gauche.

Et je veux bien que ce soit là une opinion grave, et même passionnante. Je vois aussi qu'elle explique — sans le justifier — votre faux. Car si les guerres nationales ne sont au fond, pour vous, que des guerres civiles, il revient au même de trahir la cause de sa patrie et de trahir sa patrie (puisque les patries ne sont plus que des causes);

(1) *Cf.* : « Il est malheureusement trop certain que pour la plupart des esprits directeurs de la Révolution russe... tout est subordonné à la raison d'État.

Je ne combats pas une raison d'État pour en servir une autre. Et le militarisme, la terreur policière ou la force brutale ne sont pas sanctifiés pour moi, parce qu'ils sont l'instrument d'une dictature communiste... » (Romain Rolland : *Lettre à Barbusse*, *l'Art libre*, janvier 1922.)

et vous ne trichez presque pas, en rapportant comme vous le faites mes propos. Mais si c'est bien là votre sentiment, dites-le donc franchement, sans tant d'allusions et de ruses. Surtout, sans parler vous-mêmes à tout bout de champ de patrie. Puisque enfin cette patrie, vous n'en tenez pas compte. Puisque vous êtes convenus de raisonner en tout cas comme s'il n'y avait pas lieu à patrie.

II

JULIEN BENDA
OU
LA CONFUSION DES IDÉES

M. Julien Benda est si content de son article : *le cas Paulhan*, qu'il le republie dans les *Lettres* après l'avoir publié dans l'*Ordre* (1). Il n'y a pourtant pas de quoi être fier. Mais l'on va tout de suite en juger :

> *La place faite par M. Jean Paulhan dans ses* Cahiers de la Pléiade *à un thuriféraire du nazisme... a soulevé l'indignation de la veuve de l'infortuné Groethuysen, révoltée de penser que le nom de son mari allait voisiner avec celui d'apologistes de ses bourreaux. On m'assure que la défense de l'ancien directeur de la* Nouvelle Revue Française *consiste à répondre que...*

(Ici, Benda cite, et puis réfute divers arguments que j'aurais pu tenir. Il conclut :)

> *Y a-t-il chez Paulhan mauvaise foi? Faiblesse d'esprit? Amusement d'un jongleur? Problème psychologique. Pourquoi pas tous les trois?*

Drôle de procédé. « On m'assure... » dit Benda. Que ne s'assurait-il lui-même? Ma « défense » figure à la page 269 de ces mêmes *Cahiers*, qu'il vitupère. Faut-il voir là (comme il dit) de la paresse, de la sénilité, de la mauvaise foi? La vérité est que M. Julien Benda, s'il n'a jamais hésité à exterminer ses confrères, ne s'est pas encore résigné à les lire. Mais d'habitude il ne l'avouait pas.

(1) 27 octobre 1947.

Un mot encore. Bernard Groethuysen, de qui je regrette de voir le nom mêlé à cette querelle, est mort l'an dernier d'un cancer au poumon. Il n'avait jamais été torturé, ni même inquiété par nos ennemis. Il n'a jamais eu de « bourreaux ». M. Benda, qui connaissait bien Groethuysen, le sait. Ici, je ne vois guère que le mensonge, ou la sénilité.

Mais j'en viens aux arguments.

*

On m'assure...

écrit donc Benda,

> *...que la défense de Paulhan consiste à répondre que la littérature est une chose d'une telle importance qu'elle doit primer toutes les susceptibilités morales, de patriotisme ou autres.*

Je n'ai rien dit de pareil. Je ne pense rien de pareil. On a mal assuré M. Benda, qui poursuit :

> *J'admets fort bien qu'on exalte les écrits d'un traître, par exemple d'un Brasillach, si on les trouve beaux (ce n'est pas mon cas), cependant qu'on le fusille comme traître. De même que les Anglais proclamaient Oscar Wilde un de leurs grands écrivains alors qu'ils l'expédiaient au bagne pour outrage aux bonnes mœurs. Je m'étonnais, l'autre jour, de l'attitude de M. Émile Henriot à l'égard de M. Emmanuel Berl. Notre éminent confrère du* Monde *m'écrit qu'il fait état des pensées justes de quelque côté qu'elles viennent et qu'il lui a paru en trouver dans le récent livre de cet auteur. Fort bien. J'eusse seulement aimé qu'en même temps qu'il louait les sages vues de M. Berl, il condamnât, au moins d'un mot, son violent munichisme de* 1938. *Nous sommes le peuple de la distinction des idées.*

Ah, mais voilà qui est très juste! Et qui va trancher si le texte est beau? Je pense qu'il faut ici faire appel aux critiques (plutôt qu'aux magistrats). Qui va décider si l'homme est coupable? Les tribunaux, je suppose (plutôt que les critiques littéraires).

Au fait, c'était là tout le propos de ma petite pétition pour les écrivains qu'on empêche d'écrire. Est-ce mettre à si haut prix la littérature? Non, c'est la laisser à sa place, et les tribunaux à la leur. C'est pousser la distinction des idées jusqu'à la division des fonctions. Je m'assure que M. Benda, s'il y réfléchit tant soit peu, ne saurait être d'un autre avis. Si M. Berl a desservi les intérêts de la France, que la Justice le mette en prison. S'il a écrit une belle page, que la critique lui en sache gré. Somme toute, en commentant un texte de Berl, M. Henriot ne fait que son métier. En rappelant à propos de ce texte le munichisme de Berl (qui n'a rien à voir dans l'affaire) M. Benda ne fait pas le sien. C'est Henriot qui distingue, et c'est Benda qui confond. Cependant il écrit ailleurs :

> « *Une association d'écrivains, déclarait récemment l'ancien vizir de la* N. R. F.

(c'est moi, sans vanité)

> *au lieu de rejeter ceux de ses membres qui ont failli, devrait, au contraire, examiner leurs erreurs, les réfuter, rechercher s'il n'est pas en elles une âme de vérité — bref, commencer par reconnaître à l'écrivain (qui met son âme en jeu et fait à notre place cent expériences dangereuses) un certain* droit à l'erreur. *Ainsi font les physiciens. Et chacun de nous aussi bien est physicien par quelque endroit.* »
>
> *Le lecteur a déjà jugé ce penseur qui appelle erreur l'acte de trahir son pays; il se demande ce que le fait de hurler tous les matins que l'on compte abattre la République par tous les moyens a de commun avec une expérience de physicien; ou encore, au cas où l'on*

chercherait à établir scientifiquement, hors de toute menace ou exécution, comme un Charles Benoist ou un Étienne Lamy, qu'un régime est meilleur qu'un autre, en quoi cette attitude toute idéologique, qu'on peut à la rigueur nommer une expérience, est « dangereuse » et en quoi nous ne pourrions pas tous l'adopter ; il n'est pas peu surpris d'apprendre qu'un Maurras, qui se targuait de ne savoir que le fait, de bafouer toute morale, « mettait son âme en jeu », alors qu'on ne parlerait pas autrement d'hommes qui engagèrent tout leur être dans un drame de conscience, d'un Renan ou d'un Lamennais (1).

Ici encore, distinguons. Il y a lieu de séparer, chez Maurras, deux démarches, dont l'une est purement intellectuelle : celle qui consiste à établir (ou tenter d'établir) par observations, expériences et lois, qu'un régime — en fait, la monarchie — est meilleur qu'un autre. Que ce soit dans l'*Avenir de l'Intelligence*, l'*Enquête*, le *Chemin de Paradis*, Maurras procède très exactement à la manière d'un Renan ou d'un Lamy. Ses conclusions comme sa méthode — l'empirisme organisateur — ressortissent à la logique de la preuve et s'il décide à la fin de «ne savoir que le fait » (ce qui n'est d'ailleurs pas exact) c'est en suite de longues réflexions qui, elles, sont loin d'être des faits purs et simples.

Cependant, sa doctrine une fois fixée, Maurras poursuit — en particulier dans l'*Action Française* — une seconde démarche, elle purement pratique et pragmatique : il ne cherche — il l'avoue — qu'à abattre la démocratie par tous les moyens. Bien. De l'une à l'autre démarche, je vois à peu près le même écart qu'entre la découverte de la désintégration et la bombe de Bikini. Je vous accorde volontiers, Benda, que le Maurras politique et conspirateur relève des tribunaux; accordez-moi que le Maurras cher-

(1) *Fontaine*, mars 1947.

cheur et physicien relève de notre examen. Vous le savez tout le premier, ayant écrit du nationalisme intégral l'une des meilleures critiques que je sache.

Maurras à vous entendre, me dira-t-on, n'eût donc pas dû publier sa découverte? — Mais si! Il devait bel et bien publier sa découverte — et, le cas échéant, accepter sa condamnation. Bref risquer son corps après avoir risqué son âme. C'est même en quoi sa recherche, sa réflexion — si vous aimez mieux, son expérience — étaient « dangereuses ». (Mais je suis confus d'aligner de telles évidences.)

Ici vous m'opposez encore, je le sais, qu'il existe peu d'écrivains dont on puisse honnêtement dire qu'ils s'exposent pour nous tous aux dangers de l'esprit, et cherchent la vérité dans le sang et les larmes. Ah certes! Ai-je dit le contraire? Oui sans doute il en existe peu. Mais ce sont les seuls dont je parle. Mais ce sont les seuls qui m'intéressent.

Puis-je ajouter : les seuls qui devraient vous intéresser. Et que nous fait une racaille de Presse ou de Radio? Un Ferdonnet, un Laubreaux? Je n'ai jamais écrit, je pense, à côté de Laubreaux et je ne vais pas commencer demain. Tout ce que je reproche au Céné, c'est de confondre, dans sa liste noire, les Ferdonnet avec un Montherlant, les Laubreaux avec un Céline.

Cependant, Julien Benda conclut :

Enfin, le même docteur soutient que les Drieu et consorts n'ont fait que mettre en pratique la thèse de mon « Discours à la nation européenne » et qu'en les condamnant je prouve l'incohérence de ma pensée. Comme s'il y avait parité entre inviter mes concitoyens à abolir leur nationalisme en faveur d'une institution transcendante aux nationalismes et les livrer à une nation qui, fanatiquement nationaliste, entend, au nom de la « race élue », en faire ses esclaves. Bientôt on nous

dira que ces traîtres ont agi comme élèves de Malebranche et de Fénelon...

Non, je n'ai jamais rien dit de pareil. Je puis même jurer qu'il ne me viendrait pas à l'esprit de rapprocher Benda de Malebranche. Voici ce que je me demandais : c'est si nous autres, hommes de gauche, étions fondés à reprocher aux hommes de droite avec tant de violence — pour une fois que nous sommes du bon côté ! — une désaffection de la patrie, dont nous n'avons guère cessé de leur donner l'exemple. C'est la seule question que je posais. Je la pose encore, et je suppose qu'elle est embarrassante, s'il faut à Benda, pour l'esquiver, tant d'erreurs ou de tricheries, mais à qui en a-t-il donc, et quel est le bât qui le blesse?

Quel est le bât, je le vois très bien. Je ne cherche pas à flatter M. Benda, et je n'irai pas jusqu'à dire qu'il a inventé Hitler. Mais il a dû former, ou c'est qu'on l'a mal lu, plus d'un hitlérien. Car toute la thèse du *Discours* est qu'il nous faut renoncer à la France pour faire l'Europe. Et comment faire l'Europe? En commençant, dit Benda, par « glorifier certains héros de l'Histoire (1) ». Lesquels? Eh, ceux-là précisément qui ont *voulu* l'Europe. Non pas certes un Louis XIV, un Louis XI, « tout occupés à arrondir leur champ (2) », mais bien « les Barberousse, les Frédéric de Sicile, Charles-Quint, entre tous Napoléon (3) ».

Il est trop naturel d'ajouter Hitler à la liste. « Si les Hohenstaufen, dit encore Benda, avaient su unifier l'Allemagne et l'Italie, c'était la paix du monde et sa beauté pour de longs siècles (4). » On croit écouter Gœbbels.

Entendons-nous. La thèse de Benda n'est pas absurde. Il se peut fort bien que l'Europe (où s'aboliront nos nationalismes) exige, pour son accomplissement, le triomphe

(1) *Discours à la Nation Européenne*, p. 49, sqq.
(2) P. 49.
(3) P. 49.
(4) P. 51.

préalable d'*un* nationalisme. Ainsi la victoire d'*une* classe — les prolétaires — nous doit mener, si l'on en croit les marxistes, à la société sans classes. Au demeurant Benda, en 1936, ne prévoit même pas Hitler. « On ne reverra plus, écrit-il (tristement), l'homme qui, pour unifier l'Europe, pense à la conquérir. »

On l'a revu, mais Benda — je ne sais pour quelle raison — n'a pas voulu le reconnaître. Chaque historien a ses faiblesses, et je ne lui reproche pas celle-ci. Je crois simplement qu'il ne confondrait pas, avec une obstination si grossière, la fonction du juge et celle du critique, l'erreur intellectuelle et l'acte coupable, la « parité » de deux thèses et leur relation causale, s'il ne s'agissait d'abord pour lui de dissimuler sa propre responsabilité, et l'incohérence où jette son esprit le refus du patriotisme.

III

CLAUDE MORGAN
OU
L'INCOHÉRENCE DIRIGÉE

On m'assure que Claude Morgan, lui aussi, m'a répondu. Il en paraît certain lui-même. Je le citerai donc :

> *Paulhan nous force à le prendre au sérieux, car il éprouve le besoin de confier sa dernière épître à l'hebdomadaire* Carrefour, *ce qui, bien que Jean Paulhan se défende d'être un politique, donne à son intervention un sens politique très précis. Je n'entends certes pas répondre au nom du C. N. E. qu'il attaque, n'étant pas plus qualifié qu'un autre pour le faire. Mais l'attaque de Jean Paulhan est aussi dirigée contre les* Lettres Françaises, *ces* Lettres Françaises *auxquelles il était naguère si attaché qu'il me demanda, au lendemain de la libération, de mentionner sur la manchette qu'il en était l'un des fondateurs, ce qui n'était pas tout à fait la vérité puisque les cinq premiers numéros de ce journal parurent sans lui. Les* Lettres Françaises *répondent donc à Jean Paulhan* (1)...

Voilà bien des erreurs en peu de mots. Je n'ai pas confié ma lettre à *Carrefour*, mais aux *Nouvelles Épîtres* de Vercors, Bernanos et Martin-Chauffier. *Carrefour* s'est borné à la reproduire, la semaine suivante. C'est un premier point.

Second point : à la Libération, les *Lettres Françaises* décidèrent de m'attribuer gracieusement cinquante parts de fondateur — de mille francs chacune, s'il vous plaît.

(1) *Lettres Françaises*, 1er août 1947.

L'annonce en fut même faite à la première réunion publique du Céné. Moi, ces façons de capitalistes m'embarrassaient plutôt. Il m'arriva de dire à Claude Morgan : « Si vous me nommiez simplement fondateur? Ça suffirait très bien. » Ainsi fut fait. Mais Claude Morgan n'a pas beaucoup plus le sens de l'humour que le sens de la vérité.

Sur le dernier point, je me borne à citer la petite *Histoire des « Lettres Françaises »* qui a paru dans le numéro I du journal (9 septembre 1944), sous les signatures de Jacques Debû-Bridel et de Claude Morgan :

> *...Sur le conseil de Jean Paulhan nous avons estimé, Jacques Decour et moi, qu'il était nécessaire de mettre sur pied un hebdomadaire...*

Plus loin :

> *La petite équipe du début, celle que pour la première fois nous avons réunie autour de Jean Paulhan dans l'appartement de Jean Blanzat, comprenait Vildrac, Guehenno, Jean Vaudal, Mauriac...*

Morgan n'en était pas encore. Plus loin :

> *Le premier numéro comprenait avec le manifeste de Decour et les études de Mauriac et de Paulhan, un poème de Georges Limbour...*

C'est alors que Jacques Decour fut arrêté et fusillé. Claude Morgan, que le Parti Communiste désigna pour le remplacer — et je dois dire qu'il obéit avec beaucoup de courage et de ténacité — écrit plus loin :

> *J'espérais pouvoir sortir un n°* 3 *imprimé. Paulhan me donna des échos...*

Voilà qui suffit. Et que Morgan s'arrange avec Morgan! Entre nous, je ne suis pas tellement fier, à voir ce qu'elles sont devenues, d'avoir fondé les *Lettres Françaises.* Mais j'en viens au fond du débat.

*

Qu'avais-je dit précisément? Ceci : c'est que les hommes de gauche, ayant été les premiers à malmener ou nier depuis quelque cinquante ans la patrie, n'étaient peut-être pas sans responsabilité dans l'indifférence qu'avait soudain marquée à cette patrie plus d'un homme de droite.

A quoi Morgan :

Il me plaît de répondre à Paulhan sur le terrain qu'il s'est choisi et de parler à mon tour de l'idée de patrie. Une idée qui ne gagne rien à rester dans le vague.

Pour certains elle se confond, cette idée, hélas! on le sait trop bien, avec la notion de certains avantages dont cette patrie, telle qu'elle est, les fait bénéficier. L'amour de cette patrie-où-rien-ne-change, ni la hiérarchie du pouvoir, ni les conditions de la fortune, ni les lois des sociétés anonymes, cet amour toujours prêt à faire verser le sang des autres pour conserver les avantages acquis, ce n'est que l'horrible amour de soi. C'est celui que peuvent concevoir les Brasillach, les Rebattet et autres disciples de Maurras. Et quand le salut de ce clan nécessite de prendre la main de l'ennemi, cette sorte de patriotes n'hésite pas longtemps. La preuve, je pense, en est faite.

L'amour de la patrie, pour les démocrates, c'est l'amour de tous les hommes qui composent cette patrie, c'est l'amour de la nation (qui n'a rien à voir avec le nationalisme) c'est l'amour du peuple, le souci de sa liberté, de sa dignité, de son bonheur, c'est la volonté active de la rattacher à un passé valeureux et celle de le guider, avec les autres peuples, vers un avenir meilleur.

Et quand il apparaît que ce bonheur peut être obtenu dans la paix, celui qui aime sa patrie est alors avant tout pacifique.

Mais quand surgit le nazisme allemand, quand sa doctrine mortelle se fut répandue sur le monde, alors tout changea. Car il ne saurait y avoir de bonheur dans la servitude. Car le bonheur du peuple exigeait, dans ces conditions nouvelles, de se dresser contre l'oppresseur à n'importe quel prix dans une guerre libératrice. Là, tous les honnêtes gens se retrouvent. Ceux pour qui la patrie n'est qu'une somme d'intérêts trahissent, tandis que les écrivains honnêtes, et pas seulement ceux de gauche mais de la gauche à la droite — qu'importent alors les confessions et les partis, vous en étiez, Paulhan, comme vous en étiez, Mauriac — n'ont plus qu'une seule et même pensée.

La contradiction si ingénieusement montée par Paulhan n'existe pas.

Il y a là-dedans plus d'une légère erreur. Non, personne ne peut dire que le parti communiste ait bondi aux armes à l'apparition d'Hitler. Mais a-t-on suivi l'argument de Claude Morgan? Il est plus subtil qu'il n'y paraît d'abord. (Je ne serais pas surpris qu'il y eût de la ruse dans cette réputation de sottise, dont Morgan a si bien su s'entourer). Je le résume : c'est que le mot — et tout aussi bien l'idée — de *patrie* ont deux sens. Le fasciste entend par là ses rentes, ses avantages. Il ne voit rien au delà de la patrie charnelle; et dans cette patrie charnelle, rien au delà de son intérêt. Le démocrate au contraire songe d'abord à la liberté et à la dignité de ses concitoyens. Lui, a fait choix de la patrie spirituelle. C'est en chaque Français la Personne humaine qu'il respecte et veut dégager.

En bien, voilà qui est un peu simpliste, mais qui part tout de même d'une observation juste. Quand M. Bardèche (qui est plutôt fasciste) parle de la France, que nous montre-t-il? Des rues, des moissons, un paysan français assis à sa longue table, une vieille femme qui

fait la queue pour avoir du lait. Il va jusqu'à dire, voilà qui va combler d'aise Claude Morgan, qu'il « aime la race de son pays comme un éleveur aime son troupeau (1). » Mais quand c'est Julien Benda (qui est plutôt démocrate) il n'est question que de vérité française, de justice française, et — chez les seuls Français — d'un cerveau différencié, capable de s'abstraire de l'intérêt national. Bref, s'il est nationaliste, c'est que la France ne l'est pas. Benda aime sa patrie parce qu'elle est à ses yeux sans corps, sans race, sans ancêtres, sans moissons; mais Bardèche, parce qu'elle est sans âme, sans honneur et sans liberté.

La conclusion qui s'impose, il me semble, à tout esprit normal, c'est que M. Bardèche et M. Benda font chacun une bonne moitié de patriote. Il suffirait de les combiner pour obtenir un Français complet. Je ne dis pas que ce soit facile, je ne sais s'ils s'y prêteraient. En tout cas, le problème est là, pour nous tous : comment se changer en Bardèche sans renoncer à être Benda? Comment aimer d'un même amour la France charnelle et la France spirituelle? Comment cesser d'être partisan pour devenir patriote?

Claude Morgan, lui, en tire une conclusion toute différente : c'est que la contradiction dont je faisais grief aux hommes de gauche n'existe pas.

C'est très mystérieux, cette conclusion. Que veut-il dire? Vous-même, Morgan, ne souteniez-vous pas, il y a dix ans, avec Marx que le prolétaire n'a pas de patrie, avec Thorez que la défense nationale est duperie pure, avec Aragon que la France est la vermine du monde? — Je l'ai soutenu, en effet. — Ne pensez-vous pas à présent qu'il nous faut défendre la France, fût-ce au prix de notre vie? — Je le pense. — Ne verriez-vous pas là quelque contradiction? — Pas la moindre. — Il ne s'agit donc pas de la même

(1) *Lettre à François Mauriac*, page 173.

France, ni de la même patrie? — Il se peut. — Il y aurait donc plusieurs façons de les entendre? — Je vous l'ai dit. — J'y suis enfin : cette patrie que vous vomissez, ne serait-ce pas la patrie au sens des fascistes? — Sans doute. — Mais cette patrie que vous adorez, la patrie au sens des démocrates? — Évidemment.

Cette fois, je vous suis, Morgan. Pourtant, avez-vous le droit de passer sans prévenir, sous le couvert du même mot, d'un sens au sens opposé? Et ne voyez-vous pas que vous donnez tout droit d'en faire autant au fasciste, qui, s'il dit : vive la patrie! entend : « Vivent mon pays et mes ancêtres et le brave homme de la rue! Mais, s'il vient à dire : à bas la patrie : « Assez de vos rêveries meurtrières et de vos nuées! »

Ah, cessez enfin tous de nous tromper! Car il faut bien qu'il existe, par delà vos astuces, *quelque chose* de véritable, qui est la patrie. Et je vois trop qu'il est difficile de penser cette patrie; qu'il faut dépasser, pour parvenir jusqu'à elle, plus d'un mensonge ou d'une confusion; qu'à son endroit tout est pour nous — je dis : pour les meilleurs d'entre nous — à refaire et à réinventer. Voilà du moins une tâche digne que l'on s'y attelle, entre gens de bonne volonté.

*

M. Maurice Bardèche estime qu'il serait possible de refaire aujourd'hui, sinon l'unité, l'entente française, si chacun de nous consentait à reconnaître qu'il a pu se tromper. Eh bien (quoique peut-être il n'y paraisse guère) voilà qui est fait pour moi. Je fais ce que je peux. Je m'applique. Cela dit, ni en 1940, *ni en* 1944, *ni même dans les petites notes qu'on vient de lire, je ne suis tout à fait sûr d'avoir eu raison.*

Voici pourtant, je l'avoue, ce qui me ferait plutôt croire à ma bonne cause. C'est une raison indirecte, ou seconde

(mais ce sont peut-être les meilleures, dans un domaine où l'évidence immédiate s'évanouit aussi vite qu'elle est venue). C'est précisément que l'on ne puisse me répondre sans user de tricheries et de faux, qui trahissent tous un même défaut, et comme une faille centrale : et que l'on invoque à tout bout de champ une patrie, à laquelle on ne sait pas croire.

Mais faut-il donc être patriote? Tout ce que je vois, c'est que le Céné, Benda, Morgan, s'ils l'étaient véritablement, *raisonneraient de façon plus cohérente et moins lâche. Quant aux dangers... Je ne les nie pas : il est trop certain que l'amour de la patrie nous peut conduire à tuer un jour quelque habitant de Munich ou de Pékin. Mais il nous retient en tout cas de massacrer notre frère, notre voisin ou notre patron — même si ces personnages nous dégoûtent, s'ils ont en politique un autre avis que nous. Bref, le patriote s'expose dangereusement aux guerres nationales; mais il serait injuste d'oublier qu'il évite heureusement les guerres civiles.*

JEAN PAULHAN.

LES MEURTRIERS DÉLICATS

« Peut-on parler de l'action terroriste sans y prendre part? » s'écrie l'étudiant Kaliayev. Et ses camarades, réunis à partir de 1903 dans l'*Organisation de Combat* du parti socialiste révolutionnaire, sous la direction d'Azef, puis de Boris Savinkov, se tienneut tous à la hauteur de ce grand mot.

Ils sont venus à la terreur, poussés par une exigence personnelle autant que par leur système politique. Et s'ils y ont vécu, « s'ils ont eu foi en elle » (Pokotilov), ils n'ont jamais cessé d'y être déchirés. L'histoire offre peu d'exemples de pratiques qui aient souffert de scrupules jusque dans la mêlée. Aux hommes de 1903, du moins, les doutes n'ont jamais manqué. Le plus grand hommage que nous puissions leur rendre est de dire que nous ne saurions, en 1947, leur poser une seule question qu'ils ne se soient déjà posée et à laquelle, dans leur vie ou par leur mort, ils n'aient en partie répondu.

C'est un fait en tout cas que, sauf exception, ils ont passé rapidement dans l'histoire. Lorsque Kaliayev, par exemple, décide en 1903 de prendre part avec Savinkov à l'action terroriste, il a 26 ans. Deux ans plus tard, le « Poète », comme on le surnommait, est pendu. C'est une carrière courte. Mais, pour celui qui examine avec un peu de passion l'histoire de cette période, Kaliayev, dans son passage vertigineux, lui tend la figure la plus significative

du terrorisme russe. Sasonov, Schweitzer, Pokotilov, Voinarovski et la plupart des autres ont ainsi surgi dans l'histoire de la Russie et du monde, dressés un instant, voués à l'éclatement, témoins rapides et inoubliables d'une révolte de plus en plus consciente de ses raisons.

Presque tous sont athées, à leur manière, il est vrai. « Je me souviens, écrit Boris Voinarovski, qui mourut en jetant sa bombe sur l'amiral Doubassov, qu'avant même d'entrer au lycée, je prêchais l'athéisme à un de mes amis d'enfance. Une seule question m'embarrassait. Mais d'où cela était-il venu, car je n'avais pas la moindre idée de l'éternité. » Ce curieux athée conciliait donc fort bien la négation de Dieu et l'affirmation de l'éternité. Kaliayev, lui, croit en Dieu. Quelques minutes avant un attentat qui sera manqué, Savinkov l'aperçoit dans la rue, planté devant une icône, tenant la bombe d'une main et se signant de l'autre. Mais il répudie la religion. Dans sa cellule, avant l'exécution, il en refuse les secours (1).

La clandestinité les oblige à vivre dans la solitude. Ils ne connaissent pas, sinon de façon abstraite, la joie puissante de tout homme d'action en contact avec une large communauté humaine. Mais le lien qui les unit remplace pour eux tous les attachements. « Chevalerie », écrit Sasonov qui développe ainsi : « Notre chevalerie était pénétrée d'un tel esprit que le mot « frère » ne traduit pas encore avec une clarté suffisante l'essence de nos relations réciproques. » Et du bagne, le même Sasonov écrit admirablement à ses amis : « Quant à moi, la condition indispensable du bonheur est de garder à jamais la conscience de ma parfaite solidarité avec vous... » De son côté, à une femme aimée qui le retenait, Voinarovski avoue avoir dit cette phrase dont il reconnait qu'elle est « un peu comique », mais qui, selon lui, prouve

(1) Pour ne pas mettre Kaliayev trop en avant, pour le moment, signalons son goût, exceptionnel chez les terroristes, pour l'art. « N'est-il pas plus poète que révolutionnaire? » se demande avec inquiétude Sasonov.

son état d'esprit : « Je te maudirais si j'arrivais en retard chez les camarades. »

*

Ce petit groupe d'hommes et de femmes perdus dans la foule russe, serrés les uns contre les autres, choisissent le métier d'exécuteurs auquel rien ne les disposait. Et c'est ici que la parenté de ces êtres s'affirme. Ils vivent en effet sur le même paradoxe, unissant en eux le respect de la vie humaine en général et un mépris de leur propre vie, qui va jusqu'à la nostalgie du sacrifice suprême.

Selon Savinkov, Kaliayev est prêt à sacrifier sa vie à tout moment. « Mieux que cela, il désirait passionnément ce sacrifice. » Pour Dora Brilliant, les questions de programme ne comptaient pas. L'action terroriste s'embellissait tout d'abord du sacrifice que lui faisait le terroriste. Pour Sasonov aussi, l'action terroriste était avant tout un sacrifice personnel. Et ce ne sont pas là des jugements gratuits. Pendant la préparation de l'attentat contre Plehve, Kaliayev propose de se jeter sous les chevaux et de périr avec le ministre. Azef refuse. Lorsque l'attentat contre le grand-duc Serge est décidé, Kaliayev a une conversation avec Savinkov sur la révolution à venir :

— Et si c'est un échec? demande Kaliayev. A mon avis, il faudrait agir à la japonaise.

— Comment cela?

— Pendant la guerre, les Japonais ne se rendaient pas.

— Alors?

— Ils faisaient hara-kiri.

Chez Voinarovski aussi, le goût du sacrifice coïncide avec l'attirance de la mort. Après son arrestation, il écrit à ses parents : « Combien de fois, pendant mon adolescence, il m'était venu à l'idée de me tuer... » Alors qu'il était enfant, un de ses amis, élève de cinquième s'était suicidé. « La question du but de la vie s'est alors posée à moi. »

Dans le même temps, ces exécuteurs, qui mettaient leur vie en jeu et si totalement, ne touchaient à celle des autres qu'avec la conscience la plus pointilleuse. Rien n'est plus instructif à cet égard que la préparation de l'attentat contre le grand-duc Serge. Après des mois d'observation et de filature, dont on imagine bien l'épreuve qu'ils représentaient, l'Organisation de Combat décide d'exécuter le grand-duc Serge le 2 février 1905, jour où celui-ci devait se rendre au théâtre.

Ce jour-là, à 5 heures du soir, les rues de Moscou sont obscures. Il gèle, mais une tempête de neige s'annonce. Kaliayev, un des deux lanceurs de bombe, se tient près du perron de l'hôtel de ville, sur une place déserte. Il voit arriver la voiture du grand duc, dont il reconnaît les feux éclatants. Le Poète court alors vers la voiture, s'arrête au milieu de la chaussée et brandit déjà la bombe au-dessus de sa tête. Mais, au même moment, il aperçoit aux côtés du grand duc condamné, la grande-duchesse avec ses neveux Marie et Dmitri, enfants du grand duc Paul. D'un mouvement instinctif, il se rejette alors en arrière pour laisser passer la voiture.

Bouleversé, il court vers Savinkov qui l'attend un peu plus loin, et qui se demande pourquoi la bombe n'a pas été lancée. Kaliayev est si désemparé qu'il peut à peine parler. « Je crois avoir bien agi. Est-ce qu'on peut tuer des enfants? » Savinkov l'approuve sur-le-champ. Mais Kaliayev veut que les membres de l'Organisation de Combat prennent position immédiatement sur cette question de principe. Si la réponse est positive, il attendra la sortie du théâtre et jettera sa bombe sur le grand-duc et sur ses neveux. On improvise une réunion. A l'unanimité, les terroristes décident qu'ils n'ont pas le droit de tuer des enfants. Savinkov en particulier « n'estime pas un tel meurtre possible ». On attend la sortie du théâtre. Le grand-duc part en voiture, toujours accompagné de ses neveux. Kaliayev et son partenaire Alexandrovski rendent leurs bombes à Savinkov.

Celui-ci va les remettre à Dora Brilliant dont le rôle dangereux est d'amorcer et de désamorcer les engins. Chaque opération d'amorçage et de désamorçage représente à cette époque des risques terribles. Et cependant, Dora Brilliant, recevant les bombes et écoutant le récit de Savinkov dit, en baissant les yeux : « Le Poète a agi comme il devait agir. » Un peu plus tard, Kaliayev, la voix tremblante, déclare « qu'il avait craint d'avoir commis un crime contre l'Organisation et qu'il était heureux de n'avoir pas été condamné par ses camarades... »

Deux jours plus tard, au demeurant, Kaliayev récidive, seul lanceur cette fois, et il tue le grand-duc, seul aussi dans sa voiture. Dora et Savinkov attendent quelques rues plus loin. Un éclatement lointain leur parvient. Des gens courent de tous côtés. Un passant leur crie : « Le grand-duc est tué. Il a la tête arrachée. » Un membre de l'Organisation, déguisé en cocher, les invite à monter dans sa voiture, et leur confirme que l'attentat a réussi. Alors brusquement, Dora éclate en sanglots et se presse contre Savinkov qui l'entend dire, d'une voix entrecoupée : « C'est nous qui l'avons tué, c'est moi qui l'ai tué, c'est moi. » « Qui avons-nous tué? » demande Savinkov, croyant qu'elle parle de Kaliayev. « Le grand-duc, répond Dora. »

*

Ce sont là des sentiments qui étonnent aujourd'hui, au temps du meurtre par procuration. Le terrorisme est devenu confortable : il a ses bureaux. Ce n'est plus le vrai tueur qui est en face de sa victime, c'est un fonctionnaire délégué. Mais, en dépit de progrès aussi manifestes, on aurait tort de croire que les réactions de Dora Brilliant et de Kaliayev leur sont particulières et qu'elles ne donnent pas l'exacte mesure de la sensibilité terroriste. En fait, les témoignages sont unanimes. On a déjà vu que les membres de l'Organisation approuvaient Kaliayev

reculant devant le meurtre des enfants. Sur Rachel Louriée, une autre terroriste, Savinkov écrit : « Elle avait la foi en l'action terroriste, elle considérait comme un honneur et un devoir d'y prendre part, mais le sang ne la troublait pas moins qu'il ne troublait Dora. » Le même Savinkov s'oppose à un attentat contre l'amiral Doubassov, dans le rapide Petersbourg-Moscou : « A la moindre imprudence, l'explosion aurait pu se produire dans la voiture et tuer des étrangers. » Plus tard, Savinkov, « au nom de la conscience terroriste », se défendra avec indignation d'avoir fait participer un enfant de seize ans à un attentat. Et au moment de s'évader d'une prison tsariste, il a la conversation suivante avec le camarade qui l'aide à s'évader :

— Que comptez-vous faire, dit Savinkov, si nous sommes arrêtés par des soldats?

— Par des soldats?

— Oui, si des sentinelles venaient à me reconnaître.

— Il ne faut pas tirer sur des soldats.

— Alors il faudra revenir ici, dans la cellule.

L'autre sourit :

— Non! Pourquoi dans la cellule?

— Alors quoi?

— Si on a affaire à un officier, tirez sur lui. Si c'est un soldat... Alors, alors, vous comprenez qu'il faudrait tourner l'arme... il faudrait se brûler la cervelle.

Et Savinkov ajoute :

— Nous étions d'accord.

Quant à Voinarovski, ce tueur d'hommes qui avoue n'avoir jamais chassé, « trouvant cette occupation barbare », il déclare à son tour : « Si Doubassov est accompagné de sa femme, je ne jetterai pas la bombe. »

Un si grand oubli de soi-même allié à un si profond souci de la vie des autres permet de supposer que ces meurtriers délicats ont vécu le destin révolté dans sa contradiction la plus extrême. On peut croire, qu'eux

aussi, tout en reconnaissant le caractère inévitable de la violence avouaient cependant qu'elle est injustifiée. Nécessaire et inexcusable, c'est ainsi que le meurtre leur apparaissait.

Des cœurs médiocres, confrontés avec ce terrible problème, peuvent se reposer dans l'oubli de l'un des termes. Ils se contenteront de trouver inexcusable toute violence immédiate et permettront alors cette violence diffuse qui a l'échelle du monde et de l'histoire. Ou ils se consoleront de ce que la violence soit nécessaire et ils ajouteront alors le meurtre au meurtre, jusqu'à ne faire de l'histoire qu'une seule et longue violation de tout ce qui, dans l'homme, proteste contre l'injustice. Dans les deux cas, ce confort est payé d'une démission. Mais les cœurs extrêmes dont il s'agit ici n'oubliaient rien. Et dès lors, incapables de justifier ce qu'ils trouvaient pourtant nécessaire, ils ont imaginé de se donner eux-mêmes en justification et de répondre à la question qu'ils se posaient par le sacrifice personnel. Finalement, le meurtre s'est identifié en eux avec le suicide. Une vie est alors payée par une autre vie. De ces deux holocaustes surgit une valeur intacte qui devait servir le progrès de la justice.

Kaliayev, Voinarovski et les autres croient à l'équivalence des vies. C'est la preuve qu'ils ne mettent aucune idée au-dessus de la vie humaine, bien qu'ils tuent pour l'idée. Exactement, ils vivent à la hauteur de l'idée. Ils la justifient, pour finir, en l'incarnant jusqu'à la mort. Nous sommes donc ici en face d'une conception, sinon religieuse, du moins métaphysique de la révolte. D'autres hommes viendront, après ceux-là, qui, animés de la même foi dévorante, jugeront cependant ces méthodes sentimentales et refuseront l'opinion que n'importe quelle vie est équivalente à n'importe quelle autre. Ils mettront alors au-dessus de la vie humaine une idée à laquelle eux-mêmes, soumis d'avance, décideront, en plein arbitraire, de soumettre aussi les autres. Le problème de la révolte ne se

résoudra plus en arithmétique, mais en calcul de probabilités. En face d'une future réalisation de l'idée, la vie humaine peut être tout ou rien. Plus est grande la foi que le calculateur met dans cette réalisation et moins vaut la vie humaine. A la limite, elle ne vaut plus rien. Et nous sommes aujourd'hui à la limite, c'est-à-dire au temps des bourreaux philosophes.

Mais les révoltés de 1905 nous enseignent, au milieu du fracas des bombes, que la révolte ne peut conduire à la consolation et au confort dogmatique. Leur seule victoire apparente est de triompher de la solitude. Au milieu d'un monde qu'ils nient et qui les rejettent, ils tentent, comme tous les grands cœurs, de refaire, homme après homme, une fraternité. L'amour qu'ils se portent réciproquement, qui fait leur bonheur jusque dans le désert du bagne, qui s'étend à l'immense masse de leurs frères asservis et silencieux, donne la mesure de leur détresse et de leur espoir. Cette contradiction ne se résoudra pour eux qu'au moment dernier. Solitude et chevalerie, déréliction et espoir ne seront surmontés que dans la libre acceptation de la mort. Mais c'est alors la paix étrange des victoires définitives.

« Entre le moment, écrit Voinarovski, où j'ai donné mon consentement (à l'attentat) et le moment où l'on m'a mis à la besogne préparatoire, il s'est écoulé encore un mois. J'ai passé ce temps à vivre une nouvelle vie. Et en face de ma conscience, en face de la mort à laquelle je vais maintenant, je puis dire que j'ai vaincu ma peur de la mort... Sans que tressaille un seul muscle de mon visage, sans pâlir, je monterai à l'échafaud, en cas de succès. Et ce ne sera pas une violence exercée sur moi-même, ce ne sera pas le suprême sursaut de ma violence, ce sera le résultat tout naturel de tout ce que j'ai vécu. »

Et Kaliayev, condamné à mort par pendaison, après s'être dressé en accusateur devant le tribunal, Kaliayev qui déclare fermement : « Je considère ma mort comme la

suprême protestation contre un monde de larmes et de sang », Kaliayev écrit encore : « A partir du moment où je me suis trouvé derrière les barreaux, je n'ai pas eu un moment le désir de rester d'une façon quelconque en vie. »

Son souhait sera exaucé. Le 10 mai, à deux heures du matin, il marchera vers la seule justification qu'il reconnaisse. Tout de noir vêtu, sans pardessus, coiffé d'un feutre, il monte à l'échafaud. Au Père Florinski qui lui tend le crucifix, le condamné, se détournant du Christ, répondra seulement : « Je vous ai déjà dit que j'en ai fini avec la vie et que je me suis préparé à la mort. »

ALBERT CAMUS.

LA VIOLENCE RÉVOLUTIONNAIRE

Je connais plusieurs hommes, — j'en connais même d'assez près, — qui ont subi deux ou trois fois, depuis vingt ans, la tentation du communisme.

Le visage du communisme des premières années, le visage du communisme de 1925, avait quelque chose de fascinant. La Révolution victorieuse à l'Est paraissait s'avancer à travers chantiers et charniers d'une marche ensanglantée mais joyeuse, et donner forme à l'avenir avec des mains puissantes. Les jours de grèves et d'émeutes faisaient surgir sous les yeux des jeunes intellectuels des « beaux quartiers » les faces dures et résolues de militants admirables, élite ouvrière dévorée par la tâche d'entraîner derrière elle la masse ouvrière, troupe d'assaut à laquelle on reconnaissait presque le droit d'être impitoyable, tant elle respirait non la haine mais l'effort de l'intelligence, du courage et de la volonté. Une petite minorité de rebelles avait décidé d'opposer une intransigeance fanatique et lucide, une pureté d'acier trempé aux compromis, aux marchandages, aux mollesses, aux injustices, aux impostures d'une société avide et lâche; elle avait décidé de renverser cette société, et d'en balayer les débris, au nom de millions d'hommes, humiliés depuis des siècles, pour qui elle réclamait le droit d'accéder à la fierté, à la qualité humaines. Dans un monde si volontiers accueillant et confortable pour ceux qui acceptaient de prendre leur part

de ses injustices, cette minorité refusait de jouer le jeu, choisissait de créer de toutes pièces un autre monde, optait pour les faubourgs fumeux, les mines, les soutes contre les avenues aristocratiques, les terrains de golf et le fumoir des premières classes, affrontait la force des habitudes, la majesté des valeurs établies, les matraques des policiers. Un certain nombre de jeunes bourgeois n'hésitèrent pas à rallier ce drapeau où flambait une espérance pathétique préférant aux sollicitations naturelles de leur famille et de leur milieu la hautaine attitude que Nietzsche conseille aux puissants qui ont parcouru jusqu'au bout la puissance : celle de construire eux-mêmes leur dernier acte, de travailler à leur catastrophe, de vouloir leur propre déclin. D'autres, plus nombreux, ne voulaient pas signer leur abdication entre les mains ouvrières; mais ils enviaient de loin les couleurs dramatiques que prenait le destin collectif pour leurs ennemis de classe; ils enviaient les communistes. Ils se jetèrent dans le « fascisme » parce que le fascisme leur apportait, enfin, — fût-ce dans la mystification et la mascarade — l'ivresse subversive, la fraternité de combat, l'espérance héroïque, la violence intraitable dont le communisme leur montrait de loin l'image, et dont ils rêvaient.

Il y avait aussi la lecture de Marx, et à travers ses lourds et robustes paragraphes, la certitude progressive de découvrir des dimensions du monde social, des mécanismes de l'histoire que les maîtres de l'enseignement officiel, les docteurs bien pourvus de grades et de distinctions officielles n'avaient jamais fait soupçonner à leurs élèves; il y avait Malraux, et la lutte tâtonnante, acharnée de ses héros pour sauver l'homme de la honte, à travers un monde aveugle et déchiré. Que des secousses analogues, et de sens contraire, aient été données à l'opinion française en 1935 par *La Condition humaine*, et en 1946 par le *Zéro et l'Infini* de Kœstler, cela mesure, en un peu plus de dix ans, le chemin parcouru.

Puis, il y eut la guerre d'Espagne : les cruautés étaient pareilles dans les deux camps, mais la cruauté de ceux qui se sont jetés dans une bataille désespérée contre leur condition d'esclaves n'a-t-elle pas quelques excuses de plus que la cruauté de ceux qui veulent mater les esclaves? Ce qui compliquait le problème, c'est que les communistes tuaient aussi les trotzkystes et les anarchistes : mais l'indiscipline des trotzkystes et des anarchistes, en pleine guerre, ne faisait-elle pas le jeu de l'ennemi? Il y avait aussi ces mots de démocratie et de patriotisme, que les communistes repeignaient à neuf et reprenaient à leur compte, et qui créaient quelque confusion. Mais la politique est d'abord l'art de créer un langage efficace, et si les mots de démocratie et de patriotisme étaient pour le prolétariat de bonnes armes, si ces mots ralliaient au prolétariat des tièdes, des hésitants encore attachés aux formes de pensée anciennes, s'ils donnaient au prolétariat lui-même meilleure conscience, pourquoi ne s'en serait-il pas servi? Les communistes avaient subi, dans divers pays d'Europe, des défaites qui résultaient précisément d'une excessive raideur intellectuelle, du mépris des conditions politiques avec lesquelles il eût fallu composer, de ce que leur doctrine avait de trop abrupt et de trop intransigeant pour des foules insuffisamment mûries. Ils en tiraient les leçons. N'avaient-ils pas raison? N'étaient-ils pas fidèles à l'esprit même de leurs grands maîtres, qui n'avaient jamais séparé la doctrine de l'action, mais uni l'une et l'autre dans la *praxis* transformatrice du monde? Ne s'agissait-il pas d'être efficaces? Les raffinements de probité intellectuelle, en face de problèmes réels à résoudre, n'étaient-ils pas les jeux du narcissisme idéaliste?

Enfin, il y eut la grande bataille livrée par la patrie du prolétariat en armes à l'envahisseur allemand, avec ses péripéties prodigieuses, ses défaites qui semblaient irréparables, le raidissement si lent, si chèrement payé de la résistance au bord du désespoir et du désastre, puis la

marche en avant, toujours plus rapide, plus puissante, plus précise, d'une armée inextinguible qui semblait renaître de ses morts. Il y eut en France, dans le même temps, la lutte souterraine où le sang communiste se mêla au vieux sang des luttes pour l'indépendance nationale. Qui, alors, ne se sentait pas plus près des communistes que de leurs ennemis, qui étaient nos ennemis? Bien des choses étaient oubliées, ou près de l'être, et ces lourds nuages de malaise et d'indignation qu'avaient poussés vers l'ouest les procès de Moscou, le pacte germano-soviétique, s'étaient presque dissipés. Entre les Français communistes et les autres Français, il y eut alors, pendant un temps, une même impatience, une même action, un même péril, un même espoir. Il ne fallait pas réfléchir longtemps, même alors, pour s'aviser que cette unité ne pouvait résulter que de l'ambiguïté, et peut-être d'un malentendu volontaire : mais enfin elle existait. Elle suffit à faire participer, de la façon la plus sincère et la plus indiscutable, des communistes convaincus à la chaleur sentimentale du patriotisme traditionnel, et à faire accepter le programme social du communisme par des hommes qui, en d'autres circonstances, n'auraient jamais été que des anticommunistes déterminés.

Dans le même temps où les circonstances, et la stratégie politique, et en fin de compte les sentiments nés d'une solidarité de fait, paraissaient combler un fossé jusque-là infranchissable et permettre une réconciliation, l'anticommunisme militant faisait assez vilaine figure. C'est l'anticommunisme qui poussa alors à une collaboration enthousiaste ou réticente avec l'Allemagne nationale-socialiste une part notable de la bourgeoisie française. La victoire allemande, ce fut, aux yeux d'une certaine catégorie de Français, la classe ouvrière matée, les grèves rendues impossibles, la révolution collectiviste écartée du champ des éventualités prochaines : et cela, aux yeux de ceux dont je parle, valait bien un peu d'humi-

liation nationale, la perte de quelques libertés et d'une ou deux provinces, un minimum de gêne matérielle et le couvre-feu. L'anticommunisme que je vise ici est celui qui, avant d'applaudir aux victoires allemandes à l'Est de 1941 parce que ces victoires étaient remportées sur l'U.R.S.S., s'accommoda de la défaite française de 1940 parce que cette défaite était aussi, ou semblait être, celle du prolétariat français. C'est cet anticommunisme qui fit prononcer devant moi, en plein exode, par un bourgeois français, cette phrase que j'entends encore : « Tout compte fait, j'aime mieux Hitler que le plombier. »

La phrase était absurde : car, en cas de victoire allemande définitive, l'homme qui la prononça était, en vertu du plan allemand d'extermination des classes dirigeantes françaises, voué à une disparition plus certaine et plus prompte que le plombier. La phrase était aussi sinistre, car elle montrait que des Français, qui avaient jusque là justifié leur haine du communisme par l'argument péremptoire de l'intérêt supérieur de la nation, étaient prêts en réalité à accepter plus volontiers la défaite de leur pays que la défaite de leur classe. Les communistes, eux aussi, sans doute, préféraient la défaite de la France à la défaite du prolétariat. Du moins cette préférence était-elle, pour eux, conforme au système de valeurs dont ils se réclamaient, et affirmée sans hypocrisie.

Mais la phrase absurde et sinistre avait pourtant, il faut le dire, une excuse. Si une part appréciable de la bourgeoisie française crut pouvoir en 1940, — à supposer que le choix fût nécessaire, — choisir la domination allemande plutôt que la révolution communiste, c'est qu'avec beaucoup d'optimisme et de naïveté, les bourgeois dont il s'agit pouvaient espérer sauver, sous la domination allemande, une part au moins de leurs biens, leur rang social, et leurs vies. En cas de révolution communiste, ils savaient au contraire, de la façon la plus explicite, qu'ils étaient, eux et leurs familles, voués à la déchéance, aux camps de

travail forcé, ou à la « liquidation physique ». Ils le savaient, parce qu'on le leur avait dit; parce que la propagande communiste le leur avait répété, sur tous les tons, pendant vingt années, et parce que l'exemple russe montrait que ce n'étaient pas là paroles en l'air. « C'est la peur du communisme, et elle seule, disent avec indignation les communistes, qui a jeté des bourgeois français (ils disent : les bourgeois français) dans les bras de Hitler. » Mais, quand on fonde sa propagande sur la menace, a-t-on le droit de s'indigner de ce qu'on inspire la peur? Lorsqu'on se fait du sang des « ennemis de classe » une sorte de parure, lorsqu'on a donné à sa révolution le parrainage de Marat et des grands Terroristes, le prestige du fer et du feu, le glaive de l'Ange exterminateur, faut-il s'étonner des conséquences? Craindre la révolution communiste, pour les bourgeois, c'est tout bonnement craindre la mort. Il n'est peut-être pas héroïque de craindre la mort. Mais pourquoi tous les bourgeois seraient-ils des héros? Si le mien aimait mieux Hitler que le plombier, c'est qu'il imaginait l'entrée dans son appartement du plombier-dictateur avec, entre les mains, un de ces outils qui ne figurent pas habituellement dans la sacoche des plombiers, et qui ont nom mitraillette ou parabellum. Il a sans doute eu tort de croire que la victoire allemande était le seul moyen d'empêcher la révolution communiste en France. Mais il n'a pas eu tort de croire que, si la révolution communiste triomphait en France, les communistes victorieux feraient ce qu'ils ont fait ailleurs, quand ils ont été victorieux, et ce qu'ils ont toujours dit qu'ils feraient en France, lorsqu'ils pourraient le faire.

Le fils de cet homme-là, s'il avait un fils, ce que j'ignore, a peut-être été milicien. Nous touchons là à une autre forme de l'anticommunisme, qui semble très différente de la première, alors qu'elle en dérive par un chemin naturel, et ne fait qu'en tirer les conséquences. Il y a, du père dont je parle au fils que je lui suppose, exactement la distance

qui sépare le conservateur effrayé par les massacres révolutionnaires du militant national-socialiste qui fait succomber sous les coups, ou qui fusille sans mauvaise conscience, le militant communiste qui lui est tombé entre les mains. La peur engendre la cruauté : elle est même, de tous les sentiments, le plus propre et le plus prompt à engendrer la cruauté, avec l'humiliation. La cruauté de gauche (je parle de celle qui se manifeste dans les excès révolutionnaires : la technique de répression de l'État communiste consolidé n'est pas à proprement parler cruauté, elle est l'application d'une doctrine, l'exécution du plan d'anéantissement des adversaires vaincus, elle est d'ordre scientifique et pour ainsi dire institutionnel), la cruauté de gauche, donc, a son origine dans l'humiliation : le révolutionnaire se venge, sur ceux qui ont été ses maîtres, d'avoir dû baisser le front devant eux. La cruauté de droite, elle, a son origine dans la peur : le fasciste abat sa matraque sur les hommes dont il a eu peur, il se venge de la longue peur qu'il a éprouvée, la peur de voir sa classe réduite à la misère, « prolétarisée », la peur de se voir, de voir les siens pliés sous le joug par une autre classe victorieuse, condamnés à la servitude ou à la disparition.

Il faudrait aller plus loin encore, pousser dans diverses directions une psychanalyse des sentiments collectifs qui rendrait peut-être bien des services. Tout acte de cruauté comporte un sentiment de culpabilité, et constitue un exorcisme. Rappelons-nous ce personnage de la Bible, qui frappait et insultait sa sœur après l'avoir violée, parce qu'il frappait et insultait ainsi dans sa sœur le crime qu'il avait commis sur elle. Le prolétaire qui tue le bourgeois ne se venge pas seulement du bourgeois qui l'a humilié : il frappe la figure de son humiliation, et de son humiliation il se délivre : c'est elle qu'il tue. De même, le fasciste qui tue le communiste écrase le visage de sa peur. De là la rage qui porte souvent jusqu'au sadisme exaspéré, jusqu'au délire cette sorte de règlement de comptes avec soi-même.

Car ce que l'on a à tuer n'est pas là où on le tue, et reste éternellement hors d'atteinte; de même que l'amant s'acharne sur sa maîtresse dans une frénésie de possession totale, parce que la possession totale est impossible, de même l'homme sur l'homme qui l'a forcé à s'abaisser, ou à trembler. Il peut briser les os de l'autre, le battre jusqu'à l'épuisement, lui arracher les membres : il ne peut faire que son humiliation, que sa peur n'aient pas été. Toute rage de cruauté est une rage d'impuissance.

Certes, tout le fascisme n'est pas dans ce ressentiment furieux de l'homme des classes menacées par le prolétariat révolutionnaire contre la peur que le prolétariat révolutionnaire leur a inspirée. Le fascisme a d'autres aspects, les uns fort estimables, les autres médiocres, les autres ignobles : le raidissement de la défense du grand capitalisme qui, à un certain degré de tension révolutionnaire, perd sa confiance dans le jeu des institutions libérales, et arme des hommes de main, a été fort bien analysé par les doctrinaires marxistes, et il est vraisemblable que les mouvements fascistes sont, en effet, subventionnés par l'industrie lourde, et l'industrie lourde ménagée, ou favorisée, par les mouvements fascistes. Mais qui ne voit que l'explication reste faible, lorsqu'il s'agit de rendre compte de faits comme le triomphe du national-socialisme allemand, où les hommes du grand capital n'ont guère joué que le rôle de bailleurs de fonds, où des millions d'individus, appartenant à la vieille bourgeoisie, aux classes moyennes, au prolétariat en veston des employés et des petits fonctionnaires, au prolétariat tout court et au *lumpenproletariat*, se sont agglomérés en une masse irrésistible et ont tout balayé devant eux? La preuve que le national-socialisme a échappé au contrôle du grand capital allemand est dans le fait qu'à partir du milieu de 1944, le national-socialisme a poursuivi la guerre, alors que l'intérêt et la volonté du grand capital allemand, et de toute la bourgeoisie et de tous les vieux cadres alle-

mands, étaient évidemment de l'arrêter. On ne peut rendre compte de ce complexe psychologique qu'est le « fascisme » sans faire appel à des sentiments très nombreux et très divers, souvent contradictoires, l'agressivité naturelle de l'homme (surtout des hommes jeunes) qui trouve une double satisfaction dans une idéologie à la fois révolutionnaire et conquérante; le nihilisme aventureux des époques troublées; le désespoir et l'espoir, une volonté de défendre les traditions, de se retourner vers les origines nationales, et un besoin de renouvellement, de libération, un irrationalisme de ressentiment; une tentative inconsciente pour réincarner les mythes religieux dans le devenir collectif; la tentation, ressentie à certains moments par une majorité d'individus, d'abandonner réflexion et responsabilité à une autorité absolue et providentielle, — quelque chose comme la fatigue intellectuelle; le romantisme de l'*outlaw*, du réprouvé, de l'homme au revolver; un féroce besoin de purification collective, qui tend à rejeter sur une minorité, et à châtier dans cette minorité, les malheurs et les « péchés » de la nation. Encore, parmi tous ces éléments dont je parle, en est-il beaucoup qui ne sont pas propres au fascisme, et que l'action révolutionnaire « de gauche », l'action communiste mobilise, elle aussi. Le mythe de la Terreur, par exemple, du sang versé, de la cruauté, il est bien possible que la Révolution, quelle qu'elle soit, soit obligée en fin de compte d'y faire appel, parce que c'est là sa parure pour fasciner les hommes, son fard de séductrice. Une révolution pacifique, qui proclamerait qu'elle veut respecter les vies humaines, limiter au minimum les mesures de contrainte, borner son action à un changement des institutions, à une répartition nouvelle de la propriété des biens de production, ce serait bien moins effrayant, sans doute; mais ce serait bien moins exaltant.

C'est ainsi que le mythe héroïque, que l'on s'accorde à considérer comme un des moteurs des révolutions, ou pseudo-révolutions fascistes, n'est pas, en fait, propre au

fascisme : la révolution communiste, elle aussi, parle un langage militaire, elle sait, elle aussi, ce qu'éveille au fond des cœurs les plus pacifiques le romantisme de la destruction et du carnage : « La route de l'incendie du monde passe par les ruines de Varsovie. » Cette phrase, d'ailleurs admirable, et qui fait passer dans l'échine de l'auditeur, il faut bien le dire, un assez agréable frisson, n'est pas de Hitler, lançant ses troupes sur la Pologne, en 1939; mais du maréchal Toukhachevski, lançant ses troupes sur la Pologne, en 1920. A vrai dire, une des principales raisons du succès des mythes belliqueux du fascisme a été la possibilité qu'il donnait à des gens habituellement assez tranquilles et même prudents, de jouer au révolutionnaire, c'est-à-dire à l'homme de combat, à l'homme de sang. Dans un style un peu différent de celui de l'extrême-gauche, sans doute : les défilés au pas cadencé, les bottes, le baudrier, l'étui à revolver (un étui à revolver, même vide, cela vous donne de la considération pour vous-même), cela est typiquement « fasciste »; mais le contenu de l'étui à revolver, lui, est aussi bien communiste que fasciste. Le « fascisme » (il est bien entendu que j'emploie ici ce mot, pour la commodité, dans son acception générale), le fascisme, donc, ou si l'on veut le mythe révolutionnaire anticommuniste, n'aurait pas eu tant de force persuasive, de *sex-appeal* politique, s'il n'avait offert aux boutiquiers et aux concierges, et non pas seulement aux fils et neveux des deux cents familles (qui, d'ailleurs, ne défilaient pas) la possibilité de défiler revêtus de bottes, et d'étuis à revolver, au moins moralement, et de faire sonner leurs talons, au moins moralement. Le médiocre qui accède par le fascisme à une possibilité de parade héroïque fait le succès du fascisme, son succès de « masse ». Mais pourquoi? Parce qu'il y a, en face, le prolétariat en guerre, en guerre sociale, prêt à mourir, prêt à tuer, prêt à descendre dans les belles rues du centre dans le tumulte des coups de feu, des chants de colère et de victoire. Certes,

il s'agit d'abord, pour le bourgeois, — surtout pour le petit bourgeois — de se défendre, de former des milices, de ne point se laisser massacrer. Il s'agit aussi, pour l'homme dont le seul motif d'orgueil social est de « n'être pas un ouvrier », de « se défendre contre la prolétarisation », de garder, à l'égard de l'ouvrier, les motifs de son sentiment de supériorité, de réprimer le scandale provoqué par ces millions d'ouvriers qui ne veulent plus être humiliés, qui sont entrés en lutte contre l'humiliation (là est l'aspect ignoble du « fascisme », comme son aspect noble est dans les besoins qu'il éveille de grandeur, de pureté, de dévouement). Mais enfin, et c'est ce qu'il ne faut pas oublier, il n'y a pas seulement, dans le fascisme, la peur du prolétariat, la volonté consciente de défendre sa vie et ses biens contre le prolétariat, la volonté inconsciente de maintenir le prolétariat dans un état d'humiliation; il y a aussi un « complexe d'infériorité » à l'égard du prolétariat, du prolétariat combattant, du prolétariat tragédien de l'histoire, du prolétariat meurtrier et justicier. Le fascisme, cela a été pour des millions d'hommes l'occasion de prendre au prolétariat sa révolution, ou du moins de rivaliser avec lui en révolution, l'occasion de dire : « Nous aussi, nous, désormais, plus que vous, prolétaires, nous sommes les hommes durs, les hommes inflexibles, les hommes implacables. Nous aussi, nous sommes ceux qui marchent de l'avant, et qui combattent, et qui exterminent. Nous aussi, nous sommes les héros. Nous aussi, nous sommes les assassins. » Le communisme de forme terroriste a provoqué un contre-communisme terroriste non seulement par la crainte de la violence, mais par la séduction de la violence. Il n'a pas seulement fait peur, mais donné l'envie de faire peur; il a ainsi fait lever devant lui un adversaire qui l'a combattu avec ses propres armes, et qui a même remporté sur lui, jusqu'au milieu de 1942, toute une suite d'éclatantes victoires. En fin de compte, le communisme a triomphé de l'épreuve. Mais, chose curieuse, il n'a pu triompher de

l'épreuve qu'avec l'alliance des démocraties anglo-saxonnes, c'est-à-dire des grandes nations qui n'ont pas (sauf de façon tout à fait provisoire, pour les nécessités de la guerre) recouru au mythe de la violence destructrice, soulevé dans leurs foules le grand romantisme de la mort, la foi dans l'orage dévastateur.

Comment cette alliance a-t-elle été possible? Par l'habileté de la diplomatie soviétique, sans doute, et par les fautes de la politique allemande. Mais aussi, et plus profondément, parce que le « fascisme » avait trop bien réussi dans son imitation du communisme. Parce que même s'il était, et il était peut-être en partie, un moyen de défense du capitalisme, il avait fini par inquiéter les nations les plus purement capitalistes plus que le communisme lui-même. Le paradoxe (paradoxe à peu près inexplicable en termes purement marxistes) d'une victoire remportée sur le « fascisme » (c'est-à-dire, selon les marxistes, sur le capitalisme militant) par l'Union soviétique associée aux plus grandes nations capitalistes, ne peut s'expliquer que si l'on se souvient que le fascisme avait fini par réussir trop bien dans son imitation du communisme, au point de faire, en fin de compte, plus peur que lui.

Or, le « fascisme » a été écrasé. Pour un temps, tout au moins, le communisme est seul à détenir le mythe redoutable et fascinateur de la violence révolutionnaire. C'est en face de cette violence que nous devons vivre, bon gré mal gré. Y a-t-il, d'elle à nous, une possibilité de paix, d'échanges, de communication : une possibilité même de langage? Il n'y a guère, dans l'état actuel du monde, de problème plus important que celui-là.

THIERRY MAULNIER.

DISCOURS A DES ÉTUDIANTS ALLEMANDS SUR L'AVENIR DE L'EUROPE

L'Europe est-elle encore capable de se relever?

La question que j'ai posée en tête de cette Conférence (1) est intentionnellement équivoque. A quelle construction songeons-nous? De quelle Europe s'agit-il? Après la première guerre mondiale, l'Europe avait effacé très vite les traces matérielles de la catastrophe. Les pertes d'hommes, pour l'ensemble du vieux contiennt, atteignaient une vingtaine de millions d'hommes. En 1920 la population se retrouvait à peu près égale à ce qu'elle était dix ans auparavant. Autrement dit, les tueries monstrueuses, les hécatombes des tranchées de Flandre ou de Russie, l'épidémie de grippe espagnole, aux yeux du statisticien impitoyable, avaient tout juste réussi à absorber l'accroissement normal de la population européenne.

Quant aux ruines, dix ans après l'Armistice, elles avaient disparu, ou à peu près. L'appareil de production, le revenu national et le niveau de vie des masses étaient supérieurs, dans les principaux pays, à ce qu'ils étaient dans l'Europe prospère et pacifique de 1914. Matériellement, si l'on s'en tient aux apparences, les quatre années de guerre n'apparaissaient que comme un palier ou une baisse temporaire sur une courbe en hausse. L'énormité des dégâts causés

(1) Cette conférence a été prononcée à Munich devant un public d'étudiants allemands.

par la deuxième guerre mondiale change la nature même du problème. Depuis la guerre de trente ans, par sagesse ou par hasard, les hommes avaient, à chaque époque, moins détruit qu'ils n'étaient en mesure de reconstruire. Aucune des guerres du XIXe siècle, toutes limitées dans l'espace et dans le temps, dans lesquelles les belligérants n'engageaient qu'une fraction de leurs ressources, n'avait mis sérieusement en danger la structure sociale et l'équilibre moral des peuples. Celle de 1914, comparée à celle de 1870 était une guerre totale, poursuivie jusqu'à épuisement des adversaires. Comparée à celle de 1939-1945 elle restait une guerre de peuples civilisés. On n'y pratiquait pas encore l'extermination des populations civiles et la science des chambres à gaz. Il se peut que cette fois, l'appauvrissement impose sa rude loi au vieux continent, pour une génération. Il se peut qu'il faille vingt ans pour reconstruire ce qui a été détruit en cinq. La fureur des hommes a entamé l'œuvre des siècles.

Ce renversement apparaîtra plus éclatant encore si nous dépassons les apparences. L'accroissement global de la population européenne suffit déjà à compenser les pertes (dans l'ensemble il est vrai, mais non pour chaque peuple). Même les maisons détruites sont plutôt le symbole des véritables destructions, de celles qui ont frappé la fragile architecture des sociétés civilisées, faites de relations humaines et de convictions morales tenues par une charpente d'institutions.

Le relèvement de l'Europe, dont il sera question, n'est donc ni uniquement matériel, ni uniquement moral. Il serait absurde de s'interroger sur l'inspiration spirituelle de l'Europe de demain en oubliant les familles sans homme, les foyers sans feu et la misère des foules. Il serait absurde de calculer le nombre d'heures de travail indispensable pour reconstruire tel quartier de Berlin ou de Francfort, en oubliant que le passé, vivant dans ces vieilles pierres, est parti à jamais et que dans les édifices neufs risque

d'apparaître une société neuve, sans lien organique avec sa tradition.

Nous en venons ainsi à la deuxième équivoque du titre : qu'est-ce que l'Europe dont nous voulons nous demander si elle est capable de se relever? Est-ce une réalité géographique, politique, spirituelle? Sans doute l'Europe est-elle d'abord un concept géographique, mais, à ce titre, elle est mal délimitée ou du moins, si le géographe est libre de dire que l'Europe englobe les Iles britanniques et s'étend jusqu'à l'Oural, il n'est pas sûr que la notion géographique coïncide avec la notion politique et morale. Rien de ce qui, géographiquement, appartient à l'Europe n'en est politiquement exclu de manière absolue; mais les grands mouvements spirituels qui ont modelé l'existence du vieux continent n'ont pas atteint à la même intensité, à la même fécondité, sur les différentes parties du continent. L'héritage gréco-latin n'a pas marqué les différentes nations de la même empreinte, le christianisme n'a pas eu partout le même visage, la science et la technique modernes ont été ici création spontanée, là emprunt et adaptation. Héritière du christianisme oriental, la Russie n'a participé qu'à un faible degré à la culture du moyen âge et de la Renaissance. Elle participe, depuis la fin du XVIIe siècle ou le début du XVIIIe siècle à la culture européenne, mais elle a commencé par emprunter ce que les autres avaient conçu et créé avant de fournir, au siècle dernier, une contribution qu'aucun homme cultivé ne sera tenté de méconnaître.

Ce n'est donc ni l'histoire, ni la géographie qui permettront une délimitation rigoureuse. Politiquement, le destin de l'Europe est dominé par le statut des nationalités. L'Europe n'a jamais été une unité politique, elle a pu avoir, au Moyen Age, une conscience plus ou moins vague de son unité ou de sa vocation; elle n'a jamais reconnu qu'en tant qu'Europe elle pût viser à l'unité. Sans doute a-t-elle entrepris des aventures qui, rétrospectivement,

paraissent les aventures communes de l'Europe, les croisades ou les voyages d'exploration. Mais les croisades étaient faites au nom de la chrétienté, non pas au nom de l'Europe et chaque explorateur prenait possession des terres, non pas au nom de l'Europe mais au nom de la majesté très chrétienne d'Espagne, de France ou d'Angleterre. Jusque sur les terres lointaines, les royaumes d'Europe prolongeaient leur querelle. Il y a peut-être une Europe *en soi*, il n'y a certainement pas d'Europe *pour soi*.

Jamais les nations d'Europe n'ont eu une conscience aussi aiguë qu'aujourd'hui de leur particularité. Au nom des nationalités furent créés au siècle dernier les États allemands et italiens, au nom des nationalités furent détruits en 1918 les derniers empires multinationaux d'Autriche Hongrie et de Turquie. Le même principe tendait donc, au siècle dernier à l'élargissement des unités politiques et, en ce siècle, à leur éparpillement. La division de l'Europe en une vingtaine de nationalités indépendantes, ou qui se prétendent telles, demeure le fait fondamental. Il est clair que l'Union Soviétique demeure étrangère à ce problème pour la simple raison qu'elle est fondée sur un principe différent. Elle est un empire ou une fédération multinationale, chaque nationalité retenant quelque autonomie culturelle, mais toutes étant subordonnées à une bureaucratie centrale et autoritaire dans laquelle *une* nationalité joue un rôle dominant.

Quand nous nous interrogeons sur l'avenir de l'Europe nous songeons à l'Europe des nationalités. L'Europe, dont l'idée maîtresse semble le droit de chaque communauté de culture à s'exprimer dans un État souverain. Nous mettons la Russie en dehors parce ses problèmes sont autres et qu'elle ne saurait résoudre les nôtres. L'unité n'est pas concevable entre les nationalités européennes et l'Union Soviétique parce que la disproportion de taille entre celle-ci et celle-là est trop grande, parce que les premières n'accepteront pas, de plein gré, les rigueurs de la bureau-

cratie soviétique, parce que l'association est facile, voire nécessaire, entre nations de même type mais non entre États nationaux et empire eurasiatiques.

Au reste, si les nationalités ont joué un rôle essentiel au cours du dernier siècle, il serait excessif d'y voir le trait exclusif de la politique européenne. Là comme dans tous les autres domaines, l'originalité de l'Europe me paraît définie par une sorte de tension dialectique entre termes opposés. L'Europe n'a jamais perdu le souvenir nostalgique de la tradition impériale héritée de Rome, pas plus qu'elle n'a consenti à sacrifier l'orgueil de ses particularités. Elle a gardé la conscience d'une communauté de culture propre à l'Europe entière, même quand les nations se livraient à l'ivresse triomphante de leur destination singulière. C'est-à-dire que les Européens manquent à leur vocation essentielle lorsqu'ils vont jusqu'au bout d'un des concepts qui ne trouve sa vérité que par opposition au concept opposé.

Il est normal que les Allemands aient le sens et la fierté de ce qu'il peut y avoir de proprement allemand dans leur culture. Lorsqu'ils s'imaginent que cette culture est liée à une race, lorsqu'ils proclament qu'ils n'ont d'obligations qu'à l'égard de leur propre culture, lorsqu'ils s'isolent dans leur particularité, ils trahisent la tension douloureuse entre l'idée allemande et l'idée universelle, qui n'est pas séparable du destin allemand, ils trahissent l'Allemagne en même temps que l'Europe.

Le sort de cette partie de la planète que les géographes nomment Europe ne sera réglé ni par le nombre des hommes, ni par l'apparence des maisons, ni par le volume des récoltes et de la production. Ce qui est en question c'est aussi l'avenir de certaines idées qui ont vécu dans les sociétés européennes et qui ne trouveraient peut-être pas d'asile ailleurs. Sans prétendre, dans le cadre d'une simple conférence, à beaucoup de rigueur, je dirai que l'avenir de l'Europe me paraît inséparable de trois idées : l'idée

de la vérité objective, universellement valable, résultat d'une contemplation pure, d'un effort strictement rationnel, l'idée de la personne humaine, chaque personne ayant une valeur, personne irremplaçable, libre pour une existence unique, enfin l'idée de la technique maîtresse de la nature, multipliant les pouvoirs de l'homme et ses possibilités de richesse. La première est d'origine grecque, la deuxième d'origine romaine et chrétienne, la dernière, récente, est proprement européenne.

Aux yeux des non-Européens, de ceux que l'Europe a soumis à sa loi, cette dernière, plus d'une fois, apparaît seule. A leurs yeux, l'Européen est un barbare armé de machines, un animal de proie qui a remplacé les ongles par des fusils, les griffes par des canons ou des bombes atomiques. Ils ne voient pas que la technique triomphante n'a pu se passer, pour naître, et a besoin peut-être encore, pour s'épanouir, du sens de la vérité et de la liberté de l'esprit solitaire. Le développement de la technique est assuré. Sur d'autres terres, moins riches d'histoire, mais plus vastes, offrant des marchés plus étendus, l'extraordinaire aventure de la conquête des forces naturelles par l'intelligence humaine se poursuivra à coup sûr. Ce qui n'est pas sûr, en revanche, c'est qu'elle se poursuive dans un climat spirituel où, la personne garde sa valeur, où la vérité ne soit pas limitée à celle des équations mathématiques ou des recettes pratiques, où les communautés de culture ne soient pas soumises à des bureaucraties arbitraires.

Certes, la menace vient de l'Europe elle-même autant que de forces plus ou moins extérieures à l'Europe. Ce sont des nations européennes qui ont donné l'exemple du mépris de la vérité ou, plus encore, d'une théorie selon laquelle est vrai ce qui est utile à une collectivité. Ce sont des nations européennes qui ont poussé jusqu'à ses formes les plus extrêmes le mépris de la personne humaine, sacrifiée aux vaines pyramides des conquêtes militaires

et de l'orgueil racial. Ce sont encore elles qui ont mis à l'épreuve la rationalisation de l'industrie et de l'administration, et comme oublié que cette rationalisation indispensable dégénère en barbarie si elle n'est pas limitée par la volonté contraire de sauver les droits des personnes et des groupements particuliers.

*

Tel est donc l'enjeu. Il ne s'agit pas de savoir si les nations européennes ont encore assez de forces pour relever les ruines accumulées, il s'agit de savoir si elles ont assez de courage pour relever les ruines en restant, ou parfois en redevenant fidèles au meilleur de leur héritage. Pour construire des canons ou des usines à l'aide de travailleurs enrégimentés dans des bataillons de choc, on trouvera toujours plus de bras en Asie, plus de machines aux États-Unis. Certes, l'Europe devra en construire aussi, mais le succès ne se mesurera pas aux seuls chiffres des statistiques mais à ces chiffres rectifiés par les mesures plus subtiles qui s'appliquent aux choses de l'esprit. Or, n'hésitons pas à le dire, la tâche est écrasante parce que les nécessités matérielles risquent de nous ramener vers les abîmes dont nous sortons à peine, et à grand-peine.

Quels sont en effet les résultats les plus frappants, en Europe, de la crise des dernières années? Le premier me paraît être ce que j'appellerai la *perte de l'autonomie politique et, pour une part, spirituelle.* Nous savons tous que l'Europe qui, il y a cinquante ans, dirigeait la politique mondiale et se partageait les autres continents en zone d'influence, a perdu sa position prédominante, bien plus qu'elle est devenue objet de conflits entre puissances totalement, ou partiellement, extra-européennes. Mais l'aspect le plus grave de ce déclin n'est pas diplomatique. Que le siège de l'O. N. U. soit en Amérique et non plus en Europe,

qu'aucun des trois grands ne soit un des États nationaux d'Europe, j'avoue que je m'en accommoderais sans trop d'amertume. Mais que les partis, à l'intérieur des nations, soient liés chacun à une des puissances qui se disputent l'empire du monde, là est le fait décisif et déplorable. Comme les pays de deuxième ordre, comme les pays balkaniques naguère, nous ne sommes jamais nous-mêmes, nos luttes sont un reflet des luttes mondiales, nos querelles l'écho des querelles mondiales.

Le deuxième résultat est ce que j'appellerai *la désagrégation des relations sociales.* La guerre est par nature une période où toute proportion entre mérite et rétribution sociale disparaît. Telle famille dont le chef n'est pas mobilisé voit sa situation améliorée, telle autre dont tous les membres actifs sont au combat, descend de plusieurs échelons. Les lois ont tâché de réduire les profits de guerre, mais un facteur d'incertitude s'est ajouté, contre lequel les forces humaines étaient impuissantes. Face aux bombardements mérite ou démérite disparaissaient, le hasard régnait seul. Et l'inégalité qui en résulte est la plus irrationnelle, la moins favorable à une structure sociale quelconque.

Mais il y a plus. A travers toute l'Europe, du fait de la guerre, nous avons assisté à la décomposition d'une classe dirigeante, sans que naisse, en même temps, dans le feu d'une révolution, une autre classe dirigeante. Le phénomène a pris des formes différentes en Allemagne, en Italie, en France, dans les pays de l'Est européen. En Allemagne, la clique gouvernante, liée au parti nazi, a été évidemment éliminée, mais elle avait auparavant, surtout à la suite de l'attentat du 20 juillet, exterminé certains des hommes les plus courageux et les plus clairvoyants des anciennes classes dirigeantes, chefs de l'armée, administrateurs, membres des professions libérales. Plus généralement, les vieilles classes dirigeantes de l'État ont été largement compromises dans l'entreprise hitlérienne, elles ont été

décimées dans les épurations successives. Des hommes âgés ont repris les postes de commande, sans que le lien de confiance nécessaire, entre masses et élites, ait pu se forger dans la lutte commune contre l'oppresseur.

En France, le phénomène, sans atteindre la même gravité, apparaît aussi. Une partie de l'ancienne élite (au sens de Sorel et de Paréto) s'est discréditée en se soumettant, en réalité ou en apparence, au vainqueur provisoire. La bourgeoisie a perdu en richesse, en prestige, en puissance. La nouvelle bourgeoisie (les profiteurs du marché noir) est foncièrement stérile. Bien plus, elle compromet tous les favorisés de la fortune qui participent du discrédit qui s'attache aux trafiquants. Quelques personnalités ont surgi de la résistance, mais, dans l'ensemble, l'inégalité sociale est moins acceptée aujourd'hui qu'hier, la bourgeoisie moins respectée, sans qu'une volonté positive de révolution, sans qu'une élite révolutionnaire se soit dégagée. La guerre détruit un ordre social sans créer les conditions de son remplacement.

Même dans les pays de l'Europe orientale où la guerre semble avoir engendré une révolution, je ne suis pas sûr que la classe révolutionnaire soit sortie spontanément du sol de la société. Il s'agit de révolution importée, à l'ombre des baïonnettes étrangères. Dans tous les pays où la paysannerie constitue la grande masse de la population, les chefs des partis paysans sont en prison. Sans doute une partie des nouveaux chefs se sont endurcis et confirmés, au cours de la lutte clandestine. Mais presque partout ils n'auraient pas arraché la totalité du pouvoir sans la protection de l'occupant. Ces sortes de révolutions, que je serais tenté d'appeler « préfabriquées » n'ont ni l'authenticité, ni la fécondité de celles qui jaillissent de la vie nationale.

Le troisième résultat est l'*énormité des destructions et des pertes*. Je groupe sous cette rubrique trois sortes de destructions : les destructions purement matérielles, plus

considérables en Allemagne que partout ailleurs (sauf en Russie), mais graves aussi en France (plus d'un demi-million d'immeubles sont complètement détruits, un million et demi sont endommagés), la perte de capitaux, individuels et nationaux, intérieurs et extérieurs; enfin la réduction temporaire des moyens de production. Le troisième chapitre est certainement le moins grave et le plus transitoire, sauf en ce qui concerne l'amputation de terres arables subie par l'Allemagne. Arrêtons-nous un moment sur les deux premiers.

Les pays de l'Europe occidentale étaient, avant 1914, des pays riches et des pays créditeurs. Ils avaient tous pris l'habitude d'acheter au dehors plus qu'ils ne vendaient. Les revenus de leurs placements étrangers suffisaient à assurer un surplus qui était à nouveau exporté. Le haut niveau de vie était dû à la supériorité de l'équipement industriel, à l'accumulation du capital. Ces avantages ont, en large mesure, disparu. L'équipement industriel des États-Unis est en avance sur l'équipement européen, même sur celui de l'Allemagne à cet égard-là plus favorisée. Les techniques industrielles se sont largement répandues dans le monde, de telle sorte que les exportations européennes se heurtent, un peu partout, à des concurrences redoutables. Or, qu'on ne s'y trompe pas, la concentration des masses humaines dans l'Europe occidentale dépasse les ressources naturelles de la terre. Elle supposait et elle continue de supposer une industrie considérable, capable d'obtenir en échange de produits fabriqués les matières premières et la nourriture indispensables. Or, les revenus extérieurs viennent à manquer au moment même où ils seraient le plus nécessaires, au moment où les marchandises à exporter manquent, au moment où les marchés intérieurs sont vidés de toute réserve. Que l'on n'oublie pas qu'entre les deux guerres l'Allemagne n'a jamais rétabli un équilibre normal de sa balance des comptes. Le total des crédits extérieurs reçus jusqu'en 1930 est largement supérieur au total des

versements au compte des réparations et des placements au dehors. La France a dépensé chaque année, depuis sa libération, entre un million et demi et deux milliards de dollars. L'Angleterre a un déficit d'environ deux milliards et demi de dollars par an et elle a épuisé le crédit que lui avaient consenti les États-Unis. La dépendance de l'Europe à l'égard des crédits américains est, à certains égards, un phénomène transitoire, elle résulte des dévastations subies par le vieux continent, de la disparition temporaire de fournisseurs ordinaires; mais elle risque de durer parce qu'elle trahit un renversement de situation : habituée à vivre sur son capital, l'Europe reprend les choses à zéro, elle est revenue un siècle en arrière, il lui faut relancer, sans avance sur ses concurrents, une campagne d'exportation.

L'effort s'annonce d'autant plus rude que l'Europe devra consacrer à la reconstruction une quantité de moyens de production qui manqueront et sur le marché des produits de consommation et sur les marchés extérieurs. Nécessairement les consommateurs seront obligés de consentir des sacrifices. Des années s'annoncent durant lesquelles, pour édifier et exporter, les Européens devront se priver, accepter des restrictions sur leur niveau de vie accoutumé.

Le quatrième résultat est ce que j'appellerai une *tendance à la socialisation*. Sous ce titre je groupe une série de phénomènes sociaux assez différents. La guerre amène fatalement un renforcement du dirigisme économique, de la répartition autoritaire des produits, de la direction centrale de la production. Elle transforme les groupements professionnels, ceux des entrepreneurs et ceux des ouvriers, en institutions d'État. L'économie de guerre est toujours une forme primitive et grossière de l'économie planifiée. Les ruines et la misère entretiennent ce genre de régime et elles y ajoutent le partage nécessaire des biens qui subsistent entre les victimes et les privilégiés. Les circonstances obligent à la mise en commun des ressources, sans empêcher

la formation d'une classe de profiteurs et de parasites qui narguent la pauvreté de tous et triomphent par l'ingéniosité du malheur collectif. Enfin, les catastrophes suscitent une sorte de radicalisme des masses populaires. Sans doute les différences sont-elles considérables selon les pays. Un pays victorieux redoute moins la révolution qu'un pays vaincu, la défaite totale atténue les revendications que la victoire, même partielle, a tendance à multiplier. Peut-être les classes allemandes sont-elles aujourd'hui moins exigeantes que les masses anglaises, moins radicales que les masses françaises. Malgré tout, avec des différences de degré, la dissolution de l'ordre social, le discrédit des dirigeants se combineront quelque jour avec les protestations des masses mécontentes, et à juste titre, de leur condition.

Groupons, en une synthèse, les quatre résultats que je viens d'indiquer rapidement, perte de l'autonomie politique, désagrégation des liens sociaux, destructions gigantesques, socialisation. N'êtes-vous pas immédiatement frappés d'une idée simple et tragique : toutes ces circonstances sont favorables au surgissement d'un nouveau totalitarisme. La guerre, née du totalitarisme, tend à perpétuer les causes du mal.

Expliquons-nous. Le totalitarisme est une manière de restaurer l'ordre et la discipline sociale quand l'ordre et la discipline des sociétés civilisées, ceux de la tradition et du libre consentement, se sont effondrés. Il permet d'imposer aux peuples des sacrifices et des efforts qu'ils n'accepteraient pas si ls organisations revendicatives des classes et des groupes continuaient à exister. Il donne satisfaction, plus ou moins illusoire, au radicalisme des masses, à leurs protestations contre la hiérarchie sociale, non en supprimant l'inégalité, bien plutôt la renforce-t-il, mais en conférant un sens nouveau à cette inégalité. Telle est, à mon sens, au moins pour l'Europe occidentale, la signification historique du totalitarisme, quelles que soient

les idéologies qu'il invoque. Il n'a rien à voir ni avec la liberté ni avec l'égalité, ni avec l'abondance, en dépit de ses affirmations verbales. Il a pour mission de plier les masses à un sort pire que celui qu'elles connaissent sous un régime de liberté, mais en les amenant, par une sorte de mystification idéologique, à accepter plus volontiers cette condition sévère. C'est pourquoi les religions séculières représentent un élément essentiel de tous les régimes totalitaires.

Les religions séculières, je songe au communisme ou au national-socialisme, concentrent sur le devenir social les ferveurs et les haines. Un certain objectif historique devient la suprême valeur à laquelle tout doit être subordonné. Les religions de salut enseignent la pureté de l'âme, les religions séculières enseignent l'efficacité dans l'action. Rien d'étonnant que toutes finissent par exalter les formes extrêmes du machiavélisme. Elles donnent un sens aux vicissitudes du devenir historique, aux souffrances et aux luttes. En général elles les ramènent au combat de deux principes, l'un bon, l'autre méchant, l'Allemand et le Juif, le communisme et le capitalisme, par un manichéisme simpliste, destiné à aboutir, comme dans les films pour enfants et pour grand public, à la victoire du bon et à l'écrasement de l'infâme. Au service de la victoire, les chefs, croyants ou cyniques, contraindront, sans hésiter, leurs troupes à subir les pires rigueurs, dans le travail et dans la discipline. Pour construire le socialisme, on poussera l'épargne forcée et les privations jusqu'à un degré que le pire capitalisme n'eût osé concevoir. Pour assurer le règne d'Hitler et de sa foi il n'est pas d'entreprises, les unes héroïques, les autres barbares, qui ne furent tentées. Tant de succès éclatants furent remportés, tant de cruautés indicibles commises, tant de sang fut versé, tant de dévastation accumulée, jusqu'au jour où les colonnes du temple s'écrasèrent sur les faux prophètes. Impuissance de la victoire, disait déjà Hegel.

Un régime totalitaire répondrait donc, en apparence, aux nécessités matérielles de la situation européenne. Il rendrait aux dirigeants le prestige et l'autorité qui leur font défaut et qui serait demain fondé sur leur qualité d'interprète de la religion. La reconstruction et l'exportation exigent de réduire, pendant des années, la consommation; il invoquerait les sacrifices destinés à apaiser quelque Moloch historique. S'agit-il d'adoucir ou de canaliser le radicalisme des masses, de justifier la tyrannie administrative, là encore la doctrine interviendrait. Si j'employais les expressions de Max Weber, je dirais que le pouvoir totalitaire est à la fois rationnel et charismatique. La bureaucratie est rationnelle mais elle se crée sa religion. Il ne faut rien de moins qu'une mission historique sacrée pour que la rationalisation autoritaire apparaisse aux yeux des masses comme le moyen de salut.

J'ai à peine besoin d'ajouter que cette prétendue solution serait aussi funeste cette fois que les précédentes. Mais je voudrais dire surtout et d'abord qu'elle ne me paraît pas compatible avec l'esprit européen dans ce qu'il a d'authentique. Autrement dit, recourir encore une fois à l'expérience totalitaire, ce serait reconnaître que l'Europe n'a plus de force pour se relever ou encore qu'elle ne peut revivre qu'en se reniant.

Certes, le fait même des religions séculières est proprement européen. A travers l'histoire de l'Occident, on retrouve l'espérance chiliaste, tantôt transcendante, tantôt immanente et la politisation de cette expérience n'en modifie pas en profondeur le caractère. L'idée raciale telle qu'elle s'exprimait dans le national-socialisme était en contradiction avec les principes mêmes d'une communauté européenne mais il n'en va pas de même pour l'idée marxiste d'une Internationale, née de la révolte des travailleurs et fondée, après l'élimination des exploiteurs, sur la libre coopération des hommes.

L'idéologie de la lutte des races ne peut qu'entretenir

indéfiniment la guerre ou aboutir à l'extermination des races dites inférieures.

L'inspiration marxiste en revanche est une inspiration humaniste qu'il n'est pas question ni de condamner absolument ni d'éliminer. Mais le communisme tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, est à mes yeux devenu incompatible avec la mission de l'Europe. Il est bon de vouloir rendre aux Européens une foi commune; encore faut-il que la propagation de la vérité ne dégénère pas en un viol des consciences et en propagande obsessionnelle. Ce n'est pas éveiller le sens d'une vérité spirituelle qu'assourdir les foules par les éclats des haut-parleurs, émousser l'intelligence par la répétition des slogans, substituer partout la passivité militaire à la participation active du fidèle. Aussi longtemps que la valeur, prétendument absolue, du but historique, justifiera tous les moyens, nous retrouverons, sous un autre drapeau et avec d'autres insignes, ce que nous avons combattu hier, les camps de concentration, les chefs d'îlots, la pratique constante de l'injure et du mensonge, cet arsenal d'une guerre civile permanente qui ne s'achève même pas avec la prise du pouvoir. Max Weber disait : sans un minimum du droit de l'homme nous ne pouvons plus vivre. Je crois que le totalitarisme refuse ce minimum.

Enfin, sans toucher à la politique trop actuelle, on ne saurait oublier que le totalitarisme qui s'offre à nous aujourd'hui, à l'intérieur des nations, ne se comprend guère si on néglige le puissant protecteur dont il traduit les désirs et les ambitions, de telle sorte que le totalitarisme accepté n'aurait même pas l'excuse d'être autonome et d'exprimer une révolution populaire. La bureaucratie dirigeante serait elle-même dirigée par d'autres maîtres. Pour des dizaines d'années, ces maîtres qui détiennent la puissance sans la richesse, sont trop pauvres pour apporter à l'Europe autre chose que l'oppression et la misère, d'où jaillirait la révolte.



Nous voici au cœur même de notre sujet. L'Europe n'a pas la ressource de tout oublier dans la paix de la servitude, elle ne connaîtra ni la fausse unanimité qui se forge sous la contrainte et se donne les allures de la spontanéité, ni la toute-puissance d'une élite d'aventuriers servis par les fonctionnaires innombrables. Parviendra-t-elle à se passer des facilités de la tyrannie? Sur quelles réserves morales s'appuieront les régimes de liberté? Quelles forces animeront encore les peuples d'Europe, susceptibles de donner aux Gouvernements l'autorité et le prestige, aux gouvernés la résolution de consentir à la reconstruction et à la liberté les sacrifices nécessaires?

J'aperçois d'abord des forces négatives, si j'ose dire, des refus plutôt que des volontés et avant tout ce que j'appellerai le refus de la police politique, qui n'est qu'un autre nom du refus du système totalitaire. Or, je crois ce refus aujourd'hui plus sincère, plus vibrant, aussi passionné que les dévouements qui s'offraient au maître d'hier, plus en tout cas que ceux qui s'offrent au maître d'aujourd'hui. Je crois en effet qu'une sorte de scepticisme ronge désormais les pseudo-religions. La réalité de la hiérarchie, de l'exploitation. de la violence n'est plus dissimulée par les invectives, ou les promesses des lendemains qui chantent. A force de se combattre et de s'imiter, les religions séculières se sont démasquées.

Qu'on ne se fasse pas trop d'illusion, on les adoptera encore dans la mesure où aucune autre espérance ne nous sera apportée, aucune autre occasion donnée de travail constructif en commun. La force des totalitaires a toujours été, pour une large part, la faiblesse de leurs opposants. De plus, un pays ou un parti qui emploie les techniques du machiavélisme et de la tyrannie dispose toujours, à court terme, tactiquement, d'avantages incontestables.

même si, stratégiquement, il finit par se ruiner lui-même. Il donne l'impression d'une énergie supérieure, il sait ce qu'il veut, à chaque instant, même s'il veut d'instant en instant des choses contradictoires. Il offre à tous ses fidèles des occasions de servir, éventuellement de faire carrière, tout en gardant bonne conscience, il mêle de manière subtile les appels à l'intérêt et les appels au dévouement. Une nouvelle mystification, où il entrera cette fois moins de naïveté et plus de cynisme, moins de ferveur et plus de résignation n'est certainement pas exclue. Mais elle peut être évitée si l'Europe a encore en elle des forces constructives. Lesquelles?

N'employons pas les mots faciles, libéralisme, socialisme, christianisme. La question est de savoir quels sentiments vivants vibrent sous ces vieux mots. Je ne crois pas que la philosophie libérale, politique ou économique, ait repris l'ascendant qu'elle avait perdu. On peut le déplorer car, à n'en pas douter, l'économie planifiée incline aisément au totalitarisme, même si elle ne l'implique pas fatalement. Mais il est de fait que la liberté d'entreprise ou d'échange ne suscite nulle part l'enthousiasme, même en Grande-Bretagne où Winston Churchill a livré et perdu la bataille de la *free enterprise*. En revanche il est je crois un libéralisme élémentaire, profond qui a repris racine dans l'Europe occidentale, celui qui s'exprime par le désir de la sécurité personnelle, par le respect pour les droits fondamentaux des individus. Sans doute y a-t-il quelque paradoxe, au moins en apparence, à parler de ce libéralisme élémentaire que l'on pourrait appeler aussi par son vrai nom : droits de l'homme, alors que jamais il n'y a eu tant de hors-la-loi et de déclassés, tant de gangsters et de trafiquants, alors que les camps de concentration se remplissent à nouveau et que chaque jour on trouve des motifs de s'indigner. Je n'ignore pas que les sociétés bouleversées ne sont rien moins que favorables aux droits de l'homme, que les habitudes de guerre enseignent précisément le

mépris de ce que nous voudrions à nouveau respecter. Tout ce que je dis, c'est qu'en profondeur, par delà le scepticisme qui s'attache aux programmes et aux slogans de ceux qui nous proposent en bloc leur recette de salut, les hommes réapprennent le sens des valeurs fondamentales, des vertus éternelles.

Quelles sont les bases philosophiques de ce libéralisme élémentaire? J'en aperçois deux : d'une part la foi chrétienne, de l'autre la naissance d'un humanisme viril que je serais tenté d'appeler un *humanisme pessimiste*. Quelles que soient les compromissions de certaines fractions des Églises avec les régimes autoritaires, il n'est pas douteux que beaucoup des opposants les plus courageux au totalitarisme se soient recrutés parmi les chrétiens. Car ceux-ci ont trouvé dans leur foi une raison impérieuse de dire *non* au César qui se refusait à reconnaître ce qui n'appartient qu'à Dieu. Ce n'est donc pas par hasard qu'à travers l'Europe libérée un des grands partis, dans tous les pays, se réclame du christianisme. Certes, tout n'est pas pur dans ces mouvements. Le désir de conservation sociale se mêle à la légitime résistance à la tyrannie. Entre la foi chrétienne, active, efficace, et l'appareil des partis la coïncidence est loin d'être totale. Tout ce que je dis, c'est qu'il y a là une force de reconstruction.

Quant à l'humanisme viril et pessimiste, on le trouverait probablement plutôt en France qu'ailleurs. Spengler disait que l'homme est un animal de proie et qu'il ne saurait cesser de l'être sans déchoir. L'humanisme viril dirait volontiers que l'homme est un animal de proie capable, parce qu'il est doué de conscience et de liberté, d'accéder à un ordre moral. Autrement dit, cet humanisme n'a plus rien de commun avec l'humanitarisme, avec la confiance naïve dans la bonté de l'homme. Il ne s'aveugle ni sur la part de violence que comportent les relations humaines, ni sur les instincts animaux de l'humanité, mais il n'ignore pas non plus la destination spirituelle de l'être humain,

jeté là dans le monde, seul avec lui-même et libre de choisir son existence authentique ou inauthentique, de s'abandonner ou de vouloir. Sans doute cet humanisme reste-t-il assez indéterminé dans son contenu et dans ses fins. Plus d'une fois il a dangereusement penché vers les doctrines totalitaires, précisément parce que la doctrine du choix conserve pour ainsi dire un caractère transcendantal et par suite indéterminé. Mais dans le climat actuel il ne paraît pas exclu qu'il offre aux non-chrétiens l'inspiration nécessaire à une reconstruction de la société et de la culture européenne.

D'autant plus que le climat actuel me paraît être dominé par un sentiment, lui aussi élémentaire et vague, mais fort que j'appellerai, faute de mieux, celui de la solidarité humaine dans le travail et la misère. Je ne crois pas que le parti socialiste doive sa vigueur aux résidus du marxisme qu'il retient plus ou moins jalousement. Je ne crois pas que ni la lutte de classes, ni la révolution apocalyptique d'où sortirait le régime socialiste éveillent encore beaucoup d'enthousiasme, pas plus que le matérialisme dialectique ou l'union internationale des travailleurs. En revanche le socialisme vit par deux sentiments forts : le désir d'organiser l'économie sans sacrifier les droits des personnes, la conviction que dans l'immense détresse collective une sorte de partage ou de communauté est nécessaire.

On s'étonnera peut-être que je n'aie pas mentionné l'idée qui a joué un tel rôle dans le destin de l'Europe contemporaine, le nationalisme. C'est qu'en réalité la situation du nationalisme, dans l'Europe actuelle, me paraît équivoque. En un sens la dernière guerre l'a encouragé. Les pays qui furent occupés par les troupes ennemies ont réappris, dans la lutte clandestine, la haine de l'étranger et la solidarité immédiate de la collectivité opprimée. Ceux qui le sont aujourd'hui et subissent le contre-coup à la fois de la défaite, du désaccord des vainqueurs et de l'occupation militaire ne peuvent pas ne pas apprendre une

leçon analogue. Aucun homme d'honneur ne se sépare de sa patrie malheureuse, même s'il juge le malheur pour une part mérité. En un sens, la dernière guerre, bien qu'elle n'ait pas été de la même façon que la précédente une guerre des nationalités européennes, a fait flamber un nationalisme nouveau. Et pourtant je crois ce regain transitoire et pour une part artificiel. Ce sont les communistes qui, plus encore que la droite en France, affichent aujourd'hui un anti-germanisme agressif. Presque dans toutes les nations d'Europe, les partis communistes parlent le langage et adoptent les attitudes d'un néo-nationalisme. Preuve, dira-t-on, qu'ils reconnaissent la force du sentiment national et tâchent de l'exploiter à leur profit. Certes, mais il y a une autre explication. Les communistes, quelles que soient les modalités de leur tactique, demeurent les représentants d'une idée universaliste, même quand ils parlent de grandeur française, on sait bien qu'ils rêvent d'une Europe unie sous la loi des Soviets. Leur chauvinisme a pour fin d'interdire aux autres partis de transcender eux aussi la nation. En bref, ils entendent garder le monopole de l'espérance et ils savent bien qu'il n'y a aujourd'hui d'espoir que transnational.

Je suis convaincu qu'en dépit de l'empreinte laissée par la guerre, les peuples sont en profondeur disponibles pour quelque chose d'autre. Les nations éveillaient justement les passions suprêmes quand elles constituaient des centres de puissance et de politique autonomes. A l'époque où le monde entier suivait avec transport les jeux subtils des quatre ou cinq grandes puissances européennes, alors certes, le nationalisme était roi. Le jour où toutes les nations européennes sont vaincues, où aucune d'elles n'est capable de choisir souverainement son destin, le nationalisme est devenu un anachronisme. Je crois que les masses européennes le sentent plus ou moins confusément. Le crime d'Hitler ne fut pas le proclamer que le temps de l'État national était révolu, mais de prétendre le dépasser

au nom d'une idéologie, avec des méthodes qui ne pouvaient que multiplier, tous les nationalismes, le nationalisme éternel et éternellement légitime de la communauté de culture qui exige le respect, comme le nationalisme anachronique et militant des États souverains.

J'aperçois donc, dans l'ordre idéologique, un double glissement des doctrines consacrées vers des valeurs, infra-politiques pour ainsi dire, simplement humaines, et, de l'autre, vers les valeurs supra-politiques; vers l'idée moins articulée que ressentie d'une communauté européenne. En ce sens, on n'a pas tort de signaler, de toutes parts, une sorte de déclin des idéologies traditionnelles, mais je ne suis pas de ceux qui voient le cynisme, seul héritier des fois évanouies. Dans les déchirements actuels, j'aperçois le lent mûrissement, le retour à la vie des exigences élémentaires qui survivent aux idéologiques politiques et faute desquelles ces idéologies elles-mêmes ne sont rien.

Je ne suis pas aveugle. Je sais que le chemin est long et malaisé qui va de ces exigences fondamentales aux formes institutionnelles. Aux partis revient la tâche la plus difficile : celle de traduire ces vœux en programmes et en actes. L'élaboration d'un système qui ne saurait être ni complètement dirigé (car l'Europe se rattachera au monde atlantique et ne consent pas à la rationalisation autoritaire de l'économie), ni complètement libre (car la pénurie sévira pendant des années et les masses n'accepteraient pas la restauration des coalitions économiques privées) mettra à rude épreuve l'ingéniosité des techniciens et des hommes politiques.

Sans même regarder aussi loin en avant, la simple inspection de la réalité européenne au seuil du troisième hiver de soi-disant paix ne suffit-elle pas à justifier l'angoisse? Les considérations historiques que j'ai développées devant vous peuvent paraître gratuites, illusoires dès que l'on songe aux familles sans toit, aux prisonniers encore

retenus sur une terre lointaine, aux foules misérables dans les villes en ruine. La détresse est plus grande encore en Allemagne qu'à l'Ouest. Elle ne l'est pas plus que dans certains pays de l'Est européen. Sur ce sol crevassé poussent les plantes vénéneuses, les exploiteurs, les hors-la-loi, tous ceux qui désespèrent du destin collectif et cherchent une issue pour eux-mêmes, fût-ce au détriment de leurs compatriotes.

Je n'ignore pas ces tragédies individuelles et collectives. Nous avons assez souffert, nous aussi, de l'autre côté du Rhin pour en parler sans pharisaïsme, sans *schadenfreude*, sans irritante sensiblerie. Je sais qu'aucune reconstruction véritable ne sera possible aussi longtemps que n'auront pas été rendus à tous les peuples de l'Europe, à l'Allemagne en particulier, les deux biens dont aucun homme ne saurait se passer : le pain et l'espérance. Il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour se représenter une Europe enfoncée dans le chaos, incapable de s'organiser, poursuivant des conflits anachroniques, infligeant aux populations un niveau de vie plus proche de celui du coolie chinois que de celui de l'Européen d'hier. Dans cette perspective, chacun, individus et peuples, déchaînerait son égoïsme et tâcherait de se tirer d'affaire tout seul. Ce qui subsiste de moralité collective achèverait de se dissoudre et l'Europe déchirée entre les influences rivales, serait mûre pour des césarismes de décadence ou la paix de la servitude.

Je ne tenterai pas de calculer les chances de la vision optimiste et de la vision pessimiste de l'avenir européen. Un lecteur de Spengler n'aurait pas grand-peine à écrire une suite au *Déclin de l'Occident* et aux *Années Décisives*. Aux traits fondamentaux de la civilisation des grandes villes, la crise de ces dernières années a ajouté suffisamment de désordre matériel et de ruine morale pour que l'anticipation du malheur semble jouer à coup sûr.

Mais, pour mon compte, entre la philosophie de l'histoire dans le style de Spengler et la philosophie de l'histoire

dans le style de Max Weber, j'ai depuis longtemps choisi. Sans nier les fatalités massives du devenir historique ni les similitudes dans l'évolution des cultures, je ne crois pas que l'homme n'ai qu'à observer et à subir, ni que son sort soit écrit à l'avance. La part de science et de conscience est assez grande dans notre culture pour que nous n'abandonnions pas l'espoir de maîtriser notre destin. L'Europe dévastée demeure assez féconde dans l'ordre de l'esprit pour que la résignation apparaisse non comme sagesse, mais comme lâcheté. L'Allemagne, l'Europe ont passé déjà par des périodes où, à force de violence, elles retombaient dans la nuit. Elles ont connu de nouvelles jeunesses. Qu'elles puissent en connaître encore, telle est non ma certitude mais ma conviction. Ou plutôt, au terme de toute réflexion sur le passé, intervient un acte de volonté. Tel est celui que je vous propose parce qu'il dépend autant de vous, Allemands, que de nous, Français, Anglais ou Américains.

Sans doute, dans l'avenir prévisible, l'Europe ne retrouvera-t-elle plus sa prééminence matérielle. Appliquée sur de vastes espaces et par des populations plus fécondes, la technique moderne, née en Europe, doit assurer aux autres continents une supériorité de forces. L'Allemagne, hier encore maîtresse par les armes d'un immense et fragile empire, a perdu presque toute chance de regagner la première place dans le grand jeu diplomatique. Il dépend d'elle aussi, bien qu'il ne dépende pas d'elle seule, d'accepter l'avenir qui lui est offert, c'est-à-dire une place honorable et digne dans la communauté européenne ou de la refuser. Si elle la refuse, elle a la ressource de souhaiter que la querelle entre les vainqueurs aboutisse à une explosion plus terrible encore. Cette explosion offrirait à l'État allemand la chance d'une restauration politique mais le peuple allemand en serait la première victime. Mais cette sorte de désespoir apocalyptique n'ouvrirait encore qu'une voie sans issue, une nouvelle étape vers le néant.

L'autre voie exige que l'Allemagne retrouve peu à peu, avec les moyens de travailler, l'espoir d'une vie digne d'être vécue, le relèvement de son niveau de vie, l'accession progressive à l'égalité morale. On discutera indéfiniment sur la responsabilité des vainqueurs et celle des vaincus à l'égard de leur commun avenir, et je ne prétends pas trancher, tant les obligations et des uns et des autres me semblent éclatantes. Même si les vainqueurs faisaient tout ce qui est en leur pouvoir, ils n'arriveraient pas à épargner aux vaincus des années de dures privations. Par conséquent, il faudra aussi que les Allemands surmontent les tentations de l'amertume et du ressentiment et préfèrent, aux appels de la catastrophe, l'effort de construction quotidien, ingrat, tragiquement lent.

Je ne suis pas venu vous apporter une formule toute faite de salut. Nous avons tous à oublier et à réapprendre. Nous avons tous à choisir entre les regrets des grandeurs perdues et l'acceptation virile d'un avenir sans précédent. Chaque peuple, chaque individu est appelé à cet effort de conversion. Je ne crois pas à la rééducation par l'extérieur, je crois à la transformation intérieure, au terme d'une reconnaissance difficile du monde et de soi-même. A cette méditation, à cette décision que chacun prendra sur lui-même, j'aurais voulu apporter l'aide de quelques faits, de quelques idées. Ma conviction profonde, c'est qu'au delà des tombes, des ruines et des crimes, Français, Allemands, Belges, Italiens, Anglais, — Européens — n'ont et ne peuvent avoir qu'un avenir commun. Mais cet avenir commun ne nous est pas donné : à nous de le forger.

RAYMOND ARON.

AMOUR DES ARMES

« J'aimai toujours à écouter et, quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes et, sur ses genoux, je trouvai la guerre assise à côté de moi; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés, suspendus en Beauce, dans un vieux château. Je vis dans la noblesse une grande famille de soldats héréditaires, et je ne pensai plus qu'à m'élever à la taille d'un soldat (1). »

C'est ainsi que Vigny découvre le premier symptôme de son « inutile amour des armes, la cause première d'une des plus complètes déceptions » de sa vie. Ainsi, mon fils, quand on lui demande en classe : Que désirez-vous être plus tard? répond : « Pilote. » Et il raconte sa première visite, à mes côtés, d'un terrain, son premier vol, avec moi, sur un petit avion de tourisme. Il est bon que nos amertumes ne dépassent pas notre bouche et que nos fils soient tentés d'accomplir notre œuvre avec l'arme qui tombe de nos mains lasses. En vain tenterait-on de détourner leurs pas vers d'autres voies plus austères encore, ou plus aimables. Au premier espace libre, ils nous échappent pour se jeter là où ils ont entendu l'appel des armes. A vingt ans, après dix ans ou presque de séminaire où j'effrayai mes

(1) *Servitude et Grandeur Militaires*, livre I.

professeurs par un fâcheux penchant pour les pages les plus romantiques de saint Augustin et les écrits d'hérétiques comme Tertullien et Lamennais, et malgré les hautes barrières dont ma route était bordée, je me lançai dans la carrière militaire. On avait cru m'en éviter les embarras, après que j'eusse manifesté pour elle un goût violent pendant la guerre que l'on a appelé grande, sans doute parce qu'on n'imaginait pas qu'il pourrait y en avoir de plus cruelle, sans doute aussi parce que les hommes croient aisément que leurs œuvres, même les plus mauvaises, ne sauraient être surpassées. Trop jeune pour y participer (j'avais sept ans quand elle éclata), je souffris de ce que mes frères y fussent seuls à cueillir des lauriers, et de voir leurs visages rayonner d'une beauté farouche qui était celle du dieu Mars en personne. Je pensais à ce qu'ils avaient accompli, qui les faisait tant chérir des femmes. Pendant les courts congés qu'ils passaient à la maison, je m'affublais de leurs tenues et de leur équipement. Nul ne prenait garde à moi dans la fête qui célébrait leur retour, et j'écoutais, les lèvres serrées, d'étranges récits de combats et de souffrances endurées pour le seul nom de la patrie; et quand ils nous avaient quittés, je tournais longuement dans mes mains les trophées qu'ils avaient conquis à l'ennemi, et ces humbles reliques du champ de bataille exhalaient pour moi je ne sais quelle subtile odeur de métal, de poudre, d'aventure et de mort.

Mon père relisait souvent à haute voix les citations de mes frères, rédigées dans ce style militaire qui me paraissait exprimer les actions les plus nobles au monde. Mon père y nourrissait son orgueil, et j'en pâlissais de dépit. Je ne jalousais pas leur gloire, mais leur courage; j'en voulais au destin qui me laissait petit garçon aux culottes rapiécées, quand il les élevait au rang des princes et des héros. J'ignorais que les petits garçons ont le loisir d'attendre une nouvelle guerre, plus cruelle encore, qui les prend à leur tour; c'est pourquoi, maintenant, je ne

parle plus à mon fils que des attraits de la paix. Mais on a, entre temps, découvert l'aviation et, avec elle, un nouveau moyen de courtiser, en temps de paix, quelques dangers de la guerre.

Cette rigueur insupportable au commun, il me semblait que, sans elle, ma vie serait sans attrait et sans saveur. Malgré mon caractère impétueux, je me mouvais aisément, dans le cadre des horaires rigides et d'une discipline dont le fardeau pesait lourdement sur tant d'autres épaules. L'on s'étonnait qu'un garçon malaisé à tenir en bride pût se complaire dans une obéissance aussi stricte, mais je prouvais aux gens de l'extérieur que ma liberté de parole et d'action trouvait, dans la hiérarchie des grades visibles, plus de champ que la leur, toujours prête à choir en quelque servitude cachée. Après l'épreuve des écoles où les tempéraments impulsifs sont brisés, j'éprouvai, à commander des hommes, à veiller à leur subsistance, à les instruire, et à les former à mon image des joies viriles dont l'étude m'avait privé, et une espèce d'ivresse intellectuelle. Que ma troupe ne comprît que quelques hommes, ou que j'eusse à étendre mon labeur à la compagnie tout entière, je me donnai avec fougue et j'imprimai sur les visages et dans les casernements la marque d'un esprit absolu en ses règles. Je connus quelques déceptions cuisantes, mais aussi des victoires intérieures si profondes, et des attachements si fidèles que la douceur m'en est encore sensible. Mes hommes devinaient vite le sentiment qui affleurait sous mon apparente sévérité et ils me suivaient avec entrain, emportés eux-mêmes dans mes entreprises les plus folles par le goût de l'effort que je voulais leur inculquer.

Mes frères avaient rapidement quitté l'armée du temps de paix qui leur reprochait leur humble origine et ressemblait si peu à celle qu'ils avaient connue. Ils me regardaient avancer dans la carrière avec un sourire un peu mélancolique, sans se douter qu'ils avaient donné naissance à ma

vocation, et je n'aurais pu supposer, en les voyant grisonnants et meurtris que, dix ans plus tard à peine, je serais déjà rassassié de mes efforts.

Je me souviens qu'un jour où je m'étonnais qu'il eût quitté l'armée, l'un de mes frères m'avoua qu'il s'y croyait en effet à sa place. L'on avait toujours reconnu ses dons personnels et ses qualités d'entraîneur d'hommes; il s'était penché, des années durant, sur les problèmes vitaux de l'armée : l'instruction technique, l'instruction morale, la base d'une discipline faite de confiance réciproque, les devoirs du chef plus que ceux du soldat, le bien-être de la troupe. Loin de leur prouver qu'il s'intéressait à son métier, ces travaux inclinaient plutôt ses chefs à penser qu'il s'intéressait trop, qu'il développait une action parfois gênante pour eux, quand elle laissait apparaître les propres défauts de leur commandement. Il ne cédait pas, il demeurait à l'écart des coteries et des réunions mondaines parce qu'il leur préférait sa liberté, et qu'il la gardait intacte en vérité pour ne pas déguiser sa pensée quand il devait l'exprimer sur le gouvernement de ce petit royaume qu'est un bataillon. Aussi, malgré ses services de guerre, avait-il vu des officiers plus jeunes que lui accéder aux grades supérieurs, sans autres mérites que ceux que donnent une échine souple, un caractère aimable et le renom d'une école. Il devenait un vieux capitaine, mais des officiers supérieurs tarés, dans la bonne lignée des valets, brûlaient les étapes et décrochaient leurs étoiles. Ses citations, conquises sur les champs de bataille et sans protection, comptaient peu auprès de la blessure qu'un officier d'état-major avait reçue à sa table d'un obus qui avait manqué les combattants. « Tu connaîtras à ton tour, plus tard, ajouta-t-il, que la carrière appartient aux requins et aux médiocres, et non à ceux qui cultivent les vertus théologales. A partir d'un certain grade, on ne les pratique plus. J'ai préféré rester officier subalterne et m'en aller. Je n'ai oublié ni mes camarades ni mes hommes; je

croyais être né pour le métier des armes, mais l'époque, peut-être, n'était pas faite pour moi. Console-toi à ma façon ».

Je me croyais promis à de grandes choses. Quand j'emmenais un peloton derrière moi, un lyrisme rythmait mes pas, et les chansons naïves qui se levaient de nos rangs se gonflaient de toute la poésie du monde. J'imaginais qu'un jour je pourrais insuffler ma flamme à un plus grand nombre, et je défilais dans les villages aussi ému et aussi fier que si j'avais commandé la parade d'une armée victorieuse.

L'armée vivait encore des expériences et des cadres de la guerre récente. Elle s'encroûtait lentement et se reposait de ses fatigues. Ceux qui débutent dans le métier des armes au lendemain d'une guerre qu'ils n'ont pas faite ont à vaincre tant de lieux communs et tant de gloire qu'il leur vaudrait mieux renoncer tout de suite à leurs projets. Loin de voir plus loin, d'assouplir leurs méthodes et leurs principes aux progrès des moteurs et des armes, les cadres en place ramenaient toute situation à celle de leur propre guerre, refusaient qu'on pût, si tôt, en nier les enseignements, et surtout faire peu de cas de leur expérience; ils croyaient la France assise pour longtemps dans la paix; eux-mêmes s'y installaient commodément, et leur aventure achevée les nourrissait du même lait tiède, quand tout se transformait autour d'eux sans qu'ils l'eussent remarqué.



Les jeunes gens que nous étions subissaient l'affront de n'avoir, autrement que dans les livres, connu les grandes batailles familières aux anciens, et nous n'avions éprouvé le frémissement des armes qu'à réprimer, par la présence de notre force, les émeutes parisiennes. Suétone rapporte qu'à Gadès, où Jules César était questeur, apercevant dans le temple d'Hercule une statue d'Alexandre le Grand,

le futur vainqueur des Gaules se mit à pleurer et s'accusa en quelque sorte de lâcheté pour n'avoir encore rien fait de mémorable à un âge où le Macédonien avait déjà soumis l'univers. Nous poussions les mêmes gémissements que lui. Mais pouvions-nous conquérir par les armes un monde où régnait la paix ? Aussi, pour nous sauver de cette vieille guerre qui nous écrasait de son mépris, entretenions-nous l'horrible espoir que de prochains conflits surgiraient qui effaceraient notre honte,

Je le disais un jour à mon chef de bataillon, tandis qu'une première après-midi de printemps nous prodiguait cette heureuse détente des corps après la longue tension de l'hiver. Les compagnies se reposaient de l'exercice et attendaient des tirs de nuit; les feux de la soupe du soir montaient dans l'air tranquille pendant qu'un clairon lançait les notes allègres du refrain du régiment. Heure douce entre les heures et que, faute de mouvements plus farouches, nous goûtions tous deux comme une espèce de tristesse dorée. Mon chef de bataillon comprenait la déception qui transformait peu à peu ma joie de servir en une résignation morose. Comme il ne vivait guère que de souvenirs, il ne résista pas au plaisir de m'en compter un nouveau, avec cette émotion à quoi il échappait au dernier moment par un esprit d'enfant terrible. Quand il eut fini, je m'abandonnai à l'affection qui nous unissait en dehors du service. « C'est ce genre d'aventures que je cherche, lui dis-je, et que je ne trouve pas. Dites-moi où elles existent encore et je m'y jetterai. » Je l'avais déclaré maintes fois : rien ne m'eût arrêté. J'eusse tout quitté pour courir au feu; mais tout feu s'était éteint depuis mon entrée dans la carrière, l'on ne se battait nulle part en Europe et en Afrique, et j'avais besoin de ce feu pour m'éprouver. Mon chef de bataillon avait eu son aventure et elle lui suffisait : il en était rassasié, quand j'avais les mains vides. Comme j'étais convaincu qu'après dix ans de cette période creuse, l'infanterie ne pouvait pas me donner ce que j'attendais d'elle,

et que j'userais mes forces et mon cœur à mal instruire des recrues pour recommencer, sans répit, six mois plus tard, je lui demandai de me laisser partir. L'aviation menait, en temps de paix, une vie qui me plaisait; c'était, sans doute, la seule arme qui pouvait garder encore quelque attrait pour ceux qui vomissaient comme moi le tiède breuvage de la paix, et la seule aussi qui pouvait, par sa jeunesse et par son développement, me faire une place.

*

Je pense ainsi rejoindre Vigny quand il écrit : « Partout se sont trouvés à plaindre ceux qui n'ont pas eu à combattre là où ils se sont jetés. Le combat est la vie de l'armée. » Et encore, avec cette exagération verbale qui nous déroute un peu : « La guerre console par son éclat des peines inouïes que la léthargie de la paix cause aux esclaves de l'armée. » Il s'explique ailleurs, et sa longue période romantique sonne curieusement à nos oreilles : « Je ne sais pas s'il ne serait pas plus vrai de dire et d'écrire qu'il y a dans les armées une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie; une passion qui ne tient ni de l'amour de la gloire, ni de l'ambition; c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence; enfin c'est l'amour du danger!...

« Que serait-ce donc qui soutiendrait le marin sur la mer? Qui le consolerait dans cet ennui d'un homme qui ne voit que des hommes? Il part, et dit adieu à la terre; adieu au sourire des femmes, adieu à leur amour; adieu aux amitiés choisies et aux tendres habitudes de la vie; adieu aux bons vieux parents; adieu à la belle nature des campagnes, aux arbres, aux gazons, aux fleurs qui sentent bon, aux rochers sombres, aux bois mélancoliques pleins d'animaux silencieux et sauvages; adieu aux grandes villes,

au travail perpétuel des arts, à l'agitation sublime de toutes les pensées dans l'oisiveté de la vie, aux relations élégantes, mystérieuses et passionnées du monde; il dit adieu à tout, et part. Il va trouver trois ennemis : l'eau, l'air et l'homme; et toutes les minutes de sa vie vont en avoir un à combattre. Cette magnifique inquiétude le délivre de l'ennui. Il vit dans une perpétuelle victoire; c'en est une que de passer seulement sur l'océan et de ne pas s'engloutir en sombrant; c'en est une que d'aller où il veut et de s'enfoncer dans les bras du vent contraire; c'en est une que de courir devant l'orage et de s'en faire suivre comme d'un valet; c'en est une que d'y dormir et d'y établir son cabinet d'étude. »

Je n'avais pas lu *Servitude et Grandeur Militaires* et j'aurais, je crois, souri si mon chef de bataillon avait, pour m'expliquer mon cas à moi-même, extirpé de son étonnante mémoire cette pompeuse tirade; mais une brève conclusion la rachète et pose sur elle une couronne d'or pur : « Il se couche avec le sentiment de la royauté, sur le dos de l'océan, comme saint Jérôme sur son lion, et jouit de la solitude qui est aussi son épouse. »

Tel était bien le sentiment royal qui nous poussait vers l'aviation en ces années irrespirables. Je m'y ébrouais en compagnie de garçons qui menaient cette existence sans romantisme et réussissaient à donner quelque goût à une vie fade. Nous nous connaissions tous. Ceux que le lion dévorait nous quittaient un à un; les autres s'obstinaient à dormir sur son dos, avec indifférence. Il s'est contenté jusqu'à présent de me montrer les dents; à plusieurs reprises, il a ouvert la gueule toute grande. S'il ne m'a pas dévoré à la fin de cette guerre, je partirai avec un petit signe d'amitié et de gratitude. Il aura bien mérité l'une et l'autre.

JULES ROY.
1943.

MÉMORIAL

LE LIVRE DE MON PÈRE

Tu seras pour moi un époux de sang. ***(Exode.)***
Ecclesia abhorret a sanguine.

PRÉFACE.

Parfois, on ne sait pourquoi on entre dans une maison, dans une chambre ou bien l'on aborde l'objet le plus insignifiant et, alerté, on demeure en arrêt, comme perdu. Tout d'un coup, il s'est passé quelque chose, quelque chose d'extraordinaire, qui échappe à l'analyse, à la conscience; un déclic sournois s'est produit et l'on a quitté ce monde pour un autre, presque son âme pour une autre; tout ce qu'on éprouve tout d'un coup devenu mystérieux. Une cloison s'est abattue et nous voici dans une sorte d'abîme, impossible à situer tout de suite, avec cependant un vague sentiment de « déjà vu ».

La mémoire tient registre d'« instants » dont nous ne nous rendons pas compte et qui sont l'essentiel de notre vie. On en retrouve plus tard la trace impalpable, comparable seulement à l'empreinte laissée sur une poutre de la cellule de sainte Angèle par la main de Jésus-Christ qui s'y était posée.

En moi, je découvre, çà et là, parfois, de ces signes indélébiles de passages anciens, d'accidents merveilleux, peut-être de visites surnaturelles. Le plus souvent, le sens nous en échappe au moment même, parce qu'ils sont sans relation aucune avec ce que l'on croit ou ce que l'on croit savoir. Pour les expliquer, on a recours à des mots, quand

il s'agit d'ineffable. Dès le moment qu'on expose au dehors ce qui n'a de place que dans l'âme, tout est faussé. Il s'agit de miracle ou de catastrophe dont la cause n'est pas à notre disposition et dont les conséquences ne seront perceptibles qu'après la mort. Cependant, l'être, c'est un fait, en demeure bouleversé dans ses fondements, comme s'il repérait confusément, à la faveur d'une émotion ou d'un songe, l'endroit où, en un clin d'œil, une sorte d'attouchement divin l'a brûlé et marqué pour toujours. Pas de duperie possible; sans identifier tout à fait ce dont il s'agit, on reconnaît quelque chose qui est à soi: il manque à cette magie seulement la présence d'un visage qui daterait l'émotion et en fixerait le lieu d'origine et qui hésite à se montrer et qui ne se montre pas. C'est le propre du « sacré » de rester caché, latent, invisible.

Il arrive que c'est une odeur qui nous conduit, qui nous dépayse ainsi et toute information qui nous atteint par le mode olfactif le fait soudainement, sourdement, d'une manière qui échappe davantage à l'analyse, qui tombe plus indirectement sous les prises de l'intelligence.

Il demeure certes dans les replis de notre chair des vestiges de toute notre histoire et de toute l'histoire du monde. Rien ne se perd dans la nature et encore moins dans la nature de l'Homme. Sous l'effet de certains traitements appropriés, qui sait si la mémoire d'Adam et de quelqu'une de nos mères dont il reste en nous nécessairement trace ne s'éveillerait pas? Au moins, de tout ce que nous avons vécu personnellement depuis notre naissance et même avant, qui représente un passé plus récent, plus immédiat, rien n'est mort tout à fait et si nous nous en donnions la peine, grâce à une lente éducation et à l'aide de pièges, encore à inventer, pourquoi ne serait-il pas permis de ressusciter, une à une, la suite de nos sensations, de nos expériences? Parfois, une commotion cérébrale ou l'approche de la mort y suffisent. Certains âges de la vie et certains états du corps ou de l'âme sont parti-

culièrement propices à l'accueil de ce genre de messages, dont la confusion, où ils nous jettent à l'improviste, ne ressemble à aucune autre ivresse.

Je cheminais, il y a quelques jours, avenue Malakoff. Arrivé devant l'étal d'un décorateur, j'admire sur une cheminée de marbre blanc, une pendulette entre deux flambeaux de porcelaine d'une couleur tendre, mais tendre à vous tirer des larmes et me voici « perdu », exactement comme j'ai dit, suspendu à un « charme ». Je n'étais plus avenue Malakoff et ce n'était pas du tout ce que je regardais qui m'intéressait; mon émotion était seulement du même ordre qu'une autre éprouvée jadis, il y a bien longtemps, devant quelque chose d'analogue? devant quoi? Le comble de la surprise était justement dans l'occasion qui s'offrait de cette recherche. L'objet en présence duquel je me trouvais faisait allusion à un autre, absent, celui-là, que je ne pouvais pas me rappeler tout de suite, mais quelle aventure! cette invitation à voyager dans les soubassements de la conscience. Hélas! il me semblait que ma main avait beau se porter à tâtons au secours de mon regard, elle se modelait selon des indications trop vagues sur le néant, tandis que je heurtais du pied le seuil interdit du palais féérique et peu s'en fallut que toutes mes tentatives fussent vaines, quand venait de se substituer brusquement devant moi au monde actuel une toute petite commode de poupée, ses tiroirs entr'ouverts, où étaient rangés des débris d'étoffes.

Je n'avais pas songé depuis près de cinquante ans à ce meuble charmant, donné à ma sœur par les riches Pelletier, parents d'Albert Flament, qui s'étaient retirés à Guéret. En même temps, du fond des âges montait, montait de plus en plus claire, une figure que je reconnus pour celle de Louise Thibord, employée à la rouennerie Parlon, qui, à chaque fin de saison, nous apportait, pour nous amuser, une brassée d'échantillons d'étoffes précieuses : soies, surahs, nansouks, failles, ottomans, satins,



velours, peluches, broçarts, zéphyrs, crêpons, organdi. Chacun de ces lambeaux, reliés ensemble comme dans un livre y reparaissait de toutes les couleurs et chacune des couleurs sous toutes les nuances. C'était là, sans doute, que mon regard s'était pour la première fois initié à la gamme infinie de ce qui dans l'univers saurait le flatter, et voilà comment le hasard d'une porcelaine exposée m'avait ramené, par de savants méandres, jusqu'aux sources de mon information proprement visuelle; faute d'un bleu ou d'un rose aussi rare, aussi subtil que je n'avais sans doute jamais rencontré depuis le temps où je feuilletais mes catalogues de tissus, je ne les aurais pas retrouvées, je ne les aurais pas reconnues.

Il me semble respirer encore mon premier flacon d'encre rouge, découvrir ma première boîte de pastel, entendre pour la première fois la voix d'Élise et que c'est à l'épigastre, au plexus solaire que ce trouble a retenti, qu'il s'est rassemblé et qu'en demeure le souvenir, je veux dire que de tout choc provoqué par la révélation d'une couleur, d'une odeur, d'un son, d'un objet, d'un être magique, c'est là qu'on retrouve la marque, le souvenir tout physiologique, d'un ordre moins profond, sans doute, mais plus rare, plus mystérieux, plus inexplicable que le premier émoi proprement sexuel : mais ce n'est, ce ne sera toujours que parce que cette transe initiale a été apurée et qu'elle se répète, qu'elle entre en composition avec notre plus actuel délire qu'il atteint le paroxysme.

Certains bruits (je ne parle pas de musique) ont le même pouvoir. Par exemple, que roule sous mes fenêtres, de grand matin, quand je sommeille encore, une voiture dont les grelots ont le timbre à peu près de l'équipage de mon père, et aussitôt, comme si quelqu'un, tirant sur ma manche, me ramenait trente ans en arrière, me voici coupé, en proie au mirage! Où suis-je? Longtemps je refuse de reprendre ma place dans le présent. Une chaussure qui frappe sur un certain rythme les marches de l'escalier

aussi bien peut me rajeunir, ou un éclat de voix dans la nuit. C'est qu'à rien d'actuel mille rappels du passé ne sont étrangers, si bien qu'on pourrait dire bien plus capiteuse que celle des jeunes gens la joie du vieillard, parce que la moindre note qu'il entend s'enrichit d'harmoniques innombrables, perceptibles à lui seul. Presque jamais je ne me réveille tout à fait où je suis, dans l'espace et dans le temps, ou seulement après toutes sortes d'erreurs dont je me ferais volontiers le complice, mais Dieu merci! elles n'ont pas besoin de moi pour m'enchanter.

Les songes sont un merveilleux instrument de prospection pour la mémoire dont ils battent et émeuvent les gisements les plus secrets, les plus lointains.

Une nuit, je venais de m'endormir : à Chaminadour, un pauvre diable, assis dans une échoppe, voulait me faire don d'une fiole, dans laquelle se cachait une substance merveilleuse, dont la vertu préservait les gens de tous maux, les choses de destruction, et qu'il appelait « la Mère de la Poix ». Il avait passé sa vie à composer l'engin. Par une obstination que je ne m'explique pas, je refusai, quand je vis tout d'un coup mon père, debout à côté de moi, ressuscité, se substituer à moi pour en accepter le présent à ma place, et il ne fut plus question entre eux que d'une espèce de guérite grillagée qui se dressait dans mon enfance à quelques pas de l'endroit où nous nous trouvions réunis derrière l'église. Tout le monde et moi-même en avions depuis longtemps oublié l'existence et ces deux personnages fabuleux ramenaient, on ne sait pourquoi, à la lumière ce vestige d'un autre âge.

Une autre fois, je me suis revu mobilisé en 1917, mais pourquoi est-ce la silhouette de ce gros garçon joufflu dont je n'ai même jamais su le nom qui m'escortait, et précise à me croire halluciné.

Seul peut-être de tous mes camarades, il relevait de ma plus entière indifférence. On ne se souvient pas d'un légume. Or, après trente ans d'oubli, de quels rayons

magiques la mémoire n'est-elle pas visitée qui en scrutent les abîmes, si j'ai pu me souvenir de celui-là?

Il est certain que je connaîtrais beaucoup moins bien les gens, s'il ne m'était donné de les fréquenter aussi en songe. L'action que je vais décrire se déroulait en plein air, le monde à peine éclairé par un jour de souffrance. Au premier plan, dans un champ qui appartenait à mon père, une pauvre femme qui n'en avait pas payé le loyer, faisait paître son pauvre troupeau, des bœufs dégingandés comme elle, faméliques, squelettiques, fantomatiques. Ils semblaient sortir de l'ombre pour s'égailler le long d'un ruisseau. D'une main, mon père me tirait (j'étais enfant), et de l'autre il manœuvrait une espèce de fouet, de cravache menaçante. De tout ce qu'on voyait, rien qui ne fît pitié, mais mon père n'était sensible qu'à la justice de sa cause et à sa fureur de justicier. Ses dimensions géantes le rendaient terrible. Arrivé à la portée de la bouvière, il discute avec elle un moment et aussitôt lui cingle la figure qu'elle ne couvre pas, qu'elle ne détourne pas, qu'elle brandit comme un poing fermé et mon père, de nouveau, frappe une deuxième, une troisième fois. Le sang gicle et couvre le monde; un cri s'échappe des lèvres blafardes, si aigu que la porte d'une maison, au loin, s'entr'ouvre; quelqu'un en sort lentement : le fils de la victime. Alors, à la compassion que j'éprouvais pour elle, une compassion plus profonde s'ajouta qui allait à son bourreau. Je me disais que toujours le plus malheureux c'est aussi le plus coupable et je redoutais moins pour mon père le châtiment, qui peut-être l'attendait, que le réveil en lui de la conscience : la passion l'aveugle encore, me disais-je, mais tombée, à se voir odieux, quelle sera sa peine? Déjà, le fils partageait-il mon sentiment? Il renonce à sa vengeance, relevant sa mère, comme j'entraînais, de mon côté, mon père à ma suite.

Je ne me souviens pas de ce que je faisais au rez-de-chaussée (et cependant quelle douceur m'en reste dans

l'âme!) quand une voix se fit entendre au premier étage, en même temps qu'un souffle haletant : mais ce que je n'arrive pas à m'expliquer, c'est que mon père qui agonisait dans la chambre fût debout aussi sur le palier, comme si, prêtant l'oreille près de la porte, il se fût entendu mourir, et un moment il s'émut si fort qu'il se mit à sangloter. Ce dédoublement, comment l'expliquer? L'aurions-nous si peu aimé qu'il en fût réduit à sa seule pitié, ou bien est-ce que mon imagination d'elle-même a réalisé dans ce rêve la longue attente, la lente et tragique appréhension de sa propre fin, dans laquelle il a passé ses dernières années. Personne n'admit moins volontiers que lui ce départ, cette séparation, cette rupture avec soi-même, l'immobilité, le froid. Il était la vie même : il y avait une sorte d'incompatibilité particulière entre lui et la mort. On l'avait vu devant le cadavre de ses amis dans un désarroi, dans un désespoir inconsolables. Comme il les plaignait de n'être plus! Comme il se plaignait d'être appelé à ne plus être! J'aurais voulu mettre ma main sur ses yeux ou lui rendre l'inconscience des animaux en présence du néant que l'appareil funèbre ne rend que plus sensible. Maintenant seulement que je le connais, que je l'entoure de la tendresse qu'il a méritée, je me dis que c'était peut-être moi qui étais là devant sa porte, comme si je lui avais dérobé un moment sa forme, pour lui permettre de vivre encore un moment, à force de comprendre son drame et d'y compatir.

Peut-être on ne me croira pas, si je dis que la moitié de ma vie est fantastique, si j'affirme que j'ai beau vivre à Paris le jour, dès que je ferme les yeux, c'est à Chaminadour que je suis, que je me retrouve, qu'à moi s'offrent les situations les plus pittoresques, les plus diverses. Tantôt, dans une berline je me promène à côté de Philomène Duressec, toute fière d'avoir un gendre assez riche pour lui permettre ce luxe qu'elle m'invite d'aventure à partager. Sauf ce triomphe, elle a été pauvre toute son exis-

tence, mais sans misère, la pauvre propriétaire d'une pauvre maison, d'ailleurs ornée de beaux objets, par exemple d'une statue en bois du XVe siècle; avec de certaines gloires : celle d'avoir un frère professeur en Sorbonne, qui venait quelquefois la voir; un mari d'une certaine distinction qui la méprisait; une fille sage-femme qui la détestait, et un fils tué dans une guerre. Mais pourquoi étais-je assis à la portière et je faisais, ironique, aux curieux massés sur les trottoirs pour applaudir au défilé, le geste de me passer un doigt sous le nez, en murmurant : « Bisque, bisque, je voyage avec la Reine. »

Une nuit, je rêve (mais comment cela s'est-il fait?) que je suis le mari de la Mère Nauny, la concierge du cimetière, à Chaminadour. C'était comme ça. Il n'y avait pas à revenir là-dessus. Consommé? Pas consommé? Là n'était pas la question. Cependant, toute honte bue, nous avions bien soixante ans de différence; mon père et ma mère, pour ne pas voir ce tableau, s'expatriaient.

Moi concierge des morts à Chaminadour. Quelle métaphore sublime!

Chaque rêve est prétexte à une confrontation. Dans un couvent, à la chapelle, je vais lire une prière de ma composition : « Non, m'arrête la Supérieure, je ne puis vous permettre d'élever la voix. Quelqu'un va venir qui nous a parlé de vous. » On introduit alors une religieuse qui me considère et lance à la cantonade : « Ainsi, c'est là l'authentique visage de M. G. » En elle, je reconnaissais Jeanne qui m'a tant aimé dans ma jeunesse. Voilà en quel langage couvert et concret on traduit son angoisse.

On lira plus loin un chapitre sur les sœurs de la Croix, que je n'aurais pas écrit si je n'avais, dans mon sommeil revu Marcelle Pâquet, enfant, à 12 ans, toute en noir, jolie, hardie comme personne, à la main un bouquet de cerises, les premières parues au marché, ni plus ni moins vermeilles que ses lèvres : c'était Mademoiselle; escortée de sa bonne, elle m'intimidait, plus franche et plus mâle

que moi, dont elle narguait la douceur au passage, sans morgue ni préjugé de classe d'ailleurs; elle s'entendait bien avec ma sœur. Au pensionnat, sur la scène des fêtes, elle incarnait les pages, les fées, les reines, avant de se réduire aux dimensions d'un camée suspendu à la chaîne de montre d'Hercule, son mari. Le jour des noces, leur disproportion avait fait scandale.

Au petit jour, une cloche sonne, j'arrive devant l'église où l'on va dire la messe et je sais que ma mère y assistera. J'hésite seulement à entrer tout de suite ou à courir au-devant d'elle dans la direction de la maison. Sa joie de me retrouver me fascine à ce point que j'en oublie la mienne. Que faire pour être le plus vite auprès d'elle et la voir sourire? Au moins je ne suis pas en retard? Parmi les gens qui se pressent, elle va surgir d'une minute à l'autre au haut des marches sous le porche. O l'aube douce! Je filtre les visages. Non. Elle est devant sa glace encore, dans sa chambre, occupée à mettre la dernière main à sa toilette, pour être plus belle et me faire honneur. Je me réveille.

Ou bien je m'égare, passé minuit, dans les allées d'un jardin dont les bosquets, d'étage en étage, sans heurt, jusqu'à l'escalier de la maison, dévalent. De salon en salon, le veilleur chemine à ma rencontre et j'entre dans une plus violente inquiétude à mesure que son ombre qui se dessine sur le mur approche. Une lanterne dans une main, une arme dans l'autre, un chien l'escorte, mais je suis sans doute invisible? Non. Il s'aperçoit de ma présence, d'ailleurs sans s'émouvoir, et me dit : « Vous êtes chez vous ici, monsieur J. Ne vous cachez pas. Mme Migout m'a recommandé de vous laisser le champ libre. » Ce qui faisait énigme, c'est que cette demeure que j'avais connue la nôtre, si humble, se fût changée en palais de féerie? Je l'aurais bien mieux goûtée, simple et la même, telle qu'elle était, quand mes parents sont morts, avant qu'on y eût installé le tout-à-l'égout et le chauffage central. Le luxe ni le confort n'y étaient nécessaires pour se croire

en Paradis. Au contraire, l'un et l'autre me gênent, m'empêchent d'y être à l'aise. Toutefois, que la bonne Dame, qui a veillé tour à tour sur l'enfance de ma mère et sur la mienne, ait pris la peine de me faire dire en rêve que, bien qu'on ne m'y ait pas même conservé un lit, je garde sur cette demeure un droit imprescriptible, me réconforte et sans doute cette allégorie a-t-elle une signification profonde, à savoir : qu'on a beau avoir en hâte effacé mes traces, j'habite là d'une manière plus durable et plus réelle que personne, si mon fantôme, quand je serai mort, et déjà mon double y hante parfois le sommeil des dormeurs, leur tenant lieu de remords, bien que je leur aie certes épargné tout reproche.

Dans notre chapelle de la Vierge ornée de muguet, de lis, de roses et de touffes de visages archiconnus, le prêtre encore une fois, au lieu de porter à ma bouche les Saintes Espèces, les dépose, bien enveloppées dans le corporal, entre mes mains, et nanti de la sorte, un peu embarrassé de Dieu, je viens me jucher sur une tribune à balustres d'où j'aperçois ma petite mère, assise en face, à la table de marbre de sa boucherie, en train de m'écrire, comme elle a fait chaque jour durant vingt-cinq ans. Pas une fois elle ne me regarde; et je la vois sans pouvoir lui parler; prisonnier de mon fardeau, impossible de lui faire signe. Ignore-t-elle ou feint-elle d'ignorer que je suis là? Un moment seulement nos yeux se rencontrent, mais comme en rêve, et de se remettre à m'écrire.

Souvent, je communie en rêve, comme on écarte les branches du rosier, pour cueillir la rose , et commence une promenade avec mes morts, parmi les paysages les plus familiers. Par exemple, nous partons, ma mère et moi, chacun de son côté, à la recherche de mon père qui s'est égaré sur le Maupuy ou enlisé dans ses prés de Maindigour, et, un moment, nous nous apercevons tous les trois. La merveille, c'est de se retrouver ainsi au fond d'un précipice ou au sommet d'un rocher, à la limite d'être ensemble

et dans l'impossibilité de se rejoindre, jamais plus, tout à fait.

Une flèche lumineuse traverse le ciel et passe le long d'une montagne, dont le flanc porte une ville en écharpe. A mesure qu'elle chemine, la flèche illumine et effraie, crée des drames, surprenant tel visage au moment où il a besoin d'ombre, dénonçant telle scène qu'on voulait clandestine. Plus loin, au contraire, une femme profite de la flamme qui passe pour y allumer sa lampe. A ce geste augural, je la reconnais.

Le jour venu, je rencontre mes nièces et nous arrivons bientôt sur la colline du grand Cheix, ombragée de châtaigniers. Longtemps, ce n'est que rire de mes filles à l'escarpolette que j'improvisais, tandis que M. Gallerand, le notaire, passait et repassait derrière le buisson. Comme nous redescendons, la ville drape l'horizon de ses tours; les pieds-d'alouette, les digitales fleurissent nos pas jusqu'à la maison, où j'aperçois, de dos, dans son fauteuil, ma mère; toujours, c'est à Elle que tout me ramène. Sa pose est digne et familière, mais comme je vais me pencher sur son épaule, j'y renonce : elle pleure à petits coups. Personne plus qu'elle n'avait la pudeur des larmes. A reculons, je m'éloigne, triste, comme si je pouvais être la cause de son chagrin.

Arrivent mon père et ma grand-mère Blanchet dans une cave où circulait une scie très souple, comme un ruban d'acier denté, qui, mue par un système d'horlogerie, entamait tantôt mes reins, tantôt mes jambes ou mon crâne, ou mes mains, sans rien sectionner. Mais Dieu! que mon père était gentil avec moi et ma grand-mère, et quel bonheur de voir passer devant le soupirail Marguerite Barbarie qui nous disait bonjour. Bien plus sensibles à ces rencontres j'étais, qu'à ma torture que j'étais seul à connaître.

J'ai surpris, un matin de mai, tout de suite avant mon réveil, « un mirage » qui m'a ébloui pour toujours, sans qu'il m'eût été permis de l'identifier.

Une pensée, une image fugitive, je ne sais plus, m'a visité; peut-être « un dieu », et sa présence, un moment sensible, maintenant voilée, continue de m'enchanter, de m'illuminer. J'en ai perdu le sens, le contour, voire la trace, et sans cesse je m'obstine à partir en expédition à sa recherche. Tantôt, je crois l'approcher, mais comme je vais le tenir, il m'échappe, il m'a fui. Ce qui me semble « ma vie » même s'était fait jour en moi, profitant de ce que je dormais pour m'apparaître sous une forme sensible et redevenu insaisissable, je ne sais même plus ce que c'est, de quoi il s'agit.

Quelle nostalgie maintenant! et que mystérieux et décevants sont les rapports des songes ou de l'imagination et de la mémoire! Voilà ce que c'est de ne pas savoir accueillir « la grâce » au passage, de ne pas tout laisser aussitôt pour la suivre ou la séduire, l'enchaîner à son tour! « Quelque chose d'indicible » a traversé l'atmosphère. J'en ai la certitude, à ne considérer que le désarroi que je connais, qui ne peut être que le sentiment de l'abandon, d'une « absence », et comment saurais-je qu'« Il » n'est plus là, si je ne l'avais, de près ou de loin, touché, aperçu.

J'ai senti, comme au bout de mes doigts, « ce bonheur », une seconde. Un abîme ou une feuille de papier de soie m'en sépare. Tombé dans cette part obscure de ma mémoire qui est bien en moi-même, mais sur laquelle je n'ai aucun pouvoir, aucune prise, sans doute ne peut-il non plus me rejoindre; au delà du septième cercle de mes Enfers personnels, ma hantise! Le Styx nous sépare. Seul son sillage dans l'infini demeure, comme un visage effacé, comme une voix dont on ne se rappelle plus ni les paroles, ni le timbre, ni l'accent : c'est de ce côté qu'« Il » rayonne : « l'Objet » de tous mes soucis.

Une fois, j'ai dérobé, sans le vouloir ni le savoir, en rêve, un papillon à une petite fille, mais dès que l'idée m'effleura qu'il ne m'appartenait pas, j'entrepris un voyage pour le

lui rapporter. Il était d'une grande beauté de forme et de couleur, et immense. Au moment où j'allais le lui rendre, je le retrouve mutilé, mais justement elle venait d'en prendre un autre aussi magnifique et intact qu'elle me donne.

Mes rêves sont désormais mes seules joies pures, fraîches, mes délassements, mes vacances; ma seule inépuisable et toujours inédite lecture. *Les contes* les plus imprévus m'y sont soufflés où la réalité et la fantaisie s'accompagnent dans la même mesure que dans la vie des héros. Tout l'intérêt de mon histoire est là, sur ce versant merveilleux; quelle curiosité, quelle attente impatiente, chaque soir, quand j'éteins ma lampe, à fermer les yeux!

C'est en rêve surtout que j'éprouve ce que c'est que la mort : on n'oserait pas, éveillé, s'approcher si près, palper le drap, le soulever, ouvrir le cercueil, s'enivrer de l'odeur du cadavre sur lequel on se penche jusqu'à se mêler à sa corruption et se confondre avec son ultime poussière, communiant à la modestie de la cendre universelle. Et l'on a beau ensuite ne plus dormir, elle est toujours là dans vos narines, présente à vos yeux, à vos mains et jusqu'à vos os et à vos racines vives, ma Mère chérie!

Il m'arrive de travailler, endormi, à des livres dont les signes ne sont plus des mots, mais des images qui s'y succèdent comme dans les rébus ou comme les hiéroglyphes. La matière s'étale autour de moi, représentée par des fiches grises; chacune, comme une source vive d'impressions, d'informations naïves : esquisses, pointes sèches qui essaient de capter, de fixer dans la diversité de leurs formes et de leurs mouvements des mains, la nuque, le torse, la cuisse, le bassin d'un « corps » unique et fastueux, et puis toutes sortes de lignes annoncent des fleurs, des animaux, des oiseaux, et toutes ne contribuent qu'à l'amorce, à la surprise d'un naissant et obsédant visage. De ces vestiges, de ces pièges, de ces trésors, je sens le prix, la fragilité jusqu'à l'angoisse et je me hâte de les ordonner et de les réchauffer jusqu'à ce qu'ils palpitent.

Pour toi, Néron, la gloire de ton nom va périr
Ils se sont inscrits mille qui la feront pâlir.

Je ne donne pas ces vers pour excellents; ils ne sont pas une réminiscence, mais le produit mécanique de mon imagination. Je n'en commets qu'endormi, et je les ai cueillis au passage, dans le déroulement d'un long poème dont j'interrompis l'improvisation, en m'éveillant.

Je viens de relire quelques lettres des mois d'octobre, novembre, décembre 1910, retrouvées parmi de vieux papiers. J'ai revécu ainsi l'époque de la naissance de ma nièce Paule, j'ai suivi les conversations des commères autour du berceau vide, exposé dans notre arrière-boutique. A ce moment mouraient, tout près, le vieil archiprêtre Teinturier et un frère de Mlle Hermance. J'ai repassé les circonstances de leur agonie. Beaucoup de lettres de ma sœur parmi les lettres de ma mère. Il y en avait du Père Cruvelhier et de Mère Delphine; c'est une fresque du passé, d'un passé si pittoresque, si frais, si cordial, et comme nous croyions tout cela important et comme rien n'est qu'éphémère! La jeunesse a d'étranges illusions sur la durée de la vie et sur la portée des événements. Parce qu'on manque d'expérience, de points de repère ou de comparaison, la valeur, la rareté des êtres échappent. On ne connaît pas son bonheur. On assiste, sans le savoir, à des miracles, aux miracles du cœur, à ses désintéressements fabuleux et familiers, tels qu'on n'en reverra plus. Du sommet où je parviens, je me retourne et les détails les plus lointains s'inscrivent dans le paysage avec une précision toute neuve. Que tout ce qui nous a passionnés depuis nous paraît peu de chose auprès des visages qui nous accueillirent sur la Terre! Leur grandeur à l'horizon s'installe et demeure presque dans le Ciel, formant comme une cour à l'invisible Divinité. O premiers souvenirs, présences dernières qui décorent à la fin la Porte de l'Ame et seules imposent.

I. — Ordinations

Madame Batave sort de prison.

On avait rapporté souvent devant moi les circonstances d'un crime qui avait, il y avait une vingtaine d'années, bouleversé le pays; dans un village, à l'heure du goûter, au cours d'une dispute, une jeune femme avait « ni une, ni deux » planté droit dans le cœur de son mari le petit couteau pointu dont elle se servait pour étendre son beurre sur son pain et mort s'en était aussitôt suivie.

Or, un jour, j'avais peut-être douze ans, on annonça que Mme Batave, la meurtrière, avait purgé sa peine de travaux forcés et qu'en descendant du train qui la ramenait de Bourges et en attendant le coche qui la conduirait chez elle à Saint-Vaury, elle ferait escale un moment chez Mme Pô, à l'enseigne du Crucifix de Porcelaine, dont la maison en face de la nôtre était une sorte de refuge des pécheurs.

Quelle n'était pas mon émotion à l'idée de voir une criminelle qui avait passé la moitié de sa vie en prison, mais je ne peux savoir encore aujourd'hui si la grandeur qui la revêtait à mes yeux d'enfant, la place à part que je lui donnais parmi tous les êtres de ma connaissance était due à la gravité de sa faute davantage ou à une si longue expiation; je ne me la représentais que son petit couteau rougi à la main ou entourée des arceaux lugubres d'un long couloir solitaire et humide, toute seule assise dans une triste cellule entre une cruche d'eau et un lit de sangle.

A l'approche de quatre heures après midi, chacun se tenait sur sa porte ou derrière sa persienne, selon l'éducation qu'il avait reçue, pour la voir passer. Les filles de Mme Pô étaient allées l'attendre à la gare, accomplissant là, j'ima-

gine, aux yeux de leur mère, une œuvre pie ou de miséricorde. Enfin, à l'entrée de la rue, le modeste cortège apparut : au bras de la grande Emma s'appuyait notre hochet, une Mme Batave très digne, mince, la taille haute; elle était probablement plus jeune, mais paraissait bien soixante-dix ans. Un ample châle de cachemire lui tombait jusqu'aux pieds et sa tête, une belle tête héroïque, rayonnait au centre d'une triple auréole composée de la dentelle noire d'une écharpe, des tuyaux godronnés de son bonnet de lingerie et du double bandeau de ses cheveux plus blancs que neige. Près d'elle, trottinait Barberine, chargée de deux larges sacs de lustrine, à coulisse, un à chaque bras. Les trois silhouettes avaient à peine disparu dans le magasin, Élisa, l'aînée des filles de Mme Pô, qui me savait curieux, me fit signe, bien qu'on entrât dans cette boutique de marchande de journaux et de poterie, comme dans un moulin ou une église et je me joignis à ceux qui faisaient déjà cercle autour de Mme Batave.

On l'avait, comme sur un trône, installée solennellement dans l'ombre, au milieu des vases et des verres de toutes espèces qui s'entassaient avec l'air d'un reposoir au-dessus duquel planait, les bras ouverts, le crucifix d'une blancheur irréelle.

A travers la crasse des vitres de la devanture filtrait un rayon de soleil qui vint chercher juste, comme exprès, la main meurtrière et il n'échappa pas à Mme Batave de quelle sorte d'indiscrétion elle était l'objet de la part du Ciel; elle s'y soumit, prête à tout souffrir, sûre que, pour être immunisée aussi bien contre l'impatience de nos regards qui l'offensait, il lui suffisait de se montrer simple et enjouée.

On avait disposé par terre à ses pieds ses deux sacs, de chaque côté de sa chaise basse et de temps en temps de l'un d'eux sortait un fruit ou un gâteau qu'elle offrait à la ronde, mais tous avec effroi reculaient d'instinct. Je crois bien que, pressé par Mme Pô d'accepter, j'osai prendre le

premier la pomme que me tendaient ces longs doigts pâles. Comme réintégrée par mon merci dans l'amitié de ce monde, Mme Batave se penchait déjà sur l'autre sac d'où elle tira un énorme Missel, bourré d'images de piété et elle dit (ce fut sa première parole), par euphémisme, pour éviter un mot néfaste : « Là-bas, j'étais imagière », comme elle eût dit : c'était le bon temps. Une sorte de tristesse s'abattit sur elle, quand elle ajouta : « Maintenant, je ne suis plus bonne à rien. » En même temps, s'entassaient sur ses genoux des petites boîtes où étaient rangées des collections de merveilles : cartes de bristol où se détachait un personnage en étoffe, premiers communiants de drap noir, première communiante en mousseline blanche, Cœur de Jésus de satin rouge ou Vierge Marie habillée de velours bleu au visage d'Épinal : sur des fonds de dentelle régnait un Saint ou, obéissant à la traction d'un ruban, une maison d'or, un dais de papier d'argent se déployaient, sous lesquels un évêque se montrait; parfois il y avait jusqu'à trois rubans et au milieu de kiosques de verdure ou d'un théâtre en miniature Melchior, Balthazar et Gaspard; les bergers, le bœuf et l'âne surgissaient autour de la crèche, Marie et Jean au pied du Calvaire. De simples signets s'ornaient de devises fleuries de myosotis, de coquelicots, d'une hostie rayonnante qu'on avait découpée aux ciseaux dans la chair vive d'une rose ou d'un lis. Mme Pô aux Anges, un souvenir distribué à tout le monde, quand le coche arriva tintinnabulant devant la porte, on ne savait plus à qui l'on avait affaire, si cette femme ne valait pas mieux que n'importe lequel de nous : dans sa main devenue céleste à nos yeux, on avait peine à imaginer l'arme sanglante; non, plus rien qu'emblèmes de paix, d'une bonté reconquise.

Que de fois j'ai vu mon père dans la colère à deux doigts d'égorger quelqu'un, peut-être une fois ma petite femme de mère!

De combien peu s'en est-il fallu que je fusse le fils d'un assassin? J'étais déjà le fils d'un boucher? L'Église savait bien ce qu'elle faisait, en nourrissant contre moi une suspicion particulière et trois fois sainte.

Seulement voilà : il y a eu cet intervalle, ce sursis, ce refus :

Quel Ange a retenu son bras?

Lui-même, seul, mon père, ce beau jeune homme pâle au profil d'Archange dont j'admire sans cesse l'image exposée devant moi et de qui je m'approche de plus en plus avec respect a dit non au dernier moment devant l'irréparable, devant le crime, devant le sacrilège.

Il y avait en lui, au fond de lui ce visage grave qui toujours a été le sien, essentiel, que ma mère, au moment d'entrer en religion, avait vu, entrevu et aimé, pour s'attacher à lui.

Tempête vivante dans sa jeunesse, qui a su vieillir et mourir avec plus de sérénité et de douceur?

Querelle de mon père et du forgeron.

Il y avait dans la petite rue d'Armagnac, quand j'étais petit, une maison, une baraque, une sorte de caverne, de tanière. Je ne passais jamais devant sans effroi. Plus une vitre. Pantelante, branlait autour de l'entrée sans porte, une devanture à demi carbonisée, d'où s'échappait à longueur de journée une épaisse fumée. A l'intérieur, de temps en temps un ahan et une flamme brusque révélait sous la poussière, partout répandue, toutes sortes d'objets : vaisselle d'étain, fontaines de cuivre, chenets, panonceaux, grilles de prisons, croix de cimetière; puis, quand le reflet

rouge du fer illuminait seul les mains fabuleuses qui le battaient et le rebattaient, on distinguait peu à peu au-dessus d'une corde qui, se relâchant, laissait glisser le pantalon jusqu'à l'aine, un ventre nu qui débordait, un poitrail velu gigantesque, bientôt une barbe opulente, hirsute, enfin un visage inhumain, légendaire de Vulcain de carrefour. Assise, calme auprès de lui se révélait peu à peu dans sa nuit perpétuelle (non pas Vénus, bien que ce fût la femme de Clément) une petite vieille crasseuse aux paupières sanglantes et dont la lippe inférieure pendait lamentablement, tel un chiffon déchiré. Si près de notre héros, sans cesse agité d'un mouvement violent, impossible de dire quelle paix simple et bienfaisante émanait de cette figure prostrée, anéantie, qui paraissait ravie, sourire, en proie à une perpétuelle extase.

Dehors, le long des chemins, à l'épaule son énorme clé qui lui servait à ouvrir les bouches d'égout, quelle carrure! La chemise entrebâillée en toutes saisons jusqu'au nombril, les manches retroussées jusqu'aux aiselles, ses pectoraux exposés largement et suivis de près par leur escorte de biceps dont il était plus fier qu'un paon de sa roue, Dieu sait que le forgeron ne boitait pas, il avait la même silhouette à peu près que les vases grecs ou les bas-reliefs babyloniens ont prêté à Gilgamesch ou à Hercule.

Or, un jour, je ne sais comme il se fit ni pourquoi, (mais je crois bien de ma vie n'avoir eu si grand peur), une querelle s'éleva sur le seuil de notre porte entre Clément et mon père. Au repos, l'œil rieur de celui-ci et la palpitation de ses narines trahissaient la sensualité, une sensualité toujours en éveil qui répandait sa douceur sur ce que le reste de la machine eût pu avoir de brutal, mais dans la colère, le sourcil froncé sur un regard implacable, le nez pincé pâlissait-il, on pouvait s'attendre à tout. Cependant si mon père était dans toute l'acception du mot un homme, si la nature l'avait doué d'un corps d'athlète dont l'exercice de son rude métier avait décuplé la force, si la seule vue

de ses membres pris à part, de ses mains énormes, rouges aux ongles d'une blancheur cruelle intimidait (il ne les appelait lui-même que *ses battoirs* et l'on m'avait élevé enfant dans la terreur de me trouver sur leur chemin : « Prends garde, me répétait sans cesse ma mère, sans le vouloir, en croyant te donner un soufflet, il t'assommerait »), il faut avouer que, ce matin-là, en présence de Clément, mon père avait l'air d'un gringalet, dont l'autre d'un seul coup de poing romprait les os.

Déjà par un sourd tam-tam alertée et rassemblée, toute la ville s'était rangée, comme à la foire, en cercle autour du tapis des lutteurs et autant l'un par sa masse imposait, autant l'autre par sa vigilance à se garer et sa souplesse à se mouvoir, comme s'il eût dansé, excitait la sympathie, quand juste au moment où ils venaient de déposer d'un même élan sur le trottoir, celui-ci son coutelas, celui-là son marteau pour n'avoir affaire qu'à leur courage et se prendre à bras le corps, la maréchaussée, inopinément survenue, les séparait.

Me reporté-je à cette époque et essayé-je de me représenter quels rapports existaient entre mon père et moi, j'aborde un profond mystère. Enfant et adolescent, j'avais à son égard l'âme quasi paternelle; je veux dire que mes sentiments eussent mieux convenu au père qu'au fils : le calme, la mesure, la raison, la religion étaient de mon côté. J'avais une sagesse de vieillard et c'est moi qui veillais sur l'auteur de mes jours, comme sur un enfant terrible, dont le partage était la folie : jusqu'à un âge avancé quel ne fut pas son goût pour le risque, pour la fraude, pour la bataille, pour la table, pour les femmes? Sans cesse à cause de lui ma mère et moi, nous tremblions (était-ce pour l'honneur?) au moins pour la tranquillité qu'en une seconde

il pouvait nous faire perdre, d'un seul coup de rein, d'un coup de sa main ou de sa tête.

M'examiné-je sur ce qui s'est passé en particulier ce jour-là, c'est bien au moment où je l'ai vu regarder Clément, dans l'instant même où il hésita à déposer son arme à terre que dut se concrétiser en moi « l'horreur » qu'il m'inspirait. Certes, ce n'est pas pour lui que j'avais tremblé d'abord, mais pour Clément; ce n'était pas Clément qui m'effrayait, mais mon père. Et que m'importait, en effet, que mon père mourût, mais qu'il fût un meurtrier! Avais-je vu passer dans ses yeux l'éclair d'une fureur homicide? L'habitude qu'il avait de répandre « le sang » me devint dès ce jour suspecte, comme si je me fusse méfié de l'inclination irrésistible qu'une action répétée quotidiennement peut faire naître en nous sourdement et pour conjurer cette violence je décidai de me rendre chaque matin à l'église. Plusieurs fois, dès que mon père s'en aperçut, il tenta de me l'interdire, de me forcer à rebrousser chemin, mais fidèle à lui obéir sur tout le reste, je lui résistai sur ce point seul. S'il me barrait la porte, il ne faisait que retarder ma prière. Mon obstination à la fin triompha de la sienne.

Le métier et l'âme

Il n'y a que là que le mot « tuer » soit employé couramment, absolument et sans pudeur. Le frisson encore m'en court le long de l'échine : « Nous « tuons » le vendredi », avait coutume de dire mon père.

Dans le boucher, quelque chose du sacrificateur, quelque chose aussi du meurtrier. A-t-on assisté une fois à l'exécution du bœuf qu'on assomme ou du porc ou de la brebis qu'on égorge, on sait à quels rites précis obéit celui qui brandit la massue ou manie le couteau et dans quelle détresse il précipite et plonge chaque jour d'innocentes victimes, sous le prétexte de nourrir de leur chair les hommes. Une certaine terreur sacrée accompagne ces gestes qui propagent la

mort et ne s'accomplissent pas sans intéresser l'âme du bourreau, sans accoutumer au moins son corps, son œil et son bras à certains rapports indiscrets, à sait-on quelles promiscuités dangereuses, d'autant plus qu'elles sont quotidiennes, avec le « Sang » dans lequel ils se baignent impunément, avec la « Vie » dont ils disposent familièrement, comme si c'était permis; et sans pitié, l'impiété! Une pente déclive s'ensuit à l'insensibilité, à la violence nécessairement, des réflexes cruels, si incompatibles avec la Loi Nouvelle que, d'aucuns le prétendent, l'Église pendant des siècles aurait tenu à éloigner du Sacerdoce les fils de bouchers, ne leur en permettant l'accès qu'après une dispense particulière. La tradition n'en fut peut-être pas universelle, mais quelle est donc la tare, la souillure secrète, au moins la déformation que cette précaution annonce, dénonce? Quels sont ces stigmates qui m'auraient fait plus inapte qu'un autre à recevoir les Saints-Ordres et à dire la Messe? Le Sang est le Sang et le Sang des Animaux n'est pas une liqueur originellement d'une autre source que celui de l'Homme et le Sang de l'Homme n'est pas d'une autre nature que le Sang de Jésus-Christ qui est le Sang même de Dieu.

Voilà une mesure qui en dit long sur les étranges voies de nos actions et de leurs conséquences, de leur prolongement fatal jusque dans ceux à qui nous donnons le jour. Aujourd'hui encore en Angleterre, le boucher n'est pas admis à être juré, parce qu'on le suppose prédisposé par son métier à donner la mort et à voir souffrir avec plus d'indifférence qu'un autre.

Cependant, n'arrive-t-il pas que ce qui parait nous éloigner le plus d'une vertu ou d'un vice, justement par une sorte de loi des contrastes ou par esprit de contradiction nous invite à nous exposer, à nous plier à toutes les difficultés pour les connaître. Les tempéraments les plus portés à la volupté ou à la passion, s'ils se retournent contre eux-mêmes sont les plus capables d'atteindre aux

plus hauts degrés de l'ascétisme et de la vie mystique, interdite au tiède. Il suffit d'avoir une certaine expérience de l'âme humaine pour savoir aussi bien que rien ne prépare à l'esprit de pauvreté comme un attachement désordonné aux biens de ce monde. Devant certaines déceptions ou révélations l'avarice en générosité se change.

Historiquement, ce qui semblait vouer au mépris tel individu ou tel peuple les désigne pour les faveurs ou les dignités les plus hautes, par une sorte de défi.

Est-ce une légende que nos Capétiens, prêtres autant que rois, si l'on s'en réfère au caractère du Sacre de Reims, aient eu pour ancêtre un boucher de Paris?

La vêture.

Où le caractère sacerdotal du métier surtout me frappait, c'était lors de l'initiation d'un nouvel apprenti, quand mon père, un peu avant l'heure de la vente, le prenant par les épaules, le conduisait entre les glaces du magasin qui se faisaient vis-à-vis. Ma mère avait préparé à leur portée tous les accessoires du costume qu'ils devaient revêtir l'un et l'autre, exactement comme on voit étalés sur une crédence, dans les sacristies, les ornements de l'Officiant et du Diacre.

D'abord, l'apprenti regardait le patron s'habiller. Ensuite, c'était le patron qui habillait l'apprenti pour la première fois de ses propres mains, avec un soin, une lenteur, un respect des rites, une méthode qui imposaient. Il arrivait qu'on voyait même mon père, un genou en terre, devant le garçon, pour mieux tendre l'étoffe du bourgeron qui, en bouffant, l'eût fait paraître bossu. Les plis bien repassés comptés, il les disposait à rebours en nombre égal, le long du dos, en les aplatissant de la main. L'un des tabliers en écharpe drapait le côté gauche du torse, à la façon d'un boléro ou d'un corset, mais la difficulté, c'était d'éviter de tordre le lien qui, passé sur l'épaule, servait de

bretelle : « Ce n'est pas une corde », clamait mon père au passage, et de réussir à en assembler les extrémités en un savant nœud à aiguillette qui se balancerait sur la poitrine en signe de suprême élégance, tel un pendentif ou une pampille.

Le second tablier s'appliquait dans le sens opposé, plus bas, sur la hanche droite; il moulait, en la bridant, la cuisse et laissait libre l'autre jambe, ce qui équilibrait harmonieusement nos atours, comme ceux d'un ballet. La ceinture attenante, une ganse large en percale jaune était longue assez pour faire deux fois le tour de la taille et ce n'était qu'au second tour qu'on glissait dedans l'anneau de la chaîne forçat, à laquelle s'agrafait le fusil. Sans cet instrument bizarre qui servait à affûter les couteaux, son manche plus ou moins riche, d'argent, de corne, d'ivoire ou de bois incrusté de nacre, la pointe nue dirigée vers le sol, comme celle d'un fil à plomb, la silhouette du boucher eût manqué d'originalité, de son insigne propre, si bien que je ne me représente jamais mieux mon père que cette baïonnette dans une main, un couteau dans l'autre, en présence d'un morceau de choix qu'il allait découper.

La seule pièce du vêtement qui distinguât le patron, c'était la longue blouse noire qu'il avait le droit de substituer seul au bourgeron court et bleu clair, destiné à l'employé, mais certes il était permis d'apporter, à mesure qu'on avait plus d'autorité ou de personnalité, à ce harnachement des variantes. Selon son humeur, chacun se sanglait ou laissait autour de soi baller la toile, plus lâche. On pouvait, selon l'heure aussi et les exigences du travail, régler la longueur du second tablier, en roulant l'étoffe autour des reins pour qu'elle ne dépassât pas le jarret, à la manière d'un tutu ou bien elle descendait, comme une jupe, jusque sur les chaussures; quitte à en relever le coin, si l'on avait à se montrer plus ingambe.

Le moment pathétique de la cérémonie, c'était quand l'apprenti, abandonné à lui-même, après la leçon, devait

s'attifer de ses mains. La moindre maladresse, la moindre faute dans la suite des gestes étaient prétextes à des observations d'abord, vite à des rodomontades, voire à des scènes, quelquefois à des prophéties, mon père tout d'un coup promu à la dignité d'augure : « Ah! mon petit, je vois tout de suite que tu ne seras, autant dire, jamais bon à rien. Mais malheureux, si tu ne sais pas te parer toi-même, comment sauras-tu jamais parer un gigot ou une côtelette? Ah! tu as cru que n'importe qui pouvait faire ce métier? Il y faut du goût et tu en manques totalement, mieux vaut, je te le conseille, retourner chez ton père gauler les noix ou ramer les choux. »

Mais quelquefois, Grand Prêtre enthousiaste, devant la sûreté du coup d'œil et de main du lévite à s'ajuster, il s'écriait : « Fortassis istum » et ce regard de Scipion sur Marius avait la valeur d'une ordination.

MARCEL JOUHANDEAU.

(A suivre.)

CHRONIQUES

LECTURES

COCTEAU ET JOUHANDEAU EN QUÊTE D'EUX-MÊMES (1)

Jean Cocteau et Marcel Jouhandeau auraient pu interchanger les beaux titres qu'ils viennent de donner à leur dernier ouvrage qui sont parmi les plus beaux qu'ils aient écrits. Chacun d'eux se donne pour une confession. L'écrivain y avoue ses intentions, il nous initie à ses méthodes; l'homme y avoue ses faiblesses, il nous livre ses secrets. Autrui joue certes un rôle dans ces pages mais en la seule mesure où son action influa sur la vie intime de l'auteur. Chez Cocteau, spontanément orienté vers l'extérieur, il s'agit d'amis qu'il nous fait voir avec vérité, mais du dehors, la surface de leur existence étant rendue dans son mouvement et son pittoresque. Jouhandeau étant tout entier au contraire tourné vers le dedans, retrouve en lui-même ses modèles et, par cela même, il nous restitue leur propre vie personnelle, en quelque sorte embaumée et ramenée à ses aspects essentiels, tels tout au moins qu'il a cru les capter. Passionnés par les êtres, l'un et l'autre. Mais Jouhandeau assimilant avidement leur différence, tandis que par elle Cocteau se laisse confisquer. Mais Jouhandeau essentiellement en quête des âmes, alors que ce sont plutôt les corps qui alertent Cocteau — quoiqu'ils soient au même degré obsédés corps et âmes l'un et l'autre par les âmes et par les corps.

Rien d'étonnant dès lors à ce que Cocteau adore le théâtre que Jouhandeau déteste. Rien d'étonnant à ce que Cocteau mette en

(1) Jean Cocteau : *La difficulté d'être* (Morihien). — Marcel Jouhandeau : *Essai sur moi-même* (Gallimard).

scène des personnalités et Jouhandeau des personnages. Célébrités de la vie parisienne pour le premier (Satie, Nijinsky, Apollinaire, Radiguet, Proust) ; obscurs habitants de Guéret pour le second, mais transportés dans la cité intérieure de Chaminadour, repétris, transposés, débaptisés, devenus acteurs de son œuvre (Clodomir, Mme Pô, Amélie Kraquelin, Héliodore, l'oncle Henri). Cocteau, c'est la difficulté d'entrer en soi-même, Jouhandeau celle d'en sortir, alors même qu'ils tentent tous les deux cela précisément qui exige de leur volonté le plus grand effort : se peindre seul *pour Cocteau, toujours distrait de lui-même ;* peindre autrui *pour Jouhandeau, toujours ramené à sa propre image, inéluctablement retrouvée dans chacun des portraits qu'il trace. Cocteau ne se sent exister que perdu dans le monde, mais le monde n'existe pour Jouhandeau qu'en fonction de lui qui s'y déplace avec la toute puissance d'un seigneur reconnaissant Dieu comme seul suzerain, lorsque même il ne se révolte pas contre lui. Cocteau n'est à son aise que dans la mesure où il va au monde, Jouhandeau dans celle où il se l'incorpore.*

Aussi Cocteau, malgré son propos délibéré de se suivre de près, *ne peut-il éviter de perdre sans cesse sa propre trace, à laquelle Jouhandeau demeure quant à lui uniquement attaché. Dès les premières pages de* La Difficulté d'Être, *l'auteur tente de nous entraîner vers son passé en faisant un pélerinage dans le Maisons-Laffitte de son enfance. Mais, tel le paysan de Malraux qui, de l'avion où il monte pour la première fois, ne reconnaît plus son champ, Cocteau, perdu dans l'altitude de l'âge et le vertige de soi, ne retrouve plus rien de ces lieux familiers. Et, tout de suite, il renonce. Jouhandeau, au contraire, croit nous parler d'autrui, au début de son livre, alors qu'il ne nous parle déjà que de lui.*

L'Essai sur moi-même *est une grande œuvre d'introspection et, tout à la fois, de transfiguration, qu'il convient d'ajouter aux grandes œuvres où Marcel Jouhandeau s'était déjà montré à nous dans la majesté, plus ou moins vêtue d'or et de pourpre, de sa nudité royale : soit sous le couvert d'une légère transposition* (M. Godeau intime, Veronicana), *soit au style direct* (Algèbre des valeurs morales, De l'Abjection). *Un peu de tous ces genres se retrouve dans l'*Essai sur moi-même, *avec, pour la première fois, une certaine liberté de style et d'allure qui double d'un mémorialiste le moraliste que nous aimions. Si cet ouvrage nous*

apprend quelque chose sur son auteur, c'est en allant plus avant dans la direction où nous avions coutume de le suivre, quoiqu'il s'y engage avec plus de réserve, semble-t-il, et moins d'audace, comme si ses confessions passées lui donnaient le droit de se taire, dans ce nouvel essai consacré à lui-même, sur tout un aspect, essentiel, de lui-même. Mais ce n'est là qu'une apparence, car jamais au contraire il ne nous a fait d'aveux aussi graves. Marcel Jouhandeau n'avait conservé devant nous que deux pudeurs : celle de se taire sur ses méthodes d'écriture ; celle de ne jamais parler du pensionnat où il est professeur depuis 1912. *C'étaient là ses seuls jardins réservés, les plus cachés. L'*Essai sur moi-même *nous y introduit avec simplicité, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle pour leur maître qui nous en ouvre les chemins. Mais nous sentons combien il a dû se faire violence, notamment pour nous initier aux misères et à la grandeur de la plus humble et la plus rayonnante partie de sa vie, la seule jusqu'ici qui lui ait paru exiger un silence total, comme s'il n'avait eu de discrétion que pour cacher le meilleur de lui-même : son métier de professeur de sixième dans un collège religieux.*

La Difficulté d'Être *se présente d'abord sous la forme d'une sorte de condensé du merveilleux talent de Jean Cocteau, au point que cet essai pourrait tenir lieu de son œuvre entière pour la postérité. Elle y trouverait, utilisées pour la vingtième fois — mais comme elle l'ignorerait, elle en serait éblouie — toutes ses formules magiques :* Le travail me travaille — *Le style vise et fait mouche coûte que coûte* — Le temps est notre pliure — *Savoir jusqu'où on peut aller trop loin* — Mon adresse de somnambule à se mouvoir au bord des toits — *La vie, c'est jouer aux cartes dans un express qui roule vers la mort* — Ordre considéré comme un désordre... *Sans oublier, bien sûr, le* vol immobile *et la* moelle de sureau. *Il n'y manque, on ne sait pourquoi, que la statue de neige et les anges. Quoi qu'il en soit, nous avons dans* La Difficulté d'Être, *le ton du meilleur Cocteau — celui du* Secret Professionnel, *celui aussi de* Portraits-Souvenirs — *avec quelque chose en plus. Cela est en effet très nouveau chez l'auteur d'*Opium : *cette sobriété courageuse et sans complaisance. Il est significatif que pour la première fois où il est vrai sans aucun artifice autre que ceux de l'art, Cocteau oublie de se faire un mérite de sa sincérité. Jamais nous ne l'avions si totalement cru sur*

parole : « Une femme féconde se déforme à l'usage ce qui prouve sa noblesse, et qu'il est plus fou d'en user stérilement que d'un homme qui n'offre qu'un objet de luxe aux désirs aveugles de la chair. Pour moi j'en ai peu d'usage, mais comme j'aime fréquenter la jeunesse dont j'ai beaucoup à apprendre et qu'une belle âme se montre sur la figure, le monde en a décidé autrement. En outre j'estime qu'à partir d'un certain âge ces choses-là sont turpitudes, ne permettent pas l'échange et deviennent pareillement risibles qu'il s'agisse d'un sexe ou de l'autre. »

Ce n'est pas Cocteau, c'est Jouhandeau qui écrit : « Si je ne suis rien, béni soit ce rien que j'embrasse, qui ne demande rien non plus à personne que de se connaître, et de n'être connu que pour ce qu'il est. » Mais voici de nouveau Cocteau : « Nul ne connaît mieux que moi ses faiblesses et lorsqu'il m'arrive de lire quelque article contre ma personne, je pense que je frapperais plus juste, que le fer s'enfoncerait jusqu'à la garde et qu'il ne me resterait qu'à plier les jambes, à tirer la langue et à m'agenouiller dans l'arène. » Que Cocteau, ne fût-ce que pour huit ou dix pages de son dernier livre, puisse être comparé à Jouhandeau, parce qu'aussi lucidement et parfois aussi cruellement que l'auteur de l'Abjection *il nous parle de lui, est le signe d'une promotion dans notre admiration qui ne s'était certes jamais encore avisée de le rapprocher des plus grands. De ceux qui ont pu écrire, comme Marcel Jouhandeau : « Ma vocation repose toute sur l'estime singulière que j'ai conçue pour mon âme et pour l'âme humaine, dès l'origine de ma vie. »*

CLAUDE MAURIAC.

ANDRÉ MALRAUX : GOYA
(Albert Skira).

Pour Goya, la *nature*, c'est l'homme. Mieux, c'est lui-même. En réaction contre tout ce qui, dans la culture espagnole, désaccorde l'homme d'avec lui-même. *Pour lui comme pour le Moyen Age l'homme ne valut guère que dans la mesure où il exprimait ce qui le dépassait.* Il est angoisse, il exprime l'angoisse. Hanté par le démoniaque : au travers de la femme. Le démon peut être *ce qui, en l'homme, aspire à le détruire.*

Ce souci de l'homme — de la créature — il touche aux profondeurs de l'œuvre de Malraux. Jamais il ne s'exprime dans un mouvement plus définitif que dans les textes de Malraux qui concernent l'art. Tout Malraux se retrouve là, au plus haut degré d'implication — au plus haut degré de brûlure essentielle, de risque. L'art, moyen de se tenir en mains, de se porter — moyen et lieu privilégié de l'expression totale : tout s'effacera un jour devant lui et tout aura servi, et la vie même la plus contraire à l'art. Art, moyen pour l'homme de découvrir (ou de créer) son royaume solitaire. Langage spécifique de la peinture chez Goya. *Cet homme dont le rêve était la seconde vie, et peut-être la première, délivra du rêve la peinture. Il lui donna le droit de ne plus voir dans le réel qu'une matière première, non pour en faire un univers orné comme le tentaient les poètes, mais pour en faire un univers spécifique comme le tentaient les musiciens. C'est lui qui le premier soumit le modèle au tableau, et non le tableau au modèle.* Langage spécifique de l'artiste chez Malraux. La technique plus que l'extase pour arriver à l'absolu. Tout cela s'insère dans la trame des *Essais de psychologie de l'art.* Et les admirables faces créées par Goya que l'on contemple après lecture de ce texte sont là pour tout confirmer. Elles se referment silencieusement sur leur secret, au delà des mots comme des sons — elles-mêmes, très loin *dans* l'homme, et non pas en dehors de l'homme.

GILBERT SIGAUX.

RÉGINE PERNOUD : LA POÉSIE MÉDIÉVALE *(Le Chêne).*

Queneau, Michaux, Audiberti nous initient chaque jour à Rutebœuf, Marie de France, Hélinaud de Froidmond, Guy de Warwick, Raoul de Ferrières, Renaud de Beaujeu. (La magnificence de ces noms est un programme.) Mais les poètes contemporains n'ont pas grand-chose à gagner, et ont beaucoup à craindre de ces rapprochements que des érudits offrent, avec bonne grâce, à notre réflexion et à notre goût. Je mets dans ma

poche la légère (trop légère) anthologie de Régine Pernoud, et, en fait de poésie d'avant-garde, cela me suffit.

BEAU DE LOMÉNIE : LES RESPONSABILITÉS DES DYNASTIES BOURGEOISES, tome II
(Éditions Denoël).

Attention, Boulangisme. Encore faudrait-il ne pas trop ignorer ce que fut, et comment naquit le Boulangisme. Beau de Loménie nous renseigne avec beaucoup d'à-propos, qui persévère, véritable et patient notaire, dans son histoire des dynasties bourgeoises sous la IIIe République. Daniel Halévy avait ouvert une brèche, mais c'était au temps où la « société » importait moins que la « politique ». Beau de Loménie apporte une eau fraîche au moulin des deux cents familles.

INGRES : ÉCRITS SUR L'ART
(La Jeune Parque).

Ingres avait un violon : son porte-plume. Il écrivait. Il écrivait avec la même honnêteté, avec la même force qu'il dessinait. François Salvat a eu une excellente idée de nous le rappeler (ou de nous l'apprendre). La précision d'Ingres parlant de son art, de sa technique, n'a rien à envier à Diderot ou à Baudelaire, critique d'art. Je note presque au hasard de remarquables verdicts :

« Chez Rubens, il y a du boucher, il y a avant tout de la chair fraîche dans sa pensée et de l'étal dans sa mise en scène. »

Et encore :

« Le talent, de nos jours, court les rues, mais c'est à dégoûter du talent. »

Ce qui pourrait être de Montherlant.

M. B.

JEAN CAYROL : JE VIVRAI L'AMOUR DES AUTRES. I. ON VOUS PARLE; II. LES PREMIERS JOURS. *(Éditions de la Braconnière. Éditions du Seuil).*

Il y a deux techniques dans *Je vivrai l'amour des autres :* le monologue (*On vous parle*); le récit à la troisième personne (*Les premiers jours*). Le sujet du monologue, Armand, est aussi le principal personnage du récit. Et le ton dominant de l'ensemble reste celui du lyrisme de la vie personnelle. Tout passe donc par les yeux et par le cœur d'Armand : le décor (les bas quartiers d'une grande ville dans laquelle on reconnaît Bordeaux) et les autres personnages du livre (deux copains : Albert et Lucette, et quelques fantômes de rencontre). Le décor est évoqué et rendu sensible avec des moyens et une précision qui s'appuient sur le réel; il est présent, il s'impose : chambres d'hôtel, arrière-boutiques d'épicerie, grands magasins. On voit, on sent, on touche ce décor. Armand participe à la même présence et à la même vie. On ne quitte pas l'intérieur de son cœur, sa plus secrète espérance, sa plus trouble confession. Tout, encore une fois, passe par les yeux, le cœur, l'esprit *d'un seul.* Ainsi se pose dans une lumière très précise le problème de l'objectivité dans le roman. Est-elle nécessaire? On en doute devant la réussite de Cayrol. On reste bien certain, toutefois, qu'il ne s'agit pas d'un exploit qu'on puisse recommencer, sous peine de toujours marcher dans la même voie, explorer le même univers. Mais il y a des personnages, une atmosphère — imposés à nos sens, à notre réflexion — dans *Je vivrai l'amour des autres.* Nous dirons donc qu'il s'agit bien pour nous d'un roman, et des plus puissamment émouvants qui soient, des plus charnels. La faim, l'ennui, la misère, le grand doute d'avoir quelque chose à faire en ce monde : c'est de cela qu'est faite la conscience d'Armand. Il n'*a* rien — ce qui le touche peu — mais voudrait bien *être* quelqu'un. Par où atteindra-t-il cet univers hostile qui se dresse devant lui comme une raillerie, une menace, une promesse? Par l'amour.

Maladroitement il essaie de vivre de celui qu'éprouvent Albert et Lucette. Il ne réussit qu'à se blesser et à créer un malentendu. Mais son cœur est ouvert. Sans doute la suite du roman le verra-t-elle progresser vers ce que les chrétiens appellent l'Amour — celui du Christ, qui enveloppe, dépasse celui des créatures, et donne leur visage éternel aux attachements terrestres. Que le sang de l'autobiographie coule ici, on n'en peut douter. Mais c'est un sang pur. On le suit, on le voit battre. Je note n'avoir jamais touché ainsi un être, au travers de pages imprimées. Tant d'autres sont froids, secs, il faut aller à eux. Ici c'est avec l'humidité intérieure, l'humidité essentielle que je suis en contact. Ainsi un des aspects du livre est-il d'être un roman de l'essence.

G. S.

PIERRE BOUTANG : LA MAISON UN DIMANCHE *(La Table Ronde)*.

Il est difficile, à ceux qui consentent à suivre Pierre Boutang *Chez Madame Dorlinde*, et se refusent à tout mensonge envers eux-mêmes, de ne pas être mêlés au drame qui s'y déroule. Il leur est difficile de rester spectateurs. La vie et la mort de Mme Dorlinde n'est pas un simple fait-divers. C'est la vie et la mort de chacun de nous — j'entends de ceux qui ont l'honnêteté de s'en reconnaître les fils.

Pierre Boutang a su en quelques mots créer le mythe que désirait notre époque. Un mythe qui n'a plus nom Conscience, Devoir, Vengeance, mais Bourgeoisie. Mme Dorlinde, ses cheveux blancs, ses coussins et ses abat-jour, a pris sa place maintenant à côté d'Antigone, d'Yseult et d'Electre. Et de sa mort brusque et silencieuse, combien d'entre nous sont les responsables et combien les seuls témoins?

La Maison un Dimanche, longue nouvelle qui ouvre le livre et lui donne son nom, est moins grave. Il ne s'agit plus d'un mythe, mais d'un fait divers. Pierre Boutang le sait. Son cœur parle moins. L'intelligence seule est en cause qui joue à se créer un style, une technique de récit, une originalité pas toujours convaincante. Pourtant les personnages, parfois, sont

plus forts que leurs auteurs. Ils le repoussent et se mettent à vivre librement. On s'aperçoit alors qu'ils sont d'une race authentique. Georges d'abord. Et le jeune Pierre après lui, qu'il conduit au grenier et en qui il découvre la petite parcelle de fraternité qui fait que les hommes sont vivants.

S'il y a un drame Pierre Boutang, c'est sans doute celui de l'intelligence contre l'imagination.

J. T.

JEAN-LOUIS CURTIS : LES FORÊTS DE LA NUIT *(Julliard)*.

« *A quel moment l'enfance se dénoue-t-elle? Il n'y a pas en cela d'âge légal. Certains restent enfants à travers le mariage et la paternité. D'autres perdent leur qualité d'enfance bien avant le premier coup de rasoir sur leur duvet. Le premier choc émotir qui déclenche la vie intérieure amorce la maturité. Lorsqu'un fête se trouve en possession d'une chose qu'il éprouve le besoin de cacher au monde, pour laquelle il lui faut inventer un vocabulaire neuf, et qui suscite en lui des émotions indépendantes de l'univers extérieur, c'en est fait : cet être-là est accompli. Il a commencé son métier d'homme.* »

(Les Jeunes Hommes, page 19.)

C'est ce choc émotif que Jean-Louis Curtis recherche avec passion dans la vie de ses personnages. Le passage d'un monde à l'autre. Du monde extérieur au monde intérieur. De l'enfance à l'âge d'homme. Cette recherche est à l'origine des trois romans qu'il a publiés jusqu'ici. Elle sera peut-être la base de toute son œuvre. C'est elle qui donne aux *Jeunes Hommes* un poids que deux ans passés ne diminuent pas. Ce livre a pour la génération actuelle l'importance de *L'Éducation sentimentale.* Mais si, pour le héros de Flaubert, la découverte essentielle était celle de l'amour (l'enfant ne devenait homme que dans les bras de sa première maîtresse), les femmes ne jouent pas, chez Curtis, ce rôle capital. L'amour y reste secondaire. André Cormarieu s'initie bien, le soir de son baccalauréat, au plaisir

physique, et conquiert — piteusement, il est vrai — grâce à Suzy ses galons de mâle. Mais son drame véritable n'est en rien résolu. Il a des obstacles plus graves à vaincre avant d'être un homme. Il n'y parviendra pas. Marié, père de famille, il restera, volontairement, l'enfant que sa mère a voulu qu'il soit.

Ces obstacles, la société les rend chaque jour plus importants. Le héros de Flaubert était libre. La ville ne lui était rien. Une rencontre très vague avec la Révolution de 1848 n'ajoutait à sa recherche qu'un lien dérisoire. Les héros de Jean-Louis Curtis vivent dans une ville précise, étroite, fermée, contre laquelle il leur faut soutenir une lutte difficile. C'est à cette lutte que leur romancier les convie. La lutte contre une tradition déjà longue de conventions, d'hypocrisies, de lois toute faites et depuis toujours respectées, tant sociales que familiales, politiques ou religieuses, de réflexes que leurs parents leur ont inculqués et qu'ils sont seuls à pouvoir refuser. Le refus exige du courage, de la force, du mépris. Il peut, il doit blesser. Il doit faire saigner. Non seulement celui qui le formule, mais ceux contre qui il est formulé. Mais ce refus est essentiel. Lui seul permet à chacun de découvrir son vrai visage, d'être enfin lui-même sans mensonge et sans hypocrisie.

Les Jeunes Hommes étaient quatre. Un seul se sauvait, Patrice Dolfuss-Gomez. La fréquentation assidue de tous les plaisirs extérieurs que lui offrent son rang social, sa fortune, ses instincts naturels, le conduit peu à peu à la satiété. Il se trouve au fond d'une impasse. Il en prend conscience et décide de s'évader. Il découvre en lui-même sa liberté. Il fait l'apprentissage de la vie intérieure, et, retiré dans le village africain d'Oumach, il renonce à la possession des choses et des êtres pour atteindre à la possession de soi, « *la seule qui vaille* ».

Les trois autres perdent la partie. André Cormarieu renonce à être lui-même. Jean Lagarde, qui a voulu refuser son rang social, et devenir un autre, reconnaît sa défaite. Il suit les traces de son père dans une vie d'employé misérable et alcoolique. Pour Bruno Marcillac, le problème n'existe pas. Il est sourd à toute inquiétude. C'est un bel animal sain, sauvé malgré lui, sans même qu'il s'en doute. Un corps, sans âme.

Dans *Siegfried*, un seul héros. Le choc *émotif* qu'un jeune nazi reçoit de la rencontre et de l'amitié d'un lieutenant fran-

çois, frère de Patrice, et qui a su, lui aussi, vaincre le mensonge, lui permettra-t-il de se sauver? Son éducation l'a dévié, a fait du petit garçon qu'il était un animal inconscient au monde intérieur, uniquement préoccupé de son corps et de sa force. Attentif, passionné comme Curtis lui-même, Jean Morel se penche sur Siegfried, lui tend la main, puis le laisse se débattre seul, car personne ne peut faire pour vous le pas décisif.

Voici aujourd'hui *les Forêts de la Nuit*. Voici la ville de Saint-Clair, succédant à Sault-en-Labour. Voici des personnages aux prises avec le même drame : atteindre à leur vérité essentielle. Les obstacles pour eux sont les mêmes que pour les quatre jeunes hommes. Mais ils sont aggravés par l'occupation allemande, qui sert au livre de toile de fond. Il ne faut pas s'y tromper. Jean-Louis Curtis n'a pas fait un livre sur l'occupation. Il n'apporte pas, après bien d'autres, son témoignage. Le document, pour lui, est secondaire. Il ne lui demande que le pouvoir de faire naître un climat, une couleur faisant mieux ressortir ses héros. Ce n'est qu'un amplificateur qui accentue chaque parole, chaque geste, chaque sentiment. « *Cette nuit de l'occupation, cette nuit dont la fin se faisait si désespérément attendre, était traversée d'une impitoyable lueur, celle qui restitue aux êtres leur vrai visage. Dans la confusion de l'époque, dans le chaos moral et matériel... ce qu'il y avait d'élémentaire et d'essentiel, ce qu'il y avait d'instinctif en l'homme perçait, tôt ou tard, le vernis déjà craquelé des conventions, des hypocrisies, des scrupules et des habitudes... Dans le labyrinthe enchevêtré de cette longue nuit, il fallait tôt ou tard se mesurer avec sa propre fatalité instinctive, affronter le monstre intérieur.* »

Ce tigre qui traverse comme une flamme les forêts de la nuit, c'est le même qui réveillait les jeunes hommes de Sault-en-Labour et Siegfried dans sa chambre; sa voix est celle de la vérité. Et J. L. Curtis, qui a lâché le fauve dans les forêts, épie avec anxiété les réactions de ceux qui ont entendu ses rugissements.

Ils sont cinq. Deux adolescents d'abord : Francis de Balansun et Philippe Arréguy. Ils sont frères dans leur rigueur et leur refus de toute hypocrisie. Ils sont de cette race « *qui ignore les problèmes, qui ne patauge pas dans les soliloques égoïstes... Dans le bien comme dans le mal, ils rendent un son pur. Ils sont d'un*

métal sans alliage. Ils vont tout droit selon leur route, sans hésiter, sans fléchir, et aussi sans réfléchir ». Que Francis soit un héros et Philippe une crapule importe peu à J.-L. Curtis. Ce qui compte, c'est qu'ils soient eux-mêmes, sans mensonge, qu'ils s'acceptent tels qu'ils sont, et qu'ils aillent jusqu'au bout de leur vérité, dans le bien comme dans le mal. Ni Francis, ni Philippe ne trahissent. Ils tracent à travers le livre deux lignes parallèles, qui se rejoignent au cours d'une belle scène où la crapule essaye en vain de sauver le héros, frère qu'il a reconnu. Ils meurent tous deux brutalement, en une seconde, brûlés par leur propre feu intérieur.

A leur contact, Gérard Delahaye apprend à connaître sa lâcheté. C'est un second Cormarieu. Il n'arrive pas à triompher du monde extérieur. Il perd sur tous les tableaux : sur sa situation financière, sur sa situation sociale, sur son amour pour Hélène, sur son dévouement à la patrie. Il est toujours en retard. Il se fait bêtement blesser à la guerre, épouse une femme laide, ne peut pas s'évader de Saint-Clar, s'y enferme dans une petite existence misérable. Il n'avait pas la force de regarder sa vérité en face.

Entre les héros et les lâches, entre Francis, Philippe et Gérard, se tient un couple, Jacques Costellot et Hélène de Balansun. Et l'on sent bien que c'est à ceux-là que J.-L. Curtis donne sa préférence, que c'est avec eux qu'il est d'accord. Jacques Costellot, c'est encore Patrice, mais un Patrice qui, après être resté deux ans dans sa thébaïde africaine, est redescendu vers la ville pour y vivre. Patrice, à la fin des *Jeunes Hommes*, envisageait ce retour lorsqu'il serait assez fort. Il estime l'être aujourd'hui. Il revient vivre avec ses semblables, parce qu'il le faut, parce que c'est plus simple. Mais il se refuse d'avance à toute concession. Il laisse de côté les petits détails sans importance, mais reste intransigeant sur l'essentiel. Il a découvert le mépris, l'orgueil, la rigueur. Il sait qu'il est au-dessus des autres, en dehors des autres. Il appartient à ce cercle d'aristocrates dont parlait Patrice, aristocratie qui n'a rien à voir avec la naissance, mais avec la seule vie intérieure. Hélène de Balansun y appartient, elle aussi. Elle a longtemps lutté contre sa vérité. Mais elle n'a pu tenir. Elle a accepte d'aller jusqu'au bout de ses désirs et de ses actes. Elle est

devenue, consciemment, la maîtresse du voyou Philippe. Le vernis de traditionnelle morale qui la recouvrait a craqué. Elle s'est retrouvée elle-même et s'est acceptée. Au-dessus des misérables platitudes, des lâchetés et des hypocrisies des habitants de Saint-Clar, Jacques et Hélène se reconnaissent. Ils se tendent la main. Ils s'unissent, corps et âme, indifférents à ce que penseront les autres. Et le long monologue de Jacques, à la fin du livre, en constitue sans doute les plus belles pages. J.-L. Curtis y abandonne sa verve, ses masques de romancier. Il se laisse aller. Et cette vois grave, proche, dans la nuit, qui parle seule, lentement, est inoubliable. « *Il y a deux moyens d'affirmer sa liberté. L'un consiste à crier par-dessus les toits, braver l'univers, s'étaler au grand jour, être un aveu intégral, un martyr de la sincérité absolue. L'autre consiste à exploiter les avantages d'un apparent conformisme, tout en s'arrangeant pour ne jamais pratiquer les devoirs qui en sont la contre-partie... Dans le premier cas, on dit la vérité par dégoût du mensonge... Dans le second cas, par dégoût de ceux à qui s'adresse la vérité...* » Peu importent, après cela, la Libération et ses scandales, ses hontes, sa médiocrité. Peu importe ce que peuvent faire les autres, la foule anonyme, les « chancres ». Il y a pour toujours deux êtres en dehors qui sont sauvés. « *Cette nuit ne signifie rien d'autre que notre solitude, la complicité de nos corps et de nos âmes, notre secret...* » C'est la victoire définitive de Patrice.

Mais en face de ces jeunes personnages, il y a les grandes personnes, les parents. Ceux qui ont définitivement abdiqué, pour lesquels il n'est pas de salut possible. Mme Cormarieu était la seule représentante valable de cette caste dans *Les Jeunes Hommes. Les Forêts de la Nuit* en mettent plusieurs en scène. La galerie s'accroît. J.-L. Curtis augmente son jeu de massacre. Sa verve se déploie, de plus en plus vengeresse, de plus en plus grinçante sur toute une assemblée de gens grotesques et inconscients (1).

(1) On retrouve dans le film *Sciuscia* la même opposition entre le monde des enfants et celui des grandes personnes. Et finalement, par un jeu de balance inévitable, les enfants apparaissent comme les hommes véritables, alors que les grandes personnes font figure d'enfants. Francis, Jacques, Philippe sont les frères de Pasquale. Et le mépris que leur a voué Jacques Castellot est aussi le sien.

Deux pourtant seront sauvés : M. de Balansun d'abord. S'il a été jusqu'à cinquante ans un enfant un peu ridicule, le contact de son fils Francis produit en lui le *choc émotif* qui en fera un homme. Il sait ne pas laisser échapper cette occasion, et sans atteindre à la rigueur hautaine de Jacques Costellot, son attitude devant les scandales de la Libération part du même réflexe. Il n'est pas encore assez fort pour mépriser. Mais il découvre la souffrance. Cette souffrance n'est pas risible. Elle est belle. Elle est émouvante, parce qu'elle est authentique. Fernande Arréguy, ensuite. Elle aussi découvre la souffrance. Elle découvre aussi le mépris.

Ces deux personnages sont nouveaux dans l'œuvre de J.-L. Curtis. Ils indiquent peut-être le chemin qu'elle va prendre. Les *Jeunes Hommes* n'en seront pas toujours les personnages principaux. Déjà, dans *Les Forêts de la Nuit* leur figure se dépouille. Elle est plus brève, plus éclatante, plus symbolique. J.-L. Curtis se tourne de plus en plus vers les hommes. Et c'est avec eux, maintenant, et contre eux qu'il semble vouloir vivre.

JACQUES TOURNIER.

SPECTACLES

DE L'ART DE LA MISE EN SCÈNE CONSIDÉRÉ COMME UN ASSASSINAT

On ne fait pas du théâtre tout seul. Or, toutes les conditions de la civilisation moderne réduisent l'homme à sa solitude. De ce syllogisme, la grande misère du théâtre contemporain est la conclusion.

On ne fait pas du théâtre tout seul. On ne fait pas d'art tout seul. Toute démarche d'expression est expression pour quelqu'un, et toute lettre est lettre — chaque fois qu'on trace un signe de l'alphabet, c'est comme un élément d'une épître. Mais cela est éminemment vrai de l'œuvre théâtrale, parce que d'une part, elle

implique l'existence du spectateur, et mieux encore de ce grand être collectif qu'on appelle le public; et d'autre part, elle ne s'achève et ne prend corps que par la représentation, qui est collective elle aussi et fruit d'un travail d'équipe. La brochure d'une pièce, manuscrite ou imprimée, n'est qu'un texte littéraire comme les autres, ou plutôt un peu plus inefficace que les autres puisqu'il n'a pas été conçu pour se suffire à lui-même, mais pour être un prétexte. Le théâtre commence aux trois coups — avec l'acteur qui dit ce que l'auteur a écrit, dans le costume, le décor, l'éclairage, l'attitude, etc... que d'autres ont réglés pour lui. Parce qu'il est intimement mêlé à la vie du corps social, le théâtre plus qu'aucun autre art souffre des maladies de celui-ci.

Le spectateur moderne est un homme solitaire. Quand dans l'amphithéâtre grec, sur le parvis du moyen âge, voire sur le tréteau élizabéthain ou bien aux chandelles de l'hôtel de Bourgogne, l'acteur chargé du prologue s'avance, il ne part pas à zéro. Les individus rassemblés ont déjà en commun une certaine vision de l'univers — ils communient dans une certaine conception religieuse, morale, sociale, et de l'autre côté de la rampe idéale ou réelle qui sépare toujours les officiants des spectateurs, c'est la même conception qui habite les cœurs et les esprits. L'acteur ne doit pas créer une communion spirituelle, mais simplement la rendre présente. Dans la vie moderne, les spectateurs n'ont en commun que très peu de choses et des choses sans grande importance: localisation géographique, état de fortune, etc... Dans chaque fauteuil vient s'asseoir un être très imparfaitement arraché à sa vie privée. Et comme le théâtre n'a de sens que si l'on arrive à faire de cette foule atomisée un être unique, on va chercher le plus petit dénominateur commun : alors que le théâtre des grandes époques cherchait à éveiller dans chaque âme humaine le plus grand commun multiple. Le plus petit dénominateur commun, c'est ce rire unanime que l'on obtient à coup sûr d'un public français en employant le mot de Molière ou le mot de Cambronne, en évoquant la pipelette, la belle-mère ou le percepteur, etc... L'homme qui vise à tout coup ce dénominateur, et jamais plus haut, comme M. Jean de Létraz, est presque sûr de devenir l'auteur qui a le plus vaste public. Mais on a vu parfois des seigneurs de plus grande importance recourir accessoirement à ces mécanismes : ainsi M. Anouilh, dans certaines scènes de Roméo et Jeannette.

Tout le théâtre de boulevard, en général, vit de cet unanimisme de bonne compagnie.

Plus ou moins consciemment, on cherche partout à résoudre ce problème de communion. L'art du théâtre se compose en gros de trois arts différents : celui de l'auteur dramatique, celui de l'acteur et celui du metteur en scène, en comprenant dans ce dernier toutes les questions de décor, d'éclairage, etc... Le trait le plus caractéristique du théâtre de notre époque est peut-être que l'initiative des opérations semble passée au metteur en scène. Il fut peut-être un temps où le théâtre était essentiellement un art littéraire, où l'on allait au théâtre pour connaître la pièce d'un auteur. Il fut ensuite un temps où l'on allait surtout voir un acteur, Mounet-Sully ou Sarah, Réjane ou Bartet. Au cours de l'entre-deux-guerres, on a pris l'habitude de se rendre au théâtre pour aller chez un metteur en scène, chez Baty, chez Copeau, chez Dullin, chez Jouvet, chez Pitoeff. Le caractère religieux du théâtre s'attachait d'abord au texte même de la liturgie ; il est passé aux officiants à l'époque des grands monstres « sacrés » ; il revêt aujourd'hui le maître de cérémonie. Est-ce que la place véritable de celui-ci n'est pas plus proche de celle du sacristain que de celle du grand prêtre, c'est ce qu'on peut se demander, et si l'emprise du metteur en scène n'accélère pas la décadence du théâtre au lieu de l'empêcher.

La réduction du texte au prétexte, de l'auteur au rang de l'accessoiriste, est toujours le premier souci du metteur en scène. On en pourrait prendre des exemples déjà historiques chez M. Baty. Mais le cas de M. Jean-Louis Barrault, pour être un peu différent, n'est pas moins significatif. Alors que M. Baty demandait des canevas à d'obscures couturières en chambre, comme Mme Maurette ou Mme Favre, M. Barrault s'adresse à des personnalités littéraires d'une autre valeur. Mais il est invinciblement attiré par ce qui n'est pas du théâtre : la carrière de ce grand metteur en scène est jalonnée par l'adaptation d'un roman de Knut Hansum, l'adaptation d'un roman de William Faulkner, et l'adaptation d'un roman de Franz Kafka. Dans le Procès, *M. Barrault opère, avec la complicité de M. André Gide, comme M. Baty avait opéré pour Flaubert ou pour Cervantès. Ce sont évidemment des mœurs cinématographiques, et le phénomène est général aujourd'hui. On dirait que les muses sont à court de*

parure et réduites à s'emprunter mutuellement leurs voiles, leurs cothurnes ou leurs bijoux : il n'y en a plus aucune qui ait les moyens de se faire habiller sur mesure. Le résultat, comme il faut s'y attendre, c'est une mascarade. Pour parler sans images, le metteur en scène, au cinéma comme au théâtre, nie la spécificité des textes : il ne croit plus qu'à la puissance des moyens, de ses moyens. Mais tout écrivain digne de ce nom pense son sujet et construit son œuvre en tenant compte des moyens qu'il emploiera : il coule son inspiration dans un texte destiné au livre, à la scène ou à l'écran parce qu'il croit que cette inspiration sera mieux servie par tel ou tel ensemble technique. En s'arrogeant le droit de corriger la décision de Flaubert, de Faulkner ou de Kafka, en révélant ingénument à ces messieurs qu'ils étaient des auteurs dramatiques sans le savoir, le metteur en scène rend-il un bon service à l'œuvre qu'il accouche d'un bâtard, ou au théâtre qu'il enrichit d'un monstre?

Qu'importe, dira-t-on, si le résultat est bon, le spectacle émouvant, si l'on sort de la soirée bouleversé et enrichi. Malheureusement il est à peu près impossible qu'il en soit ainsi : si on fait un retour en arrière, d'ailleurs, on constatera que les grands metteurs en scène de l'entre-deux-guerres par exemple ont remporté leurs plus belles victoires quand ils ont consenti à se mettre au service d'un texte, qu'il fût de Shakespeare ou de Giraudoux. L'un des livres les plus importants sur le théâtre, l'un de ceux qui le plus franchement aussi réclame l'empire exclusif du metteur en scène sur son territoire, est sans doute le petit volume de M. Antonin Artaud, Le Théâtre et son Double. *Des hommes comme M. Jean Vilar par exemple en sont manifestement pénétrés, et les manifestes du théâtre de la cruauté sont en passe de devenir des bréviaires.*

Il faut rompre l'assujettissement du théâtre au texte, dit M. Artaud, et on connaît son mot fameux : « Je dis que la scène est un lieu physique et concret qui demande qu'on le remplisse et qu'on lui fasse parler son langage concret. Je dis que ce langage concret, destiné aux sens et indépendant de la parole, doit satisfaire d'abord les sens... » De telles déclarations sont utiles et bienfaisantes, pour éviter que le théâtre ne devienne le lieu de dissertations abstraites ou d'exercices purement verbaux; il fallait réagir contre une intellectualisation excessive de la scène, contre

la réduction du théâtre en esclavage par la littérature. Mais en évacuant tout à fait celle-ci, à quoi allons-nous aboutir? C'est aux sens que l'on s'adresse, et à l'esprit à travers les sens. Le langage concret est composé d'attitudes, de gestes, de lumières, de sons, etc... : le théâtre sera un théâtre de la cruauté, et d'une cruauté physique. Il vaut sans doute mieux que le théâtre ait une telle action plutôt que de n'avoir pas d'action du tout et de ne dégager qu'un morne ennui. Mais le succès même de cette conception indique assez à quelle dégradation on parvient. Il s'agit en effet de faire du théâtre une liturgie sans contenu, une cérémonie religieuse sans religion : tous les éléments du culte sont à la disposition du sacristain, sauf le sacerdoce. Habilement, M. Artaud masque cette pauvreté profonde en consacrant beaucoup de place à la métaphysique et à des préoccupations intellectuelles. Mais les analogies religieuses que l'on peut chercher, sont des analogies avec des religions primitives : il y a bien dans les cérémonies des primitifs ou dans celles des derviches, une liturgie presque sans contenu dogmatique, et qui peut aboutir à l'extase ou à la communication immédiate de certaines vérités. Mais ce sont précisément des primitifs et les vérités en question restent des vérités élémentaires. Le théâtre de la cruauté va dans le même sens que les cérémonies de masses et que tous les aspects religieux du national-socialisme, par exemple. On cherche dans les deux cas à satisfaire une certaine faim religieuse, et à la satisfaire par un paganisme sommaire. Il n'est point douteux que si l'on veut continuer, on sera obligé de réinventer les formes élaborées de la religion à partir de ses formes élémentaires, obligé de remettre un sens dans le jeu sacré, un texte dans le jeu dramatique. Au surplus si la nostalgie des forces élémentaires est une attitude compréhensible et saine dans notre monde qui les ignore trop, on s'inquiète un peu de voir que ces théories sont surtout accueillies avec faveur par des milieux fortement intellectualisés : aspect d'un banal hara-kiri de l'intelligentzia, mais qui conduit à des tentatives particulièrement surprenantes, comme l'adaptation du Procès, *pour prendre l'exemple le plus récent : c'est ici un texte chargé d'intentions intellectuelles que des intellectuels s'efforcent de réduire en images. Bref, dans les meilleures conditions, le théâtre de metteur en scène peut nous donner un choc, mais à la hauteur du plexus solaire, comme dirait Lawrence. A lui seul, il est*

incapable de dépasser ce stade. Il peut bien créer dans la salle une communion, et une communion de nature religieuse, mais il ne faut pas se cacher que cette religion est de la catégorie la plus basse. Si bien que l'art du metteur en scène au lieu de sauver le théâtre contribue peut-être à le perdre, en sacrifiant de gaîté de cœur ses formes les plus riches de contenu humain, en travaillant, avec bien d'autres forces du monde contemporain d'ailleurs, non pas à une transmutation, mais à un avilissement des valeurs.

Disons pour marquer une direction que la réalisation théâtrale est une réalisation symphonique : on ne peut pas négliger la partie écrite pour la voix humaine ; toute représentation est faussée et déséquilibrée si la symphonie tend à devenir un concerto au profit de l'auteur, de l'acteur ou du metteur en scène. L'impérialisme de l'acteur est sans doute celui qui est le moins à craindre aujourd'hui, pour diverses raisons qu'il serait d'ailleurs intéressant de démêler. Et c'est un condominium de l'auteur et du metteur en scène qu'il faudrait appeler de nos vœux.

ROBERT KANTERS.

DÉPOSITIONS

Dix-sept futurs assistants des Foyers de la Marine ont profité d'un stage qu'ils faisaient à Paris pour se rendre au *Procès*. Après quoi, sur la demande de leurs moniteurs, ils ont rédigé de brefs commentaires.

J'ai lu les dix-sept copies. Inutile de dire qu'elles vantent unanimement la mise en scène et la jugent nouvelle (1). Le va-et-vient des panneaux, les effets de lumière, les attitudes sont décrites avec une abondance et une prédilection qui m'inquiéteraient si j'étais l'ombre de Kafka. Dans l'ordre des signes extérieurs, aucun détail n'a échappé; Strauss Huguette, relate qu'au tableau de la banque, la dactylo de droite brillait par la perfection de son rythme et plusieurs de ses compagnons

(1) « Cette pièce veut peut-être marquer une nouvelle phase du théâtre », écrit même Colin, Roger. Observons que ces jeunes gens, âgés en moyenne de vingt ans n'allaient pas au théâtre à l'époque de *Cri des cœurs* et de *Têtes de rechange*.

s'étonnent d'un coup de pied maladroit qui fit trembler le décor. Une extrême vigilance donc, limitée quant à son objet, très commune je crois, dangereuse dès qu'on la flatte car elle n'est rien de plus qu'une forme de distraction.

En ce qui concerne le sens de l'œuvre, les opinions divergent. Pour le groupe le plus important, *Le Procès* est un rêve. Titeux Philippe s'en explique fort bien. « Joseph, le personnage principal de la pièce, a une fonction très absorbante et très fatigante à son bnreau (chose mise en évidence très nette dans la pièce). Il traverse une période de très grave dépression. Le matin de son anniversaire, ses collègues de bureau lui font une farce. C'est une presque certitude si l'on veut bien considérer les circonstances anormales et invraisemblables de son arrestation et la présence de deux collègues témoins. Toute la première partie est une période d'éveil où Joseph K. évolue dans le réel de la vie éveillée. Cependant cet événement suffit à provoquer la crise due à son état physiologique. Il s'endort et tout ce qui avait marqué sa journée sert d'élément à un rêve, un cauchemar. On notera la conversation avec sa voisine comme un indice que dès son arrestation la crise était déclanchée avant son sommeil, il était déjà « dans le jeu » et se continuera jusqu'au dernier tableau où il se trouve tué ou tout au moins en péril (caractéristique du cauchemar). Sitôt le rideau baissé on peut imaginer son réveil. Il faut noter qu'il se retrouve dans la même position que celle dans laquelle il était à son coucher et qu'il change de position plusieurs fois avant d'être en position pour le sacrifice (agitation dans son lit). » Tous les partisans de cette version ne la justifient pas avec autant de fermeté, mais ils parlent volontiers de « monde illusoire » et d'« allégorie ».

Leurs adversaires tiennent qu'il faut aller plus loin et que le prétendu songe a une clef. Laquelle? « Je pense que c'est une caricature violente, une satire, dirai-je même, contre la justice... satire très poussée de la justice et au début de la police... Un innocent se voit accusé; libre, il se défend. Mais il ne peut se faire entendre et il est le jouet de tous ceux qui vivent de la justice et qui lui insufflent qu'il est coupable... satire de la justice et de l'arbitraire... action de la police, son injustice, son effet sur un accusé... critique du monde méchant qui profite

de la faiblesse de l'homme impuissant à se défendre, sa couardise, et également nous montre l'aveuglement et la mesquinerie de la justice humaine. »

Restent trois indépendants. L'un encore approximatif : « Je pense avoir compris que Joseph K., accusé à tort, est tellement frappé par cette accusation qu'il en devient presque fou et qu'il se fait une montagne d'un procès qui n'existe même pas. C'est, en résumé, cette hantise de son esprit que l'auteur a mis à la scène. » Deux autres qui « brûlent » tout de bon; je ne cite que le plus clairvoyant. « Dans la pièce de Kafka, tout individu est présumé coupable et ne peut se défendre contre ses bourreaux; il croit à cette liberté chèrement défendue et il lutte jusqu'au bout pour la conserver. Toutefois il est pris par toutes les angoisses et les hallucinations du coupable et n'est pas sûr, à la fin, de n'être pas lui-même coupable. »

Deux témoignages sur dix-sept font allusion vaguement à une possible transcendance.

*

Ce referendum ne porte pas à lui seul une accusation valable contre Barrault. Le manque de culture et l'innocence métaphysique s'y manifestent trop spontanément, encore que j'y voie une virginité qui n'est pas sans prix. Mais je crains qu'un malentendu aussi complet ne puisse reposer sur l'erreur d'une seule partie.

En fait, les commentateurs tombent pour moitié dans un excès d'irréalisme, pour moitié dans un excès de réalisme. Barrault, en traitant sur le mode caligaresque des scènes que Kafka n'isolait pas du quotidien (ainsi la fustigation des inspecteurs), ou bien au contraire en escamotant certains hasards épouvantables (Joseph K. n'invente plus le menuisier Lanz, on l'a renseigné par avance), n'a-t-il pas favorisé l'une et l'autre méprise.

J'en suis tellement convaincu que je regrette l'ironie dont j'ai fait usage envers Titeux Philippe et ses camarades.

HUBERT GIGNOUX.

RETOUR INATTENDU DE RAYMOND RADIGUET

On croyait Raymond Radiguet mort. On l'espérait mort. L'histoire littéraire intéresse un public si restreint, les modes littéraires se déplacent si vite, poussées, comme des risées de mer, par je ne sais quel vent, que des amateurs de Caldwell, Dos Passos, qui encore? ignoraient que *le Diable au Corps* datait de l'autre après-guerre. Interrogez un peu votre libraire. Grâce au cinéma, grâce à la délicate force d'Autant-Lara, grâce au beau visage nerveux de Gérard Philipe, grâce à Micheline Presle, grâce aussi aux hideuses affiches, Raymond Radiguet a fait sa rentrée.

Peu importe qu'on le croit vivant, et installé au *Flore*, entre Un Tel et Un Tel.

J'ai vu le film au mois de juin, au cours d'une projection privée. Il a été accueilli, je crois, ce jour-là, par d'immenses acclamations. Je ne les ai pas entendues. Je n'ai vu que le film. En dépit de cet accueil, j'étais convaincu du scandale. Il semblait se préparer, couver. Je n'avais été choqué par rien. Mais je pensais que d'autres seraient choqués. D'autres que je respecte, d'ailleurs, et que je ne m'amuserai jamais à blesser inutilement. La France reste profondément fidèle au nationalisme. Elle aime les musiques militaires. Elle aime Poincaré. Elle ne tressaille jamais tant que quand un Président la conjure de s'unir. L'Union sacrée est une ressource, usée et inusable, de la politique française. Elle se conclut, le plus souvent, autour des soldats.

Or, le héros de Radiguet est le contraire du héros. Le héros se dévoue, le héros se sacrifie, « marche ». Le héros de Radiguet ne songe qu'à lui, fait l'amour quand il est question de faire la guerre. Le héros de Radiguet ne « marche » pas. Même dans un pays où l'adultère est peut-être un délit devant la loi, mais il n'est pas un crime devant l'art, il commet le blasphème par excellence, il séduit la femme légitime du héros. C'est un déplaisant personnage.

On ne s'y était pas trompé, la première fois qu'on le vit. Le roman avait fait scandale. Aujourd'hui, on s'y trompe.

Le public, dans sa majorité, est plus étonné que choqué. Ne le croyez plus libre d'esprit que le public de 1920. Ne vous félicitez pas trop vite, vous, les nouveaux moralistes libertins, de l'avoir élevé jusqu'à vous, de lui avoir enseigné l'indépendance. Il est toujours dans les fers. Si l'on peut juger de ces choses, mesurer ces hauteurs subtiles, je le crois plus bas qu'il n'était. Vous l'avez aveuglé. La violence, l'audace qui l'eussent hérissé il y a vingt ans, lui sont maintenant invisibles. Devant les images du *Diable au Corps*, son attente est sans cesse déçue. Quand, à travers les fentes du volet, on voit, par exemple, un homme casqué approcher de la maison, le public souhaite ce que redoutent les deux amants : il souhaite l'arrivée du mari, une belle explication, des coups de poings, du pathétique. Rien de ce qu'il souhaite n'arrive. On abuse de sa patience.

Le scandale du *Diable au Corps* n'a pas eu lieu. Tout se passe comme si, agrandi, multiplié par l'écran, Radiguet avait découvert une méthode nouvelle pour scandaliser. Il scandalise secrètement. Son cri de blasphémateur, d'enfant terrible, de jeune anarchiste, dévoré par l'égoïsme, on ne dira pas qu'il est devenu à la mode. On ne recommande toujours que l'obéissance. On prêche le troupeau. Les solitaires, on les déteste ou les méprise. Mais le cri de Radiguet, qui n'est plus entendu de quiconque, est maintenant un cri silencieux.

En 1920, Radiguet troublait une France exaltée par sa victoire. Il saccageait des conformismes parce que les conformismes le blessaient. En 1947, après une autre victoire, après une autre *Marseillaise*, Radiguet continue à secouer et déchirer des conformismes intacts qui continuent à le blesser.

Mais il ne trouble plus un pays ensommeillé. Je crois qu'un monsieur sourd, qui n'aurait rien entendu, le décorerait de la Légion d'honneur.

MICHEL BRASPART.

A Arcachon, sortant d'une projection du *Diable au Corps*, un vieux monsieur à l'œil métallique, moustache militaire, Légion d'honneur et Croix de guerre, déclare :

« Ce film se termine mal. Un jeune homme aussi coupable ne peut se racheter qu'en s'engageant dans l'armée. »

DU TÉMOIN

Chaque époque invente les personnages qui lui sont nécessaires. Le nôtre a créé le *Témoin*. Chaque trottoir en est encombré, qui attendent que l'accident se produise pour le conter à l'assurance. Chaque trou de serrure est bouché par un œil. Un film et un livre récents en font une fois de plus la preuve.

Le générique des *Maudits*, film de René Clément, s'inscrit sur l'image d'une main couvrant d'une fiévreuse écriture un cahier d'écolier. Avant même que ne commence le film, on sait déjà qu'il est à la première personne. Le témoin fait son rapport. La présence de la caméra est d'avance *justifiée*. Car il s'agit de cela seulement. René Clément cherche à son indiscrétion une excuse. Braquer, de son propre chef, une caméra en marche sur huit personnages enfermés dans un sous-marin, lui paraît une inconvenance. Il refuse la toute-puissance de l'artiste créateur, ne veut être qu'un « documentariste » respectueux d'une vérité qu'il n'a en rien suscitée ni transformée, qu'il se contente de retracer fidèlement. Aussi invente-t-il un personnage derrière lequel il se retranche, un *témoin* du drame qui le racontera après l'avoir vécu. Ce docteur-paravent, malgré l'interprétation d'Henri Vidal, fait boiter le film, l'alourdit et, plus gravement, le fait dévier de la tragédie vers le mélodrame. Il est difficile de le lui pardonner.

Le drame des *Maudits* se joue entre huit personnages qu'une même idéologie a contaminés (l'idéologie nazie) et qui, la guerre perdue pour eux, tentent de gagner l'Amérique du Sud pour y continuer leur action. Le sous-marin dans lequel ils ont trouvé refuge est le symbole même de leur destin : une prison qu'ils ont choisie et d'où l'on ne s'évade pas, boulonnée, calfeutrée, parfaitement étanche. Ils sont liés les uns aux autres pour toujours. Toute fuite est impossible. Ils sont maudits quoi qu'ils essayent.

Mais ce drame à huis clos resterait secret pour tous et pour Clément d'abord, s'il se déroulait sans témoin.

Premier problème : comment introduire le docteur dans le sous-marin? Une miraculeuse ecchymose au front de la belle espionne en offre le prétexte. Prétexte d'une futilité incroyable. Il est difficile d'admettre que ces huit personnages si soucieux du secret de leur fuite risquent, pour une égratignure, de le compromettre et tentent en pleine ville de Royan l'enlèvement spectaculaire d'un inconnu. Au reste, on se garde bien de reparler de cette égratignure qui permet simplement à Mme Marly quelques variations de coiffure.

Mais le but est atteint. Le docteur a pénétré dans la prison. René Clément est tranquille. Le film se justifie.

L'intrusion de cet élément sain dans un milieu vicié pouvait être un sujet d'études. Il n'est qu'esquissé. Visiblement le docteur n'intéresse personne, pas même les nazis. On essaye bien, de loin en loin, de nous faire croire à ses tentatives d'évasion, à son assassinat probable. Mais les essais échouent. Le docteur n'est pas là pour jouer, mais pour raconter. Il peut sembler mesquin de relever les invraisemblances qui découlent de cette attitude et, notamment, qu'ayant pénétré dans le sous-marin à Royan, il est impossible au docteur de raconter le départ d'Oslo, l'embarquement des personnages et les conversations privées que ceux-ci ont pu avoir. Mais ce n'est qu'un détail. L'important vient à la fin. Le thème même du film conduisait obligatoirement les auteurs à inventer une avarie quelconque du sous-marin, l'empêchant de revenir à la surface, et à laisser les huit personnages mourir lentement d'asphyxie dans une prison étanche. C'était la seule mort possible de ces *Maudits. Mais il fallait sauver le docteur, pour qu'il puisse raconter*. D'où recours au mélodrame. Chaque personnage aura sa mort différente : noyade, revolver, assassinat, accident, empoisonnement, etc. La dernière séquence devient une hécatombe. Après six morts, l'imagination s'épuise. Que faire des deux survivants? En dernier recours, les jeter dans une barque. Que deviennent-ils? C'est sans importance. Seul importe le docteur. Le temps d'écrire son récit, puis de le faire recueillir par un officier américain qui lui suggère de tirer un film de son aventure. La responsabilité de Clément est saine et sauve. Son film ne l'engage pas. Il se retranche derrière un *Témoin* à décharge.

On peut faire les mêmes réflexions à propos du *Retour à Brideshead* d'Evelyn Waugh. Le Capitaine Charles Ryder est le témoin qui excuse et permet le livre. L'auteur ne connaît de ses personnages que ce que Charles Ryder en peut connaître, leur ôtant ainsi toute densité, ce qui l'oblige, par contre, à développer le rôle de Ryder, personnage secondaire, dont la carrière picturale et la vie familiale ou matrimoniale nous laissent parfaitement indifférents. *Retour à Brideshead* est l'histoire d'une famille aux prises avec Dieu. Ryder n'intervient dans le drame que comme un comparse. L'auteur n'a pas osé s'introduire directement dans cette famille prodigieuse. Il s'est abrité derrière un personnage impartial et indifférent, qui ne prend pas parti, mais raconte. Il s'est, lui aussi, retranché derrière un *témoin* à décharge.

Pourquoi? Parce que personne aujourd'hui ne s'engage. Plus personne n'ose avouer qu'il invente. Le magazine est roi. Le document seul importe, précis, daté, vérifié, authentique. L'œuvre d'imagination est bannie, parce qu'inventée. Plus rien ne compte que le petit fait vrai. On sait ce que Stendhal savait en faire. Mais Stendhal aujourd'hui serait journaliste. Le public n'aime que les journaux. Il a besoin, pour croire à ce qu'on lui raconte d'être sûr qu'on ne le « lui fait pas ». Il réclame des photos, des témoignages, des preuves. Ceux qui l'ont compris font fortune : Rémy, Francis Ambrière, Kœstler, Aragon. Le cinéma plus que tout autre art a donné la vedette au document. Tous les réalisateurs ont été formés à cette école : en France, en Italie, en Angleterre. Le public n'a confiance qu'en eux. Et l'habileté d'un Rossellini, par exemple, est de faire croire à tous que *Païsa* est un film d'actualités prises sur le vif, alors qu'il l'a de toutes pièces reconstruit, à partir d'événements réels, sans doute, mais revus, repensés et inventés. *Païsa* est un film plus surréaliste que ceux de Cocteau. Mais le public s'y laisse prendre, rassuré. Alors qu'il a sifflé *Les Dames du Bois de Boulogne*, œuvre qui obéit à la seule volonté de son auteur, œuvre *engagée* parce que Robert Bresson habite délibérément l'âme de ses personnages, les modèle et les fait agir comme il l'entend. Peu lui importe d'être cru ou non. La réalité de ses créatures est au delà des dates et des documents. Elle est d'ordre intérieur, intemporelle.

Le dernier livre de Julien Green : *Si j'étais vous...*, prend à la lumière de ces quelques réflexions son éclairage véritable. En dépit de tout, il affirme la liberté absolue, tyrannique de l'artiste qui vole, par un acte volontaire, l'âme des objets et des êtres qui l'entoure, les pénètre, se substitue à eux et les recrée à travers lui. Un autre drame naît alors : Fabien Especel se sent peu à peu envahi par les personnages dont il a volé l'âme. Sa propre personnalité vacille, il se sent mourir à lui-même, étouffé par son larcin.

Drame d'ordre métaphysique que tout romancier devrait connaître, mais dont le témoin ne se soucie jamais.

J. T.

PROMENADES

CARNETS DE BAL

Boris m'examina longuement, en fronçant les sourcils, comme s'il eût été un médecin appelé en consultation. Puis, il clappa de la langue et dit :

— Ce soir, à dix heures, je te mènerai dans une boîte de taxi-girls, sur la 14e rue.

— Pour m'y choisir une femme légitime? demandai-je sans sourire, car j'étais résolu à ne m'étonner de rien.

— Ne dis pas de sottises.

— Une maîtresse?

— Non plus.

— Mais pourquoi faire, alors?

— Pour te détendre.

— C'est une maison close?

Il sursauta sous l'injure :

— Nous n'avons pas de maisons closes, en Amérique. Ne pose pas de questions. Prépare-toi et partons. Sais-tu danser, au moins?...

— Cela dépend beaucoup de ma partenaire.

— Dans ce cas, je suis rassuré sur ton compte, dit-il.

Et, se tournant vers sa femme, il ajouta d'une voix superbe :

— Olga, nous sortons entre hommes ce soir. Couche-toi sans nous attendre.

Olga baissa la tête. Je frémis d'impatience à la pensée des orgies sans nom que me promettaient ces paroles ambiguës. J'imaginai des tableaux vivants suggestifs, des driades noyées dans des bains de champagne, des supplices délicieux sur des tapis persans.

Dans le taxi qui nous emportait à travers des avenues d'enseignes lumineuses, Boris me dit :

— Nous allons dans un quartier mal famé. J'espère que tu n'as pas emporté trop d'argent dans tes poches.

Je le rassurai sans effort.

Le taxi ralentit enfin, s'arrêta et nous nous trouvâmes dans une rue qui ressemblait aux autres rues. L'enseigne d'un dancing accordait au visage de Boris les nuances de la citrouille mûre. A la porte veillaient de nombreuses photographies de femmes en robes du soir. Un escalier raide nous conduisit jusqu'à un guichet grillagé, derrière lequel siégeait une créature mélancolique et maquillée. Boris tendit son argent et dit :

— Deux carnets, s'il vous plaît.

Une pancarte m'apprit que ces carnets contenaient vingt tickets dont chacun me donnait droit à une danse avec la *taxi-girl* de mon choix. Les dames n'étaient pas admises dans l'établissement, par crainte que leur présence ne détournât la clientèle du personnel féminin engagé par la direction. M'ayant remis l'un des carnets, Boris cligna de l'œil d'un air paillard et dit :

— Maintenant, ça commence.

Nous pénétrâmes dans une pièce rectangulaire, basse de plafond et garnie de glaces indécentes. La piste de danse était limitée par des barrières nickelées et solides comme des appareils de gymnastes. Sur l'estrade de l'orchestre, une lampe rouge palpitait dans le ventre de la grosse caisse. Mais les musiciens avaient déserté leur poste pour l'entracte et les danseurs s'étaient groupés dans la salle de consommation. Je regardai cette salle, et, dès l'abord, un détail curieux retint

mon attention. Une cloison en bois, d'un mètre de haut environ, divisait l'espace réservé au repos des *taxi-girls* et de la clientèle. Tous les hommes étaient parqués d'un côté de la paroi en planches, toutes les femmes de l'autre. Séparés par ce bat-flanc, privés de tout contact, condamnés à la solitude des sexes, ils se regardaient droit dans les yeux d'une manière affamée. On eût dit un troupeau de maris rendant visite à leurs épouses prisonnières. Et, en vérité, l'endroit rappelait à s'y méprendre le parloir d'une prison, ou le box des accusés dans une cour de justice. Les accusées, cependant, étaient vêtues de robes de bal, multicolores et sincères. Ces robes leur laissaient les épaules nues, et je pus constater, en me penchant un peu, qu'une fente latérale permettait d'apprécier la couleur et le modelé de leurs jambes. Jolies dans l'ensemble, elles arboraient cependant une expression dure et fatiguée sur leurs faces enduites de fards. Quant aux hommes, jeunes ou vieux, élégants ou nippés de vêtements avachis, une même pensée inavouable et violente unifiait leurs visages. Un barman, derrière son établi, versait à quelques derviches tourneurs au repos des verres de Coca cola, de soda ou de limonade, seules boissons autorisées dans l'enceinte. Une atmosphère d'ennui professionnel, de décence lugubre, dominait la salle.

Mais, soudain, des musiciens nègres, en vestes blanches, reparurent sur l'estrade, et, d'un seul mouvement, les taxi-girls se levèrent pour aller se poster derrière les barres nickelées qui bordaient la piste. Debout, côte à côte, elles dévisageaient le troupeau des mâles. Elles souriaient vaguement, plissaient les paupières, bombaient la croupe, rentraient le ventre, attendaient...

De l'autre côté de la barricade, les hommes détaillaient avidement cette exposition d'avantages. Près de moi, un petit vieux, sec, cassé, noueux, comme un tortillon de parchemin, se frottait les mains et léchait ses lèvres violettes. Puis, il retira son lorgnon, en essuya les verres embués, le remit, tendit le cou vers la mangeoire pleine. Un gros homme moustachu, que je soupçonnais d'être un fermier de l'Ouest, se promenait devant les filles et les regardait sous le nez, l'une après l'autre, avec un air de maquignon roublard. Boris me donna un coup de coude dans les côtes :

— C'est la deuxième à droite qui me paraît la plus intéressante...

Il avait le souffle court. Son teint s'était animé. Je pensai malgré moi aux *cover-girls* que j'avais admirées la veille, et il me sembla que l'utilité pratique de ces *cover-girls* n'était pas très différentes de celle des *taxi-girls* offertes à ma consommation. Des unes aux autres, il n'y avait en somme qu'une différence de position sociale. Souvent, les *cover-girls* finissaient en *taxi-girls* et rarement vice-versa.

— Tu as fait ton choix? On y va? demanda Boris.

— Laissons passer quelques danses, dis-je. Je veux voir d'abord.

Il parut surpris par mon absence d'enthousiasme et remonta sa ceinture d'un geste viril.

— A ta guise. Moi, je me lance dans la bagarre, dit-il.

L'orchestre explosa en accords discordants. Et, aussitôt, les amateurs, franchissant les barrières nickelées, s'emparèrent de leurs proies respectives et les entraînèrent dans le tourbillon.

Accoté au mur, j'observai le manège des couples. La durée de chaque danse ne dépassait pas une minute. Après une minute, la dame demandait un ticket à son partenaire. Le partenaire s'exécutait avec le sourire, et on repartait du pied gauche pour la danse suivante. Quand le monsieur avait épuisé tous ses tickets, il entraînait sa compagne vers un guichet surmonté de la pancarte suivante : « Achetez ici vos tickets d'instruction. »

Je compris que, pour gagner la tolérance puritaine des autorités, l'établissement était présenté comme une école de danse, et que ces onduleuses personnes aux robes arachnéennes étaient des professeurs. En vérité, pendant les premiers slow-fox, expédiés en un temps record, je pus croire que je me trouvais dans un refuge de décence et d'application scolaire. Les messieurs et leurs dames s'agitaient à distance respectueuse les uns des autres, se regardaient à peine et semblaient engourdis par une incurable tristesse. Mais, très vite, un changement notable apparut dans leur attitude. Ayant obtenu un nombre suffisant de tickets, les taxi-girls se décidèrent à contenter enfin l'appétit de leur clientèle. A présent, collées de tout leur

long au corps de leur cavalier, enlaçant leur cou d'un bras reptilien, jouant de la cuisse et du bas-ventre, elles se livraient aux manifestations d'un extrême plaisir. Les couples n'avançaient plus, pour ainsi dire, mais, figés sur place, agités d'un tremblement vertical, ils faisaient le simulacre de l'amour. Les filles entr'ouvraient leurs lèvres comme pour laisser échapper un morceau de leur âme. Les hommes, mâchoires serrées, sourcils noués, n'étaient plus attentifs qu'à l'approche d'une extase incomplète. Les lumières baissaient. Au plafond, une boule miroitante commença de tourner lentement, et des papillons de clarté roses, verts, jaunes et bleus volèrent à travers la pièce. Je cherchai des yeux mon ami Boris et je découvris une sorte de monstre bicéphale, partie mâle, partie femelle, avec une seule paire de jambes et deux paires de bras. Un courant électrique aux décharges saccadées parcourait les coutures de cet être amphibie. Plus loin, le fermier de l'ouest, congestionné, la moustache trempée, l'œil en boule, absorbait dans sa bedaine une créature flexible, dont l'arrière-train avait la couleur tendre des berlingots. Un petit vieux grelottant, cramponné comme une pieuvre aux charmes opulents d'une grande femme rousse et rose, se laissait mourir à soubresauts délicieux. Un autre vieillard, à barbe blanche, se dandinait sur place, tel un homme ivre, s'écartait de sa partenaire et, avec un gémissement enfantin, se lançait de nouveau sur elle qui riait d'une façon maternelle en le recevant dans ses bras. Revenu de ma première stupeur, je tentai d'analyser le style des taxi-girls à l'ouvrage. Chacune avait sa technique, très personnelle. Les unes préféraient les mouvements amples, qui, des omoplates aux talons, tordaient leur corps en vagues voluptueuses. D'autres dansaient, les épaules immobiles, les pieds rivés au sol, et leur ventre seul participait à l'ouvrage. Cependant, aucune main ne s'égarait en caresses illicites, aucune bouche ne partait à la recherche d'une autre bouche ou d'une épaule nue. Cette retenue me frappa au point que je m'approchai du barman et lui dis à brûle-pourpoint :

— Ces filles dansent rudement bien. Mais comment se fait-il que personne n'ait envie de les embrasser?

Je crus que l'homme, un solide gaillard ficelé de muscles, rongé de barbe, allait s'effondrer dans son temple de bouteilles

vides et de petits drapeaux. Il me regarda longtemps avec une stupeur indignée et murmura enfin :

— Mais... mais c'est défendu... Ici, on vient pour apprendre à danser, et pas pour autre chose...

— Ah! j'avais cru comprendre...

— Non, non... D'ailleurs, regardez; il y a un surveillant qui circule entre les couples pour observer leur conduite.

Et, en effet, j'aperçus un colosse débonnaire qui déambulait parmi les danseurs, les mains dans le dos, l'œil rapide. Une femme ayant appliqué sa joue contre la joue de son cavalier, il s'approcha de la *taxi-girl*, lui dit quelques mots à l'oreille, et la coupable rectifia aussitôt sa position. Le frottement des corps était donc autorisé, avec toutes ses conséquences, mais le baiser, ou le simple attouchement des visages, demeurait prohibé comme une atteinte à la pudeur officielle. Cette hypocrisie monumentale me réjouit au point que j'éclatai de rire. Le barman fronça les sourcils. Pour l'amadouer, je lui commandai un *Coca-cola* et le vidai en faisant la grimace. Puis, je me rapprochai de la piste. Le vieillard à barbe blanche était visiblement à bout de résistance. Il chancelait. La salive huilait ses lèvres. Tout à coup, il jeta un regard éperdu à la ronde. Je pensais qu'il allait s'évanouir, mais il s'excusa, lâcha sa partenaire et partit d'une démarche trottinante vers les lavabos. La danseuse réprima un bâillement et alla se poster de nouveau près des barres nickelées. Son œil fixe paraissait dire : « Au suivant de ces messieurs. » Elle était jolie. Ses cheveux avaient une blondeur fausse et sèche. Je ramassai mon courage, invoquai mentalement les obligations d'un touriste professionnel, et fis un pas vers l'aventure.

— A la bonne heure! cria Boris, qui, à faible distance, continuait ses exercices trépidants. Tu te dessales!...

J'essayai de me composer une mine détachée et même de siffloter un peu en m'inclinant devant la *taxi-girl*.

J'avoue que cette enfant nocturne dansait à la perfection. Pendant les premières mesures, j'eus l'impression de tenir une vapeur docile entre mes bras. Je devinais à peine sa présence. Mais, tout à coup, elle murmura d'une voix oppressée, comme si, devenue subitement ma maîtresse, elle implorait de ma part un serment de fidélité :

— Dites, si vous n'employez pas tous les tickets, vous me donnerez le carnet quand même...

— Je veux bien, dis-je avec surprise. Mais pourquoi faire?

— Je suis payée à la caisse d'après le nombre de tickets que je fais dans la nuit.

— Ah? dis-je avec une pointe de déception dans l'arrière-gorge.

— Oui... C'est un métier très dur, vous savez... Toute la nuit à danser, et souvent avec des malpropres...

— Le petit vieux à barbe blanche?...

— Celui-là était bien gentil. Il m'a donné tout son carnet bien qu'il n'ait dansé que douze danses.

— Mais, dis-je, les clients doivent vous fixer des rendez-vous, après vous avoir tenue dans leurs bras.

Elle fit une mine étonnée et s'écarta un peu pour voir si je ne me moquais pas d'elle.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez les États-Unis? demanda-t-elle.

— Dix jours, exactement.

Une sourire de commisération arrondit ses lèvres. Elle ne paraissait pas trop bête et son visage gardait une certaine fraîcheur.

— Dans ce cas, je comprends votre question. Les gens qui viennent ici ne tiennent pas du tout à nous revoir. Tout le monde, en Amérique, a plus ou moins peur de l'amour physique.

— Quelle pudeur!

— Ce n'est pas de la pudeur. Nous ne sommes pas pudiques. C'est de la crainte. On ne sait jamais ce qui peut sortir des relations entre un homme et une femme. Certaines parties du corps humain, vous me comprenez, sont des sources de mystère et de scandale. Le refuge du diable. Il n'y a que le docteur avec des blouses blanches qui aient le droit de parler ouvertement des relations sexuelles. Vous croyez aux complexes?

— Dans la mesure où ils ne m'empêchent pas de vivre.

— Ici, tout le monde croit aux complexes. A tous les complexes. La moindre démangeaison est un signe de complexe. Les gens que vous voyez danser autour de nous viennent pour se soigner de leurs complexes.

— Je crois plutôt qu'ils viennent pour satisfaire un besoin qu'il leur est difficile de contenter ailleurs.

— C'est ce que je voulais dire, murmura la taxi-girl. Nous les guérissons pour quelques heures. Mais les malades n'aiment pas rencontrer leur docteur dans la vie courante.

— Je ne peux m'habituer à l'idée que vous soyez un docteur, dis-je.

Elle parut vexée, puis réfléchit un moment et dit :

— Vous êtes Français?

— Oui.

— Je l'ai compris à votre accent. Alors, évidemment, vous n'avez pas peur de l'amour. Cela vous paraît une chose naturelle, normale, pas du tout mystérieuse...

— Un petit peu, quand même...

— Oui, mais très peu. Eh bien, vous avez tort. L'amour, c'est un truc à part, une question d'imagination, de nerfs. Tout ce qui vient des nerfs est dangereux.

— Les Américains sont donc sûrs de leurs muscles et inquiets de leurs nerfs, sûrs de leur conscience et inquiets de...

— De leur subconscient...

— Comment connaissez-vous ces termes scientifiques? demandai-je en riant.

— Je suis *graduate*. J'ai lu Freud. Tout le monde, ici, a lu Freud! dit-elle, et elle en profita pour se coller contre moi d'une manière péremptoire.

— Quelle étrange nation vous faites, dis-je doucement. Depuis que je suis à New-York, je ne rencontre que des gens éclatants de santé qui me parlent de leurs complexes, de leur *nervous break down* ,de leurs répugnances psychanalytiques à supporter telle couleur ou telle nourriture. On dirait que plus vous avancez dans vos calculs sur l'asservissement de la matière, plus augmente votre angoisse devant les domaines incontrôlables de la psychologie.

Elle plissa les yeux dans une grimace myope :

— Nous sommes très méfiants à l'égard de tout ce qu'on ne peut pas mesurer, peser ou calculer en dollars, dit-elle.

Le surveillant, qui nous observait depuis un bon moment, se rapprocha en roulant des épaules. Je compris que notre conversation lui semblait suspecte. On ne venait pas au dancing

pour parler. Ces bavardages insolites ne pouvaient être que les manifestations d'un vice mal connu et, par conséquent, plus redoutable que les autres. Ma partenaire se tut, comme prise en faute. Et, malgré moi, j'obéis à son mutisme. Déjà, revenant à une juste conception de ses devoirs, elle s'était accolée à moi et se trémoussait en mesure. A très courte distance, je vis quelques poils blancs accrochés aux broderies d'argent qui décoraient les épaulettes de sa robe. Je me rappelai le vieillard à la barbe vénérable serré contre ce jeune sein, et j'eus brusquement l'impression de pénétrer dans un lit où quelqu'un avait dormi avant moi. Ma *taxi-girl*, cependant, travaillait avec l'énergie du désespoir. Le milieu de son corps, animé d'une existence indépendante, était parcouru de hoquets secs et violents qui le plaquaient en cadence contre le mien. Je ne pus m'interdire de penser à ce coiffeur new-yorkais dont la main, armée d'un moteur vibratile, me caressait le crâne en sautillant. Je m'étonnai même qu'un moteur analogue n'eût pas été fixé à l'arrière-train de ces dames pour leur faciliter la tâche. Dans un pays voué au machinisme à outrance, le travail artisanal des *taxi-girls* était un signe d'anachronisme et de pauvreté. Cette idée me parut tellement drôle que je ne pus m'en débarrasser jusqu'à la fin de la danse. Le charme était rompu. Je me retenais de rire. Le surveillant me dévisageait avec mécontentement. Je quittai la piste après avoir abandonné tout mon carnet entre les mains de ma partenaire estourbie de reconnaissance.

Boris, cependant, continuait ses exercices chorégraphiques avec obstination. Son front ruisselait de sueur. Des veines s'étaient gonflées sur ses tempes. Dans ses bras, une jeune bacchante s'épuisait en frissons, en crispations et en titillations médianes. Visiblement, elle se donnait beaucoup de mal. Voyant que je l'observais, Boris se rapprocha de moi, me cligna de l'œil et dit :

— C'est une nouvelle. Elle veut se faire apprécier.

— En as-tu pour longtemps? demandai-je.

— Encore un ticket.

— Laisse-le-lui et partons.

— Jamais de la vie! dit Boris. Ce ne serait pas correct.

J'attendis donc qu'il eût achevé la dernière danse du carnet.

Enfin, l'orchestre se tut, les hommes et les femmes se séparèrent en deux fleuves ennemis. Comme frappées par une malédiction biblique, les *taxi-girls* retournèrent s'asseoir derrière la cloison de bois, et les clients se massèrent de l'autre côté de la barricade,

HENRI TROYAT.

Aussi sûrement que la conquête suit la conquête, et que l'annexion succède à l'annexion, la conquête de la Turquie par les Russes ne saurait être qu'un prélude à l'annexion de la Hongrie, de la Prusse et de la Galicie avec, pour réalisation ultime, l'empire slàve dont ont rêvé certains philosophes fanatiques du panslavisme. Arrêter la politique russe d'annexion est une question de la plus haute importance. (Karl Marx, lettre au *New York Tribune*, 1853.)

IMPRESSIONS DE LONDRES

Les rues de Londres offrent un spectacle inconnu à l'observateur d'autrefois. Après neuf heures du soir, une faune louche hante le West End. Des ombres équivoques rôdent, et Leicester Square, la nuit, est un Pigalle où la prostitution se ferait plus impudique, plus enveloppante. Le Regent, les établissements Lyons évoquent un Restaurant Dupont atteint de gigantisme quoique de sollicitations moins éclatantes. Si Londres possède encore quelques refuges de luxe intime et discret, elle les dissimule jalousement. Au bar américain du Ritz, d'ailleurs aux trois quarts vide, deux gentlemen — comme il y en avait encore en 1939, illustration de la mode masculine selon *Vogue* — me confient avec amertume qu'on ne saurait plus aujourd'hui s'aventurer au Dorchester, ni dans aucun des grands hôtels qui font face à Hyde Park. Ces lieux, jadis d'une distinction raffinée, sont devenus le rendez-vous d'une étrange pègre, nouveaux riches et pirates du marché noir.

Londres s'est vulgarisé. Et la vulgarité s'étend, s'étale en maint lieu, en maint domaine de la vie publique.

Au coin des Orateurs, à Hyde Park, un homme en uniforme d'infanterie brandit l'Union Jack, vitupère contre la politique britannique en Palestine, dénonce une vague antisémite qui déferlerait sur l'Angleterre. C'est un Juif. Il a fait toute la guerre comme simple soldat. La foule des auditeurs écoute, sans réaction. Jusqu'à ce qu'une vieille déguenillée se mette à hurler : « Les Juifs sont un chancre au cœur de la saine Angleterre. » Elle y met l'accent d'une cabotine qui se souvient des planches abandonnées. Deux petites Israélites la prennent à partie : « Eh! allez prendre un bain, espède de piquée! » Cependant, alentour, impavides et majestueux, des horse-guards errent lentement, dédaigneusement...

A la première page des journaux, la délicieuse princesse Elizabeth, le charmant prince Philippe ont la vedette. Le souci de leurs traits de caractère, de leur mode de vie, effacent toute autre préoccupation. Elizabeth et Philippe cherchent le petit nid où loger leur amour. Elle cuisine à la perfection. Lui, éventuellement, se débrouillerait fort bien, humble plongeur, à laver la vaisselle. Les humbles, avides de ces détails touchants, s'en enchantent, comme on fait les Anglais de jadis en pareilles circonstances. Mais les snobs en sont irrités, et le disent.

Un vieux couple — cinquante-cinq, soixante ans — valse sur la glace de la patinoire. Quel sérieux, quelle dignité! Ce ne sont point des professionnels, mais peut-être des retraités. Ils viennent ici tous les après-midi. Depuis combien d'années sont-ils des habitués de cette piste? Mr Pickwick... Dans un instant, le vieux couple prendra le thé *at home*. Monsieur somnolera, le *Times* sur les genoux. Madame se rendra à un service théosophique, ou spirite, ou scientiste... Ils n'ont jamais manqué leur divertissement favori, même au temps des V 1. Valse gracieuse, et solide pérennité. Éternelle Angleterre!

Dimanche après-midi, aux bords de la Tamise. Mille petits bungalows, tous semblables, s'éparpillent sagement dans la verdure. Ils s'accommodent au charme de ce paysage, unique au monde. Rivière paisible, gazons veloutés, nobles frondaisons,

lointains brumeux, reflets de soleil sur l'eau, vaches courtoises — toute la féerie exquise de Constable et de Lawrence. Avec la féerie *Merry England* de Chaucer, odeur de beurre et de marmelade dans l'air. Les résidents des bungalows ratissent inlassablement leurs pelouses. Les jeunes couples font du canotage. Quelque chose demeure ici : une certaine conception du bonheur : très humain, très civilisé, un peu terne et monotone. Les statues que le sculpteur John Bibbo a dressées dans son jardin, sur la rive du fleuve, ne l'intimident point, ces énormes blocs de granit, du style d'Epstein, monstres d'obscénité froide. Il n'importe que John Bibbo soit la plus récente idole des avant-gardes de Chelsea et de Bloomsbury : les bungalows de la Tamise s'obstinent à ignorer les inquiétants simulacres. Il y a toujours des barques à réparer, l'herbe à tondre, le thé à savourer, les week-ends à occuper.

On fait la queue partout : aux arrêts d'autobus, au métro, aux portes des cafés, des cinémas; on admire avec quel ordre, quelle discipline, quelle bonne humeur.

Au théâtre, on ne trouve pas cette demi-douzaine de pièces, chargées d'intentions, bourrées d'idées à en craquer, s'efforçant à l'originalité de technique ou d'écriture qui paraissent chaque saison sur les scènes parisiennes. Le climat intellectuel du spectacle à Londres est beaucoup plus tempéré. Ni la pensée, ni le style n'y poussent des tentatives audacieuses. Le public accorde ses faveurs aux comédies du genre bourgeois le plus éprouvé, et on le satisfait avec empressement : œuvres d'observation familière, empreintes d'humour, parfois relevées d'irrésistible cocasserie. Le très grand acteur Robert Morley joue un rôle de vieux père indulgent qu'il s'est lui-même écrit. *Child's play* et *School for Spinters* effleurent, dans la veine humoristique, des problèmes sociaux d'ordre mineur. Françoise Rosay, très sculpturale, remporte un vif succès dans *Trespass*, pièce de terreur d'Evelyn Williams. Noël Coward est joué en trois endroits différents. Avec *Peace in our Time*, il a essayé de refaire « Cavalcade ». Mais le résultat n'est pas convaincant. La pièce repose sur l'hypothèse de l'occupation de l'Angleterre par les Allemands. Il faut l'extrême adresse de Noël Coward pour éviter les pièges dangereux d'une donnée qui ne peut

guère se passer de la réalité historique. La comédie musicale à grand spectacle fleurit avec bonheur.

Et un peu partout triomphent des « thrillers », ces drames d'épouvante et de mystère, histoires policières de gangsters et de meurtres, où les Anglais excellent — qu'on regrette de ne pas voir s'acclimater à Paris.

L'atmosphère du « thriller » est, avec la couleur de notre époque, celle du roman noir de l'ère préromantique. C'est aussi, en quelque manière, celle du fameux *Rocher de Brighton*, de Graham Greene. Il est curieux de comparer l'accueil fait en France aux livres de Graham Greene et l'opinion qu'en forme le lecteur anglais moyen. Même pour un certain public, pourtant au courant de la chose littéraire, *Brighton Rock* n'est qu'un excellent roman quasi policier, l'équivalent d'un roman de Simenon. La pièce qu'on en a tirée est un « thriller » ni plus ni moins. Le bon Anglais ne consent qu'avec une stupéfaction un peu amusée, et fort réticente, à admettre les implications métaphysiques que le Français averti, à la suite de quelques critiques de qualité, découvre dans cet ouvrage. Nous voyons dans Graham Greene le Bien et le Mal, la Conscience, la Fatalité, et Kafka et Faulkner, que sais-je? La lecture de ses romans devient un plaisir d'intelligence et de découverte. Et le jeu est au moins aussi amusant, aussi profitable que la pratique des mots croisés. Mais les Anglais hochent la tête et refusent de jouer. Par contre, ils louent, avec une très lucide conscience, la richesse des mythes de Rex Warner.

Il ne semble pas que la connaissance de la littérature actuelle française en Angleterre soit aussi répandue que la connaissance de la littérature anglaise en France. On fait grand cas de *A Woman of the Pharisees* de François Mauriac. Au théâtre, c'est un succès de scandale que remporte *Les Morts sans sépulture*; et au cinéma, le public reste très froid devant *Les Portes de la Nuit*.

(*Septembre* 1947.) JEAN-LOUIS CURTIS.

DE VENISE A NAPLES

Lorsque par nécessité on voyage en troisième classe, dans l'Italie d'aujourd'hui, on arrive avec peine à s'insérer entre les corps entassés sur deux étages (les malins sont perchés sur les appuis des banquettes et s'agrippent au plafond). J'ai fait le voyage Venise-Rome plié en quatre, le dos oblique sous une paire de souliers, les pieds perpendiculaires parmi d'invraisemblables paquets et les yeux ouverts.

J'ai pu dans cette position incommode assister à des empoignades politiques car le wagon était peuplé de jeunes ouvriers en salopettes bleues ornées de multiples décorations, qui revenaient de Bulgarie. C'étaient des volontaires du « Front de la Jeunesse » qui étaient allés percer un autostrade dans les Balkans. Un voisin danois, à trois corps plus loin, fulminait contre les rouges, continuant une conversation en anglais que nous avions entamé sur le cinéma.

Un camionneur de Ménilmontant demandait à un des miliciens travailleurs que ses camarades appelaient Barberousse, de chanter la romance napolitaine qu'il avait enregistrée à la radio de Sofia, mais déjà le chanteur avait entrepris une conversation animée avec un qualunquiste sur le thème de la liberté. Une femme intervenait, frappant avec vigueur son journal illustré. Et pour l'un, le « quelconquisme » était la reprise du fascisme, pendant que l'autre accusait les communistes d'avoir vendu (donné) Trieste à Staline. Les combinaisons bleues défendaient Tito, qui fit de grandes choses, et le plus proche de moi, l'index sur l'effigie de Dimitrov, me vantait l'avènement du prolétariat en Bulgarie.

Pendant ce temps, le bord d'une caisse pliait mes genoux à l'envers et une vieille femme tentait de dormir contre ma hanche. Le train filait dans la nuit, ballottant ces grappes de chairs suantes, et les arguments se déchiquetaient les uns les autres, sans fin...

Les belles familles.

De Rome à Naples, je monte d'une classe, mais le voyage en seconde n'est guère plus confortable si l'on se trouve à un

bout de wagon, à la pointe de sa valise, assailli par des nombreux rejetons de deux familles prolifiques : le père caresse tendrement le pied du petit dernier, pendant que l'épouse maintient les deux aînés sur les colis pour qu'ils continuent de dormir.

Mais la colonie de gauche est plus envahissante. Leur chef hiérarchique commence par s'étendre de tout son long sur les détritus du couloir. Il loge ses pieds entre les miens, ou dessus, envoie ses mains entre les jupons d'un ecclésiastique irascible et commence à ronfler. Sur quoi, sa progéniture vient sur son corps danser la danse du scalp, et arrive sur mes genoux. Ils me donnent l'impression d'être au moins quinze, mais ne sont que trois, sans compter celui qui tette et qui sert maintenant d'oreiller au père qui n'arrivait décidément pas à dormir avec les bambini lui courant sur le ventre.

Une lumière très blanche enduit la campagne voisine d'une craie aveuglante. Seules les ruines arrivent à rester sombres. Elles ne sont pas toutes antiques : parfois des maisons crevées entourent de petites gares rebâties devant leurs parterres de roses. Les enfants, maintenant, mangent des tartines. L'obscurité d'un tunnel permet à l'un d'eux de venir essuyer la confiture et le beurre sur mon pantalon. Il se fait ensuite installer debout sur la portière pour un besoin urgent et l'ecclésiastique se protège de son mieux de la pluie soudaine qui l'a arraché à son bréviaire. La maman essuie le carreau avec son mouchoir, dont elle se couvre ensuite le chef pour se protéger du soleil, en maintenant les coins entre ses dents.

Un Tarzan, en maillot de cycliste, arrive à se frayer un passage avec un petit seau de sodas, mais on repasse bientôt le récipient pour des consommations gratis parce que la police du train a verbalisé, pour la plus grande joie de la communauté. Ce qui n'empêche point un autre négociant ambulant d'écouler une valise de pastilles.

Des montagnes bleues accourent vers nous. C'est bientôt la mer, et, au soir, le coucher de soleil derrière les ruines, en arrivant sur la baie de Naples.

La valise et le pantalon.

J'aurai le temps, avant de repartir, de suivre les cortèges fleuris, parmi les illuminations à la gloire de San Gennaro

(saint Janvier) dont le sang se liquéfie chaque année à date fixe, au moment des réjouissances. J'aurai même le temps, selon la tradition, de me faire voler une valise, tradition qui fait partie du folklore local, coutume charmante qu'il faut accepter comme le passage de la ligne ou les confettis du carnaval.

Les agents de la police ferroviaire sourient lorsque je demande s'il n'y aurait rien à tenter pour retrouver cette malheureuse valise, où j'avais mis toutes mes notes, photos, documents. Le plus jeune, pour me consoler, me conte l'histoire de l'ouvrier sicilien qui arrive, sans bagages, à Naples, pour chercher du travail. Il n'avait pas une lire et venait en bras de chemise. Un jeune garçon s'offre à lui procurer un emploi. « Mais il faut te laver avant d'aller demander une place. Viens prendre un bain. »

Il l'emmène sur une crique retirée et l'autre, après quelques brasses, vient se rhabiller. La chemise et le pantalon étaient partis. Et c'est dans un costume des plus rudimentaires qu'il a dû se présenter à la « questure », où l'on voulait l'inculper d'attentat à la pudeur.

Je n'avais plus qu'à remercier saint Janvier d'avoir gardé mon pantalon.

JEAN DESTERNES.

Sur les murs de Paris :

RÉUNION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES ESPOIR ET DÉSESPOIR 1947 par JOSEPH FOLLIET *Avec le concours des Gais Compagnons.*

SUR LES ROUTES DE GRÈCE

Nous avons quitté Nauplie de grand matin, pour arriver à Epidaure avant les délégués français. Le Groupe de Théâtre Antique, avec lequel, évitant les cortèges officiels, j'ai la chance de faire le voyage, doit ce soir jouer *les Perses* devant quelques centaines de spectateurs privilégiés venus d'Athènes

en autocar. Pèlerinage historique à l'occasion du centenaire de l'École Française d'Athènes.

Or, sur la route où nous pensions rouler à peu près seuls, nous nous étonnons de dépasser une foule de paysans convergeant de tous les points vers Epidaure. Vieilles femmes assises sur des ânes, la tête enveloppée d'une écharpe jaune; familles entassées dans des charrettes, jeunes gens à pied ou en camion. Descendus de l'autocar près du théâtre antique, nous y trouvons déjà des groupes de paysans s'installant pour la journée. Tandis que les étudiants de la Sorbonne répètent sur l'Orchestra, la foule ne cesse de se presser sur la terrasse ombreuse du sanctuaire. Il en vient de tous côtés, surgis des maisons les plus reculées, par des chemins à peine tracés. Dans ce pays où le commerce ne perd pas ses droits, des marchands de « pagôta » ou de « leimonada » se sont installés, venus Dieu sait d'où avec leurs petites voitures croulantes de glaces. Dans un grand bruit de rires et de cris, chacun s'installe auprès du sanctuaire, sous un arbre, sur un fût de colonne, sur des débris de marches. Quelques solitaires préfèrent rester à l'écart sur les degrés du stade. Autour de l'unique fontaine du pays, c'est une bousculade joviale. « Ena nero, parakalô! » De jeunes scouts athéniens font passer des cars d'eau fraîche. Des groupes se forment, en attendant le spectacle, autour d'un vieux joueur de flûte ou d'un chanteur. On rit, on se hèle d'un coin à l'autre. Étonnante kermesse au milieu de cette campagne déserte. Sans cesse des retardataires viennent se fondre dans cette foule pétillante; des groupes de scouts et de soldats arrivent d'Athènes en chantant (plus de cent kilomètres debout dans ces camions par une route défoncée!) A partir de trois heures, la multitude se dirige lentement et bruyamment vers le théâtre, s'accumule dans le fragment d'hémicycle déjà à l'ombre. Certains restent entassés sur les talus environnants pour jouir de la fraîcheur des arbres. Bientôt, au lieu des quelques centaines de spectateurs prévus par les organisateurs stupéfaits, c'est une foule de près de dix mille Grecs qui remplit les gradins. Ce public fruste et enthousiaste ne doit pas être si différent de celui qui, il y a vingt-quatre siècles, venu des campagnes lointaines consulter le dieu Asklepios, assistait sur ces mêmes gradins à la célébration d'une tragédie. Jamais sans doute, depuis la fin

du monde antique, une telle affluence n'a rempli l'hieron d'Epidaure. Jacques de Lacretelle, à qui je fais part de mon saisissement, me dit son émotion aussi d'assister à cette résurrection unique d'une des grandes Asklepieia de jadis, et de songer que c'est la France qui l'a provoquée. La foule sur les gradins continue à s'amuser avec bonne humeur. Puis, sitôt qu'entre sur l'orchestra la solennelle procession des choreutes des *Perses*, elle s'arrête d'un coup et l'hémicycle bruissant, soudain figé, devient comme un grand visage attentif.

Mais cette belle immobilité ne dure pas. Bien vite l'atmosphère se détend. Un spectateur trop haut placé descend vers les gradins du bas. D'autres, l'ombre gagnant rapidement l'amphithéâtre, cherchent des places plus confortables. Les braiements intempestifs d'un âne font déferler un rire léger. Ces Grecs ont toute l'aisance, l'absence de gourme des enfants de Socrate. Je suppose que le public antique qui venait écouter à la file dans ce théâtre trois tragédies d'Eschyle, plus un drame satirique, devait, au cours de cet interminable spectacle, se détendre avec la même liberté. Ce qui ne l'empêchait pas, comme aujourd'hui, d'apprécier la grandeur de cette liturgie. Et je me dis que la vertu de ce peuple a été dans cet équilibre délicat entre la grandeur et la liberté. Avoir été noble sans raideur, dégagé sans débraillé, voilà où est le vrai « miracle grec ».

Le soir qui tombe amène la fraîcheur. La tragédie terminée, chacun se hâte de rentrer. Les groupes qui se dispersent se perdent dans le crépuscule; et lorsque les derniers nous quittons Epidaure, après cette journée où la vie a repris sur ses pierres, le théâtre divin retrouve, dans la nuit, sa solitude de vingt siècles.



Le lendemain, calmée l'excitation de la fête d'hier, nous quittons Nauplie. A travers l'Argolide nous refaisons en sens inverse la route cahoteuse de Corinthe. Après un passage rapide à Tirynthe, nous visitons avec quelle émotion à Mycènes, cité d'Agamemnon, les tombeaux intacts des Atrides, le palais du Roi, les couloirs par où, selon la légende, Oreste s'enfuit après le meurtre de sa mère...

Bientôt les vignes le long de la route annoncent que Corinthe est proche. Nous allons doubler un âne chargé d'une pyramide de raisin blond. Le soldat qui nous accompagne ouvre la portière, saisit au vol deux énormes grappes, et m'en jette une sur les genoux en riant à pleines dents.

Mais l'insouciance n'est pas le propre de tous les soldats d'Hellade. Quelques kilomètres plus loin, notre chauffeur n'ayant pas vu un militaire lui faire signe sur le bord de la route, celui-ci se met à galoper derrière nous, arme sa mitraillette, et s'apprête à tirer. Notre car s'arrête juste à temps pour éviter un drame. L'hospitalité joyeuse des Grecs, la fête insouciante d'hier, les chansons des soldats qui nous accompagnent ne doivent pas nous faire oublier que nous sommes dans un pays en guerre. L'autre jour on me montrait sur les colonnes du Parthénon les traces toutes fraîches des balles de décembre 44; et, depuis, la lutte continue dans les montagnes. L'excursion prévue à Delphes par l'École française d'Athènes a dû être supprimée, car cette région est aux mains des rebelles. Hier soir encore, à Nauplie, longeant la route en corniche qui contourne l'Acropole, j'ai été arrêté trois fois par des sentinelles. L'une d'elles, avec qui j'ai bavardé un moment, m'a expliqué à grands renforts de gestes que la citadelle venait de recevoir des détenus politiques (j'avais vu, en effet, dans l'après-midi, la navrante caravane monter vers le fort) et que, de l'autre côté de la baie, les « comounistes » tenaient les montagnes. Son accent en disait long lorsqu'il prononçait ce mot. Et la nervosité de notre soldat à la mitraillette est aussi significative. Les Grecs ont une peur haineuse du communisme. Me promenant la semaine dernière au jardin national d'Athènes avec un jeune routier, je lui demandais de m'expliquer la formation du nouveau gouvernement. Il me dit qu'un ministère de coalition s'était formé, groupant les partis de l'extrême gauche à l'extrême droite, chargé de négocier avec les rebelles, ou de les exterminer.

« — Mais, si l'extrême gauche fait partie du gouvernement, les communistes y sont donc représentés?

« — Non, répondit-il, les communistes ne font plus partie de la vie politique. Ce ne sont plus des Grecs. Nous les traitons comme des ennemis de la patrie. »

C'est que les Athéniens ont encore en mémoire la révolution de décembre 44 qui a été si cruelle. Des religieuses françaises m'ont raconté que, pour ne pas mourir de faim, elles devaient aller arracher de l'herbe dans le cimetière, près des tombes, où elle est la plus grasse. Un livre blanc publié par le gouvernement étale toutes les atrocités commises par les francs-tireurs. Par réaction, la bourgeoisie athénienne n'a qu'un désir : voir anéantir au plus vite le parti qui continue à faire peser une telle menace. D'où ces arrestations massives et ces camps de concentration que, du cap Sounion, je voyais dans l'île de Makronisos, et sur lesquels les Grecs ne semblent pas aimer qu'on les questionne.

Cependant, à Athènes, le parti communiste jouit d'une liberté d'expression totale, au moins en théorie. Surpris à mon arrivée de trouver *Action* affiché aux kiosques à journaux, je devais apprendre bientôt que les journaux communistes grecs eux-mêmes continuent à paraître. En pleine rue du Stade, en effet, l'immeuble du « *Rizospastis* » étale sur sa façade un immense insigne soviétique. Le journal paraît régulièrement. Mais une sentinelle monte jour et nuit la garde devant la porte; et périodiquement une descente de police vient faire quelques arrestations. Les Athéniens ne se risquent pas à lire ce genre de publication en public : mon serveur au restaurant m'ayant reconnu sur une photo d'un journal du matin vient me la montrer à table. A trois reprises, je veux voir le titre du journal, qu'il me cache chaque fois énergiquement. Je devine enfin de quelle feuille il s'agit, cours l'acheter, et reviens à ma place en étalant le quotidien, communiste on l'a deviné, devant le garçon de table scandalisé et ravi...

Il ne faudrait pas s'imaginer l'atmosphère d'Athènes opprimante et inquiète. Ce qui frappe, au contraire, l'étranger qui y séjourne, c'est l'insouciance, la gentillesse générale qu'on y rencontre (et dont Paris, depuis longtemps, vous a déshabitué). Les commerçants sont aimables, les passants souriants. Et, sur l'Acropole, lorsque le soleil disparaît derrière les Propylées au milieu d'un grand jaillissement de violettes, on se laisse encore aller à rêver que cette minute admirable est éternelle, que le monde entier participe à cette joie des pierres et du ciel. Mais, redescendu au centre de la ville, le passage interminable d'une

division motorisée vous réveille brusquement et vous rappelle qu'il y a encore, au delà de cette paisible et rieuse Athènes, des enfants grecs qui veulent de la poudre et des balles.

(Athènes, septembre 1947.) PIERRE QUÉMÉNEUR.

Sur les murs de Paris :

FORCE ESPAGNOLE DE L'HONNEUR

Une nuit qu'il pleuvait à Salamanque, j'étais attablé avec quelques étudiants dans une petite pension dont la terrasse et les vignes donnaient sur la place de la cathédrale. Ses coups de bourdon avaient cessé de crever l'air, mais il restait dans le silence de leur présence voisine assez de surprise et de menace pour que chacun de nous fût tendu vers ses propres heures d'angoisse : et c'étaient elles que nous rappelions. Au début de la guerre civile, un seul de mes camarades avait changé de camp : il avait fui la zone républicaine où son grand-père et un oncle avaient été massacrés sous ses yeux. Tous les autres ignoraient les raisons des rouges et des blancs : ils n'avaient pas suivi les appels partisans, mais la mobilisation que, par voie très administrative, avait décidée le parti maître du lieu où ils vivaient; et pendant trois ans, ces combattants des deux morceaux d'une armée régulière s'étaient entre-tués sans haine. Ce fut pourtant sur cet ensemencement du hasard, et au bout d'une fatalité, ainsi engendrée, que sortirent la mort, la victoire et la défaite.

L'un de ces garçons se trouvait, pendant l'été de 1937, sur le front des Asturies. Sa compagnie rentre un soir dans les lignes après un important coup de main. La relève l'attendait et elle part aussitôt pour un cantonnement de repos. Le capitaine avait été tué, le commandement était passé à un jeune lieutenant, lequel, d'un bout à l'autre de l'engagement, s'était battu comme un furieux. Il ne ramenait de sa main gauche que trois doigts, car les deux autres avaient été arrachés par un éclat de grenade.

Sur les dix heures de la nuit, la compagnie atteignit la Vega del Rey, village qui lui avait été affecté. Une autre unité du même régiment s'y trouvait elle-même installée, et cette certitude de trouver une popote et une table servie accrut la faim du garçon, qui commença de lui crier plus fort au milieu du ventre que ne faisait la main dans son mouchoir ensanglanté.

— Naturellement, me dit le garçon qui fut le témoin de ce retour, en entrant chez l'épicier où se trouvait la popote, Santiago ne se jugeait inférieur en « valor » à aucun des officiers qui fumaient sur leurs chaises cassées. Mais je vous promets qu'il entra sans aucun air d'arrogance, il voulait seulement manger et boire.

« Ola! — les autres se mettent à crier — tu as du sang plein ta vareuse. »

« Une main seulement, plaisante un capitaine. Tu n'es pas généreux. »

Santiago ne l'entendit pas, mais moi je sais qu'il parla ainsi, j'étais à côté de lui. C'était un Murcien, il s'appelait Gregorio Peralez Diaz, il n'avait qu'une jambe et un seul œil, ce qui, pour son humiliation, l'enfermait dans les bureaux d'État-Major. Et Santiago, un jour que Peralez lui avait dit qu'une fille de son goût était superbe, lui avait envoyé que d'un seul œil il n'en pouvait voir que la moitié. C'est ce jour-là qu'ils ont commencé à se détester.

« Où est l'infirmier? » cria un alferez.

L'infirmier, c'était le cuisinier, un Galicien qui puait le suif. On l'amène, on ouvre une cantine de pansements et voilà Santiago obligé de s'asseoir à se faire soigner la main avant de rien avaler.

« Par les c... du Pape, jurait-il, c'est une paire d'œufs frits que je veux. »

A ce moment entra un commandant; le colonel l'avait envoyé aux nouvelles. Il voit Santiago et commence à lui parler d'évacuation.

« M'évacuer, moi? fait Santiago. *A ver quando saldra la leche del pecho de la Virgen del Pilar.* (Quand le lait sortira du sein de la Vierge du Pilar.) »

Il se lève, prend l'infirmier par les cheveux, et d'un grand coup de pied au cul l'expédie à la friture des œufs.

« *A matar!* s'écria quelqu'un. Tue-le! »

Gregorio Peralez se balançait, sa chaise grinçait, et ce cri-là perçait le chahut de la popote.

« *Oye, Santiago!* lança-t-il. *Oye cono!* Tu n'es qu'un imbécile... Voyons! Pourquoi ne veux-tu pas aller à l'hôpital? Que tu sois là-bas ou ici, tu sais bien que ta croix de guerre ne t'échappera pas. »

« — Je me moque des croix de guerre, dit Santiago. Arrête de te balancer, que tu vas casser la chaise. »

Peralez se renversa très loin en arrière, ses bras pendaient et je voyais ses doigts qui grattaient la terre battue — et se balancer sur une chaise quand on n'a qu'une jambe, c'est un exploit de cirque.

« Tu ne te moques pas des croix de guerre, fit-il. La preuve... »

Je vous ai dit, j'étais à côté de Peralez, et je lui dis de se taire. Mais il avait les lèvres blanches, *y sus ojos tenian mala leche*, ses yeux étaient pleins de malheur. Il n'y avait plus moyen de lui faire lâcher sa pierre. Pas vrai

« La preuve — il continua — c'est que toi tu es rentré vivant pour la chercher ta croix, alors que ton capitaine est mort. »

Hombre! La popote s'est trouvée tout d'un coup gelée comme de la sauce. Gregorio Peralez ne faisait plus grincer sa chaise, et nous regardions tous Santiago avec le blanc de son pansement qui lui pendait sur les bottes. Il ouvrit la bouche comme pour avaler quelque chose, et il la referma d'un coup avec un bruit de couvercle.

« *Pues...*, fit-il doucement. Ainsi..., tu penses, me semble-t-il, que moi je n'ai pas fait tout ce que je devais faire? »

Gregorio avala son cognac et il éclata de rire. Puis il dit :

« Je le pense parce que c'est la vérité... Tu n'as aucun courage. »

Alors Santiago Lejarza raidit ses jambes et il marcha jusqu'à la table où il avait jeté ses baudriers et son ceinturon. Celui-ci traînait sur la terre et l'étui du revolver s'y trouvait à plat, et sous le pied du capitaine Peralez.

« Mon capitaine, dit Santiago, faites-moi la grâce de déranger votre pied. »

Jamais on n'avait entendu quelqu'un appeler Gregorio « mon capitaine » et lui parler comme à une Excellence.

« Je regrette, fit celui-ci. Cet étui me reposait la jambe. »

Et il écarta son pied.

« Voilà les œufs », fit l'infirmier qui revenait.

« Le capitaine Peralez les mangera », répondit Santiago.

Il se baissa, ramassa l'étui, en sortit son revolver et l'arma. Peralez le regardait, il avait croisé ses bras, il était prêt à recevoir le coup entre les yeux. Parce que c'était lui seul qui avait amené la balle devant le chien de l'arme.

« Écoute, fit Santiago, je pourrais te tuer. Mais ce coup-là, pour moi, ne vaudrait rien. Moi, j'ai d'autres démentis à jeter dans la figure du fils de putain que tu es... Je ne suis pas courageux, moi? Regarde, et appelle Dieu. »

Il se fourra dans la bouche le canon du revolver et tira.

*

Nous entendîmes de nouveau la pluie qui picorait les vignes de la terrasse. Personne n'avait envie d'ouvrir la bouche, la mort était assise sur un coin de notre table.

— Et avant la guerre, demanda l'un des étudiants, que faisait-il, ton Santiago?

— Il était très riche, répondit mon camarade. Il courait l'Espagne avec la Barraca de Lorca, et lui-même il était un grand poète.

J. M. Creac'h.

PROVINCE

« Et alors, qu'est-ce qu'on pense de la situation, à Paris? »

L'homme du village, en me serrant la main, avait des yeux pleins d'impatience. Puis-je le combler, avec ma tête pleine de ces nouvelles et de ces problèmes que journaux et revues exposent et discutent chaque matin et chaque soir? Discussions dans le métro, au restaurant, au café, aux entractes; éditoriaux, titres sur huit colonnes... Je suis ivre de ce tourbillon d'événements et d'idées qui, hier encore, m'emportait. Mais brusque-

ment, devant le silence du village, le calme des champs et l'horizon familier des montagnes, il se détraque et tourne à vide un moment, comme la roue morte d'un feu d'artifice consumé.

« Est-ce que ça va aussi mal qu'on le dit? »

Cette naïveté un peu touchante m'irrite. Je viens de me sentir très loin de Paris, très loin de tout; chez des gens qui me sont aussi étrangers que Péruviens ou Lettons. Je suis pourtant en pleine France, à quelques heures d'une grande ville; mais dans une de ces innombrables communes rurales où la radio n'est guère que chansons, où le journal, une fois lues les nouvelles locales, va allumer le feu, où l'horizon politique s'arrête à deux ou trois bonshommes influents au chef-lieu.

Je suis allé au café. On y discute toujours avec passion. On se demande si finalement Pétain n'avait pas raison; on crie contre l'Angleterre, « qui nous laisse toujours tomber, au mauvais moment »; on a peur de l'Allemagne qui se relève; on craint pour la France, dont les fonctionnaires mangent le budget. Je suis un peu étourdi; comme quelqu'un qui tombe à l'improviste dans un cercle de somnambules.

Je pense à l'homme de Paris, qui voit chaque jour, malgré lui, la vie politique et sociale se cristalliser en titres, manchettes et tracts, brochures à communiquer.

Ces hommes du pays rural s'arrangent comme ils peuvent avec les laïus du député, les confidences du conseiller général, les mauvais articles d'une presse indigente. Le décalage du temps, l'inactualité forcée des événements, l'ignorance totale des composantes étrangères de notre vie politique referment ces petits mondes sur eux-mêmes, les écartent des vrais problèmes, réduisent à rien la matière de leurs discussions. Faute de ferment, la pâte durcit.

Je les quitte; j'ai l'impression de les abandonner à leur petite oscillation entre le médecin rouge et le curé conservateur, comme un mécanisme oublié dans une boîte. Les échos du monde les survolent sans les toucher. Sous la carapace des discours électoraux et des journaux mal faits, ils continuent leurs petits débats.

Conservatisme de la province, es-tu sagesse ou pauvreté?

Tout le long de la voie, que de villages, que de hameaux, que de fermes isolées.

Dieu, que la démocratie est difficile!

ANDRÉ ROUGON.

LES FRUITS VERTS

Qu'un écrivain de dix-neuf ans ait reçu le prix Stendhal, si déjà son talent s'affirme ou si nous saluons seulement des promesses, je ne puis que m'en réjouir. Qu'on parle même à ce propos de Rimbaud ou de Radiguet, je ne m'en scandalise point. Non seulement un grand poète, mais un dramaturge, un romancier, peut se passer d'expérience; il peut, par la seule vertu de la création littéraire, qui est une re-création, construire un monde plus cruel ou plus beau que le monde vrai. La saison du désir et de la découverte, le fugitif instant de la disponibilité sentimentale est pour certains, comme pour d'autres l'âge mûr pour d'autres même la vieillesse, le temps de l'accomplissement. Je ne crois pas, même en fait de romans, aux pouvoirs du carnet de notes; je ne crois pas au réalisme en art et en littérature. L'essentiel, c'est l'expression de chacun par ses moyens propres, c'est le style, c'est le chant profond. On est humain, comme on est classique, inconsciemment, sans le vouloir. Dans la réussite et le succès d'un romancier de dix-neuf ans il n'y a pas d'extravagance, si ce n'est celle du talent ou du génie, suivant le cas.

Rien de commun, il faut le dire, entre une telle promotion et celle qui conduit depuis peu sur de grandes estrades des virtuoses en culotte courte ou au pupitre des concerts un chef d'orchestre de huit ans. Mozart est un miracle qui ne se reproduit jamais. A vouloir battre les records de la précocité, on ne fait pas surgir les génies attendus de demain ou d'après-demain : on fabrique de petits singes, on cultive surtout la grimace et la mômerie. Là se marque l'infantilisme où se plaît notre époque, ce goût du balbutiement et de l'imperfection, cette manie du primitif dont rougirait un primitif; là se marque l'oubli de quelques lois essentielles, qui veulent que la beauté soit *au*

terme des choses et que ce qu'on appelle la maîtrise d'un grand artiste, cette démarche souveraine, cette aisance quasi divine, comme la liberté dont elle est le plus haut aspect, vienne de contraintes surmontées. On rougit de devoir rappeler ces vérités élémentaires! Notre siècle, pourtant, a besoin de les retrouver. Qu'un gamin batte la mesure avec fougue ou avec adresse, c'est du cirque, ce n'est rien de plus. Si les enfants d'exception sont des êtres exceptionnels, ils s'accompliront bien quelque jour, à vingt, à quarante, à soixante ans, suivant la pente et le caprice de leur vocation particulière. Pour l'instant, qu'ils rentrent dans l'ombre, qu'ils travaillent et qu'ils jouent comme les autres, et avec les autres. Et que cesse un battage indigne.

Au guignol, les petits prodiges.

CHARLES MAUBAN.

Les journaux :

> M. Desfourneaux, bourreau officiel, s'est joint, hier à la grève en refusant d'exécuter huit condamnés. Il réclame, outre le salaire d'un chef de bureau, une prime pour chaque exécution.

NE PAS PASSER A LA GRAVITÉ

Je n'oublie pas que, pendant la guerre, menant à l'affreuse gare de l'Est un ami requis par le S. T. O., notre regard s'était arrêté sur l'inscription en lettres blanches d'un wagon de marchandises. Mon ami était amaigri, fiévreux, amoureux. Il ne se résignait peut-être au départ que pour fuir le mariage, qui effrayait sa jeunesse. Nous vîmes donc, sur un wagon : « Ne pas passer à la gravité » C'était un ordre sibyllin. Nous crûmes qu'il nous était adressé. Mon ami avait à le croire plus de mérite que moi.

Dans la langue des cheminots, que signifiait cet ordre?

Nous n'en savions rien. Mais si nous l'avions détaché d'une page des conversations de Gœthe avec Eckermann, tout s'éclairait.

Depuis, quelques années ont passé. Quand j'ouvre un journal, quand j'écoute la frivolité inquiète des messieurs d'affaires et des dames, quand je ne peux éviter de jeter un regard sur des affiches électorales qui annoncent, comme toujours, que la conjoncture est tragique, que la liberté est menacée, qu'il y va cette fois, pour de bon, de l'avenir de la démocratie et de la France, j'essaie d'obéir à l'ordre du wagon de marchandises, au conseil de Gœthe.

Bien sûr que la liberté est menacée, mais il ne faut pas passer à la gravité.

•

BAPTISER LES RUES

La fébrilité avec laquelle les conseillers municipaux, élus après la Libération, ont consacré des rues à « nos héros et à nos martyrs » pourrait donner à croire que les vivants, quand ils pensent aux morts, n'ont pas très bonne conscience.

Quand le receveur du 52, annonçant l'arrêt suivant, crie *Paul-Valéry*, je me demande s'il ne prend pas Paul Valéry pour un héros de la Résistance ou un colonel du maquis. En quoi il ne se tromperait d'ailleurs pas beaucoup. Que j'ouvre *Regards sur le monde actuel* ou un quelconque *Variété*, ce qui frappe, c'est la force avec laquelle Valéry résiste. Il était, il est un Résistant, dans la plénitude souveraine du terme. A quoi résiste-t-il? A toutes les tentations qui inclinent à la facilité.

Résistant, c'est-à-dire sans complaisance.

M. B.

LES JOURS

24 septembre 47.

A la *Gazette*, visite d'un inconnu. Il m'a téléphoné une demi-heure auparavant pour me demander si je pouvais le recevoir. Il vient, s'assied.

« — Vous êtes pressé, moi aussi. Je vais m'exprimer en style télégraphique : nouvelles, journal, publier... »

Je le regarde. Une belle barbe de rapin, des yeux qui ont du feu (style XVIIIe siècle), des dents éclatantes, la cravate aussi, des vêtements soignés, trop même. Physionomie coupante, et séduisante cependant. Non, ce n'est pas un fou. Je lui explique que mon temps n'est pas si précieux.

« — Bon, dit-il. Je suis acteur. J'ai joué dans *Des souris et des Hommes*, j'ai fait des films. Métier idiot. Et je me suis mis à écrire. J'ai décidé de partir un mois à la campagne et d'écrire un roman. Ce que j'ai exécuté. Sujet : la jeune génération devant la vie. Mon livre est bon. Je le sais. Je l'ai envoyé à une maison d'édition de Bruxelles, en lui indiquant mes conditions, qui sont très dures. Il me faut une édition de luxe et de l'argent immédiatement. Non que j'en aie besoin, mais un éditeur est un commerçant. Il doit payer. A Bruxelles, ils ont l'air d'accepter tout ce que je veux. Je pars demain pour régler sur place les derniers détails. Rien n'est signé encore.

Entre temps, j'ai écrit des nouvelles. Des camarades le font. Ils envoient leurs œuvres à des journaux qui leur répondent quinze jours ou trois semaines après qu'ils les publient ou les refusent — et payent deux mois plus tard. (Je songeai à lui faire remarquer qu'il avait une idée bien flatteuse de la célérité des rédacteurs en chef, mais à quoi bon?) Moi, j'ai pris la liste des journaux, et je vais voir les patrons. Je leur dis : voici mes nouvelles, lisez-les. Les prenez-vous? Oui, ou non? Si c'est non, bonsoir.

Vous, vous n'en publiez pas? Tant pis. Lisez-en une, tout de même. Voilà : trois pages, c'est vite lu. Qu'en pensez-vous? Moi, j'ai pris l'habitude de noter ce que je lis, sur cent. Ainsi mon roman, je lui mets quatre-vingts, mes nouvelles, cinquante. La nouvelle est un genre facile, je ne crains pas de le dire. Vous croyez que la mienne sera difficile à placer? J'ai rendez-vous avec un M. Noël, je ne me rappelle plus le titre de son journal. Il a un ton de voix... administratif. Trop courte, mon histoire... Je fais toujours court. Mon roman a quatre-vingts pages manuscrites. Non, je n'en ai pas de double. Je l'ai envoyé tel qu'il sortait de ma plume. Mais si je vous intéresse, je vous en ferai faire une copie.

Mon âge? Dix-neuf ans. »

25 *septembre.*

Le silence est d'or. Depuis six mois que je n'étais pas allé au cinéma, je me faisais une fête de ce nouveau film. L'an passé, j'avais vu *Fantôme à vendre*, et j'avais été enchanté. Je me disais : ce fantôme nous venait d'Amérique, dans son pays, René Clair a dû faire encore mieux. (A l'appui de ma thèse, je me répétai cent critiques, et je ne sais combien de hautes récompenses internationales.)

A peine rentré, j'écris ces lignes, consterné. Non que le film me soit apparu comme absolument mauvais, encore qu'au bout d'un quart d'heure j'ai commencé à m'ennuyer, mais il arrive que les chefs-d'œuvre soient embêtants. Je ne puis même prétendre que l'auteur ait manqué son coup : son film, au contraire, me paraît aussi proche de l'œuvre d'art qu'un bon roman. Il est dans la tradition française : une œuvre de moraliste.

Expliquons-nous. Avec quoi est-il fait? Avec de vieux clichés, dans les deux sens de ce mot : clichés littéraires et clichés photographiques. Le père égrillard, le père noble, le jeune homme sentimental, la jeune fille idem. Et les bons ouvriers paresseux et dévoués, et le ballet turc de la fin venu en droite ligne du *Bourgeois gentilhomme*, et le french cancan, et les chanteurs de rue, et le défilé des chars, et la garde républicaine... Notre album de famille. Avec un humour d'autant plus féroce qu'il me paraît en partie involontaire, Clair n'a rien oublié. On ne peut s'empêcher de dire : c'est cela, la France! On ajoute : et rien de plus. Le minimum est devenu un maximum. Avec ce film nous touchons le fond, nous retournons notre poche. Jusqu'à ce jour nous avions pu faire une œuvre avec quelques-unes de nos anciennes beautés sauvées du naufrage, avec un petit regain de vigueur ou d'esprit. Cette fois, il ne reste plus rien qu'une vieille collection de photographies. Plus rien de nos anciennes réalités, même ridicules. Ancien pays de vieux, nous ne sommes plus peuplés que d'images de vieux. Notre passé ne pèse plus, nos cadavres flottent parmi les nuages. Il n'est pas jusqu'à l'évocation des premiers âges du cinéma, cette création française, qui ne m'ait serré le cœur.

Vieux clichés, vieilles inventions, vieux fonctionnaires, vieilles bouteilles, vieilles badernes...

Où donc est le crépitement des bons films américains? Ce titre même : *le silence.* Il y a deux sortes de silences : celui de la mort et celui d'une usine bien réglée, le bruit plat et confiant de la vie. La vie, seule source de l'or.

Ce film, pamphlet dirigé contre la France pourrissante, n'a servi qu'à la rendre plus contente d'elle-même...

Ai-je été trop vif dans les lignes qui précèdent? Ah! j'aimerai le croire. Mais au même programme on voyait une actualité : un Américain, John Cobb, battait le record du monde de vitesse en auto, mais à Paris le Grand Prix des Nations, épreuve cycliste, était enlevé par un Italien, Coppi, mais un de nos champions de boxe, d'ailleurs Africain, comme Cerdan, se faisait battre à Liverpool. Mon journal donnant la liste des dix meilleurs joueurs de tennis du monde ne citait pas un Français. Nous ne marquions qu'un point au Grand Prix de l'Automobile Club de Lyon, organisé à la française : un coureur entrait dans la foule, tuant quatre personnes.

Autre détail. (Du jour, lui aussi, comme les œufs. Pas besoin d'aller chercher dans les vieux fagots.) L'histoire de l'essence. Trois conseils des ministres pour régler cette affaire. Pourquoi trois? En fin de compte, elle n'est pas réglée.

Première décision : on supprime les allocations non prioritaires et on interdit aux autos de plus de quinze chevaux de circuler.

Deuxième décision : on maintient la précédente, mais on attribue une allocation de dix litres aux motos. (J'ai une moto, je regarde l'affaire de près.)

Troisième décision. (Définitive pour aujourd'hui.) On supprime les allocations non prioritaires, on réduit les prioritaires, on ne donne plus que cinq litres aux motos, *mais on rend leur liberté aux voitures de plus de quinze chevaux.*

Aspect de notre démocratie : ne pas faire de peine aux millionnaires. En revanche, on se montrera encore un peu plus tolérant pour les prochaines grèves. Comment peut finir un pays où les riches ne veulent plus payer et les ouvriers plus travailler?

Dans quelques jours, le 1[er] octobre, instituteurs et professeurs vont recommencer à montrer à leurs élèves la sottise des privilégiés qui n'ont pas su éviter la Révolution de 1789... Pour peu qu'ils veuillent ouvrir les yeux, ils parviendront sans peine à faire de *l'histoire vivante.*

1[er] *octobre.*

Les deux écrivains du XX[e] siècle auxquels je reviens le plus régulièrement : Léon Bloy et Paul Léautaud. Un homme des croisades, un libertin du XVIII[e] siècle. Quelle ressemblance entre les deux? Celle-ci, peut-être : ce sont des solitaires qui courent une aventure intérieure. Chez tous les autres auteurs modernes il me semble que les conventions sociales tiennent trop de place. Je pense à Giraudoux, Valéry...

11 *octobre.*

Ramassé des châtaignes dans les bois qui entourent ma maison. Je les cuis ensuite dans un feu de campeur. Souffle d'un feu de bois contre le visage. Toute la vitalité de la terre...

Pourquoi je défends Sartre? Il est plus qu'un écrivain : un homme d'action. Il *fait* une revue, des pièces, des films, des romans, des articles. Je n'aime pas ses eaux, mais sa tempête. Il est peut-être des existentialismes plus vrais que le sien (on me cite celui de Gabriel Marcel), mais ils comptent pour rien, puisqu'ils n'agissent pas. Sartre attaque, scandalise, se contredit, mais il avance. Sa philosophie ne permet guère de deviner ce qu'il attend de la vie, mais il vit. Il prouve l'existentalisme en existant.

On se plaint de l'exclusivisme, de la cohésion et du parti pris de son école. Reproches probablement justifiés. Mais quoi, quand on tient la puissance (non par droit de naissance, mais par conquête) n'est-il pas humain d'en abuser. Et s'il n'y a pas d'école, il y a au moins un *chef* d'école.

Les ennemis de Sartre prétendent qu'il a pris sa technique aux Américains, sa philosophie aux Allemands et son style aux naturalistes. Cela me fait songer aux corsaires qui rentraient chargés de butin sous les yeux luisant d'envie des bourgeois assis sur leurs pontons. Tout petits bourgeois qu'ils fussent, ils n'osaient tout de même pas clabauder :

« — De l'or, pardi, ils l'ont pris aux Espagnols! Des épices, les gros malins, ils ont rencontré les Hollandais!

— Fallait y venir voir, eussent répliqué les pirates. »

Sartre est allé voir. Il a pris le large. Son pavillon flotte sur toutes les mers. Il est probablement le plus traduit de nos auteurs, celui qui a le plus d'influence dans le monde entier. Ni Gide, ni Valéry, ni Giraudoux n'ont passionné (relativement, il ne s'agit que de l'esprit) la planète comme lui. Les journaux officiels de Moscou et de Rome l'ont excommunié. On peut chercher : depuis 1939, c'est notre seule victoire diplomatique.

Enfin, dernier bienfait espéré, la contre-offensive. Contre l'action, la réaction. Un choc. Peut-être des étincelles. Elles ne feront pas mal dans notre nuit.

J'ai cité ses activités, j'ai oublié qu'il était critique, et pas banal. Ce bouledogue a empoigné un jour le chat Baudelaire par la peau du cou et l'a secoué de belle manière. J'ai souffert pour Baudelaire que j'aime, mais j'ai dû admirer. Ai-je noté qu'il s'était mis à courir le monde. Comment appelle-t-on les hommes complets. *L'existentialisme est un humanisme. (Un? En connaîtrait-on plusieurs?)* Si l'existentialisme doit se confondre avec l'homme-Sartre, oui.

12 *octobre.*

Cette littérature américaine ne peint pas l'homme. Elle le râpe jusqu'au sang. Une hygiène, plutôt qu'un art. Elle fouette la circulation. Sa leçon? — puisqu'il faut toujours une leçon. Frères, il faut vivre.

Ces notes doivent donner une idée bien fausse de leur auteur. Il y est question de politique et je ne lis qu'un seul journal (et encore, pas tous les jours), j'écris sur Sartre et les Américains, je réclame du neuf et je ne lis guère que Joubert, La Fontaine, Molière... Le projet qui me tente le plus aujourd'hui, c'est d'écrire une *Vie de Charles Monselet*, gastronome, bibliophile et petit auteur du XIXe siècle. Un auteur comme on ne doit pas être, mais un homme à qui il me serait doux de ressembler. Contradictions? Oui.

Bah, au point où nous en sommes. En plein déluge!

RAYMOND DUMAY.

LES ÉTATS-UNIS ÉCHAPPERONT-ILS A LA CRISE

Voici plusieurs mois déjà que la reconversion de l'économie américaine est achevée. On peut maintenant la considérer comme une réussite malgré les graves conflits sociaux des années 1945-46, les nombreuses difficultés qu'a dû surmonter l'industrie, les hausses de prix — et aussi malgré les sombres prévisions des économistes les plus compétents.

Les experts, comme l'opinion publique elle-même, ont craint et craignent toujours une crise de réadaptation. On peut voir dans cet état d'esprit l'un des effets les plus lointains de la crise de 1929. Les Américains, depuis cette époque, ont quelque peu perdu leur confiance aveugle en l'avenir, leur foi dans la prospérité permanente. Tandis que les deux guerres mondiales ont permis à l'économie de leur pays de franchir rapidement le cap de l'adolescence pour atteindre la maturité, les Américains ont acquis progressivement le goût de la stabilité et de la sécurité. Ils ont encore maintenant présent à l'esprit l'exemple des crises de 1920 et de 1929 et sont toujours tentés, en observant la situation actuelle, de faire des rapprochements avec le passé.

Or, deux questions se posent : l'une afférant à la structure même de l'économie américaine, l'autre portant sur la conjoncture présente : le système économique américain serait-il capable de surmonter une crise sans difficultés majeures, sans un effondrement du régime capitaliste? Et, d'autre part, la situation économique à la fin de 1947 permet-elle de penser à l'éventualité d'une crise dans un avenir proche?

Si l'on en juge d'après les apparences, les États-Unis possèdent un système économique doté d'une grande plasticité. Il convient, en effet, de rappeler avec quelle rapidité l'industrie a réussi à adapter sa production aux besoins de guerre puis à l'économie de paix. Il lui a fallu un an, tout au plus, pour opérer sa « conversion »; dès le début de 1942 les industries

de base reçoivent l'ordre de modifier leurs installations pour fabriquer des armements. Au printemps de 1943 toutes les opérations matérielles sont achevées et, dès lors, la production industrielle s'élève constamment et atteint, en 1944, un niveau sans précédent (indice : 235 sur une base 1935-39 : 100). Ensuite l'industrie américaine réalise un mouvement en sens inverse et procède, à partir de 1945, à sa reconversion. En mai 1947, la production industrielle dépasse de 86 % le niveau d'avant guerre. Or, tous les secteurs de l'économie du pays semblent avoir fait preuve de la même souplesse — que ce fût pour se soumettre aux prescriptions de l'État ou pour revenir, par la suite, à un régime de libre concurrence. Aussi bien dans le domaine de la main-d'œuvre ou des matières premières qu'en matière de prix et de salaires, les difficultés momentanées — parfois assez graves — ont été surmontées avec une relative aisance.

Mais si l'on va plus au fond des choses, on constate, au contraire, un fait qui, dès l'abord, peut paraître assez surprenant : la guerre a accentué de façon sensible la *rigidité* du système économique américain. Déjà en 1929, cet enchevêtrement d'intérêts que l'on définit par l'appellation commode et exacte de *Big Business* et qui résulte de la concentration sans cesse plus poussée des entreprises, avait, par son existence même, contribué à aggraver la crise plutôt qu'à y porter remède.

Il existait en 1940 huit principaux groupes d'intérêts qui possédaient à eux tous 30 % du capital de l'ensemble des sociétés américaines. Ces groupes ont une origine fort différente suivant qu'ils dérivent de l'activité d'institutions financières — groupes Morgan et Kuhn-Loeb — ou de l'affirmation de puissance d'une famille — groupes Rockefeller, Du Pont et Mellon — ou enfin de l'action concertée de plusieurs sociétés d'une région donnée — groupes de Cleveland, de Chicago et de Boston. Certains de ces groupes limitent leur activité à un domaine précis — tel le groupe Kuhn-Loeb qui possède 13 compagnies de chemin de fer représentant 22 % du réseau américain ou le groupe Rockefeller qui contrôle 6 sociétés pétrolières. D'autres, au contraire, ont étendu leur action à différents secteurs : le groupe Morgan, par exemple, contrôle 13 entreprises industrielles (dont la *General Electric* et l'*U. S. Steel)*, 12 sociétés exploitant des services d'intérêt public, 11 compa-

gnies de chemin de fer et 5 banques. Le groupe du Pont contrôle 3 des plus puissantes entreprises industrielles du pays : la *General Motors* (Automobile), la *du Pont de Nemours* (Produits chimiques) et l'*U. S. Rubber Company* (Caoutchouc). On aura une vue plus complète des choses si l'on sait que 3 groupes d'intérêts et une société indépendante disposent, à eux seuls, des 4/5 de la capacité de production sidérurgique et que le groupe Morgan contrôle plus des 2/3 de l'industrie du cuivre.

Telle était la situation avant la guerre. Or, durant les hostilités, deux facteurs ont contribué à renforcer la position — politique et économique — du *Big Business*. Les chefs des plus puissantes sociétés américaines, en raison de l'ampleur de leurs vues, de leur esprit d'initiative et de leur expérience des affaires, ont été tout naturellement sollicités par Roosevelt pour organiser l'économie de guerre et diriger les grandes administrations.

D'autre part, pendant toute la guerre, les autorités de Washington ont eu pour souci constant d'obtenir la production la plus massive possible — de dépasser jusqu'en 1944 les records de l'année précédente. Or, une telle production ne pouvait être réalisée que par des entreprises appliquant les méthodes les plus modernes de fabrication en série. Aussi la majeure partie des contrats d'armement furent-ils passés avec les entreprises dotées de la plus grande capacité de production, les mieux outillées et organisées.

En quatre ans, l'Administration conclut avec 18.500 entreprises des contrats de guerre pour une valeur totale de 175 milliards de dollars. Mais, en fait, les 100 plus importantes sociétés du pays se virent attribuer les 2/3 de ces contrats représentant une valeur de 117 milliards de dollars. Si l'on ajoute que les 33 plus puissantes obtinrent 51 % des contrats, on imaginera les répercussions qu'une telle politique aura pu avoir sur la structure industrielle.

On retrouve parmi les bénéficiaires des commandes de guerre les sociétés qui, dans leur domaine d'activité respectif, contrôlent plus ou moins directement le marché : *General Motors, Ford, Chrysler,* pour l'industrie automobile; l'*U. S. Steel* et la *Bethlehem Steel,* pour l'industrie sidérurgique; *du Pont de Nemours,* pour l'industrie chimique. Il ne faut, en outre, jamais oublier que le développement de ces sociétés accroît

d'autant la puissance des groupes d'intérêts qui les contrôlent.

Les entreprises contractantes ont pu, pendant toute la guerre, améliorer leur position pour l'avenir :

1. Les bénéfices qu'elles ont réalisés, fort substantiels malgré les prélèvements fiscaux, leur ont permis d'augmenter leurs réserves.

2. Elles avaient priorité pour l'attribution des matières premières et, en faisant traiter par des sous-contractants un certain nombre de pièces, elles purent dominer ces sous-contractants qui perdirent progressivement leur indépendance.

3. Elles ont accru dans des proportions considérables leur capacité de production par la construction d'installations nouvelles que, bien souvent, elles imputaient au titre des dépenses courantes. Sur les 26 milliards de dollars dépensés pour la construction d'usines nouvelles, plus des 2/3 furent investis par l'État. Or, ce sont les plus puissantes sociétés qui exploitèrent ces nouvelles installations, obtenant une option pour l'après-guerre.

4. Enfin, les plus grandes entreprises ont aussi profité des recherches effectuées dans le domaine industriel pendant les hostilités et ont pu, grâce à des crédits d'État, agrandir leurs laboratoires. Sur le milliard de dollars dépensés par l'État dans ce but, de 1940 à 1944, 68 sociétés reçurent 750 millions.

La concentration plus poussée de l'industrie américaine apparaît donc comme la conséquence de la politique économique suivie pendant la guerre — politique de haut rendement et de production massive. Elle a renforcé la rigidité de l'ensemble du système économique américain qui, en cas de crise, deviendrait d'autant plus vulnérable.

Mais, et c'est ici que se pose la seconde question, une crise économique est-elle probable étant donnés les facteurs de la conjoncture actuelle?

Il faut, pour y répondre, considérer un certain nombre de faits :

Pendant cinq ans de guerre, l'État fut le principal client sur le marché, absorbant près de la moitié de la production industrielle et agricole. L'augmentation de la capacité de production a, il est vrai, permis aux États-Unis de « coiffer » dans une certaine mesure leur industrie de paix par une nouvelle industrie de guerre. C'est pourquoi l'industrie américaine a pu, de 1940 à 1945, s'orienter vers la production de matériel de guerre

tout en maintenant à un niveau élevé la production de biens de consommation immédiate utiles aussi bien à la population civile qu'à l'armée. Le rationnement de la population ne fut sévère que pour les articles d'équipement (frigidaires, radios, automobiles). A part quelques exceptions provoquées par le manque de matières premières (caoutchouc) ou par l'utilisation de matières premières à des fins militaires (essence), le rationnement en objets de consommation immédiate a été minime, comparé à celui en vigueur dans les autres pays belligérants.

Mais en face d'une production civile malgré tout insuffisante, les revenus de la population ont sensiblement augmenté. On constate, en effet, que le total des revenus individuels (salaires et bénéfices) est passé de 76,2 milliards de dollars en 1940 à 156,8 milliards en 1944. Pour éviter que le pouvoir d'achat restant à la disposition des particuliers ne pèse trop lourdement sur le marché et n'entraîne une hausse brutale des prix, l'État possède trois moyens : il peut limiter les revenus en bloquant les traitements, salaires et dividendes; il peut aussi les frapper d'impôts assez lourds; il peut enfin *orienter les revenus* vers les caisses publiques en ayant recours à l'emprunt. Cette politique du *circuit* qui consiste à faire remettre à l'État, par des moyens détournés, une plus ou moins grande partie des sommes déboursées, a été menée par tous les États belligérants et a contribué au maintien de leur stabilité économique.

On constate que le montant total des impôts fédéraux est passé de 1,4 milliards de dollars en 1940 à 17,4 milliards en 1944. D'autre part, l'épargne réalisée par l'ensemble de la population s'est élevée de 7,3 milliards en 1940 à 38,9 milliards en 1944. Dès 1942, l'État avait procédé au blocage des salaires et il s'est efforcé de limiter les bénéfices pendant toute la guerre. Enfin, le contrôle des prix s'est intégré à l'ensemble de cette politique de stabilisation pour en constituer la pièce maîtresse.

Il s'est donc formé, pendant la guerre, une masse de pouvoir d'achat inutilisée sous forme d'épargne « différée », dont la population allait probablement se servir, les hostilités terminées.

Les quelques remarques précédentes montrent que tous les éléments de la politique économique suivie pendant la guerre devaient agir à retardement, et ceci de façon d'autant plus libre que, la paix revenue, le gouvernement allait rapidement

supprimer tous les contrôles sur la production, les salaires et les prix, institués par Roosevelt.

Les opérations techniques de la reconversion, auxquelles se sont ajoutés les conflits sociaux de 1945 et de 1946, ont freiné le démarrage de la production dont l'indice passait de 236 en février 1945 (sur la base 1935-39 : 100) à 152 en février 1946, niveau le plus bas, pour remonter ensuite et atteindre 190, dès mars 1947. On constate d'ailleurs que le niveau de la production d'articles durables, si on prend comme période de comparaison l'immédiat avant-guerre, est nettement supérieur à celui des objets de consommation immédiate. L'intérêt de ce fait n'échappe pas si l'on connaît l'importance primordiale des industries d'équipement dans une économie moderne. Une crise économique ne peut être surmontée que par la remise en marche, à plein rendement, des fabrications d'outillage. A cet égard deux exemples sont frappants :

— celui de l'Allemagne, pour laquelle, dès 1934, les armements jouèrent le rôle de l'outillage et qui put ainsi sortir de la crise en faisant démarrer à nouveau ses industries de base;

— celui des États-Unis, où, durant la même période, les *New-Dealers* ne se sont attaqués, malgré quelques grands travaux, qu'à la « superstructure » de l'économie (action sur la monnaie et tentative pour modifier la répartition des revenus). Il a fallu la seconde guerre mondiale et la fabrication des armements pour que reprenne vraiment l'expansion économique du pays, arrêtée depuis 1929.

En 1945, 1946 et 1947, tous les secteurs de la production développent donc leur activité, et l'économie américaine réalise parfaitement le plein emploi de la main-d'œuvre. On pourrait craindre, dans ces conditions, que le jour où l'épargne « différée » sera utilisée dans sa totalité et où les revenus de la population permettront seulement de satisfaire les besoins courants, la production ne devienne excédentaire.

L'épargne « différée » devrait, on le sait, ne servir en principe qu'à la satisfaction des besoins en objets d'équipement (radios, autos, etc.) que la population n'a pu se procurer pendant la guerre. Une hausse brutale des prix, contraignant les particuliers à employer cette épargne pour l'achat d'objets courants devenus plus chers, limiterait l'étendue du marché et risquerait

de provoquer une crise semblable à celle de 1920. Or, de mai 1945 à mai 1947, l'indice des prix est passé de 128,1 à 158,8 (base 1935-39 : 100), soit, en deux ans, une augmentation de 21 %. Mais, compensant dans une certaine mesure cette hausse du coût de la vie, les revenus ont, eux aussi, augmenté depuis la fin de la guerre, passant de 160,8 milliards de dollars en 1945, à 165,1 milliards en 1946, et atteignant, au premier trimestre de 1947, le niveau annuel de 176,9 milliards. Cet accroissement des revenus, joint à une diminution des charges fiscales et du montant de l'épargne, semble donc suivre une courbe parallèle à celle de l'augmentation de la production.

Nous n'avons tenu compte, dans cette étude, que des éléments les plus simples dominant la conjoncture économique aux États-Unis. Ils permettent de comprendre que le moment n'est pas encore venu où le marché américain sera saturé — terme impropre d'ailleurs, car un marché n'est jamais vraiment saturé, mais les crises économiques sont provoquées par un ensemble de phénomènes liés à la fois à la mauvaise répartition des revenus et à des vices du système de production.

On pourrait donc penser que, dans le cas non pas de crise mais de difficultés annonciatrices de crise, les Américains se tourneraient vers les marchés extérieurs et tenteraient de compenser par là ce que leur propre marché pourrait avoir d'insuffisant.

Mais un fait échappe très souvent lorsque l'on parle de l'impérialisme américain : l'importance de leur commerce extérieur est relativement modeste si on la compare à la valeur de leur production nationale. On constate, en effet, qu'avant la guerre, en 1936-38, l'ensemble des exportations représentait 7,5 % de la production totale des États-Unis. Cette proportion fut à peu près constante durant l'entre-deux-guerres (en 1929, l'année la plus favorable, elle avait été de 9,2 %. Elle ne s'est accrue qu'à deux reprises depuis le début du siècle, et encore de façon momentanée : à l'occasion des conflits mondiaux, lorsque les États-Unis sont devenus le principal fournisseur des puissances occidentales (1914-18) ou des Nations unies (1941-1945). En 1919, les exportations américaines ont représenté 16,3 % de la production totale. Pendant la seconde guerre mondiale, ces exportations se sont accrues considérablement, surtout grâce à l'importance prise par le Prêt-bail. On sait que

de mars 1941 à décembre 1945, les États-Unis ont expédié aux différentes nations en guerre contre l'Axe pour 46 milliards de dollars de produits à titre Prêt-bail. Or, en 1943 et 1944, le Prêt-bail représentait 80 % des exportations totales. Mais, parallèlement à ce développement du commerce extérieur, on a assisté à un accroissement remarquable de la production nationale. Aussi, le Prêt-bail, quelque important qu'il pût devenir, n'a pourtant représenté que 9 % de la production américaine.

Depuis la fin de la guerre on a assisté à un phénomène identique. Les exportations sont, certes, plus importantes qu'avant les hostilités. Les États-Unis continuent à être le fournisseur du monde et le deviennent de plus en plus. Le chiffre de leurs exportations pour 1946 fut de plus de 9 milliards de dollars. Mais, toujours en 1946, la valeur de leur production nationale a atteint 203 milliards de dollars. Leurs exportations ne représentent donc que 5 % à peine de la production. Lorsque l'on vitupère l'impérialisme américain, lorsque l'on croit que les États-Unis comptent sur les marchés que le monde pourrait leur offrir pour éviter une crise économique, lorsque l'on s'imagine que les Américains ont les yeux fixés sur l'Europe, on oublie un peu trop ces chiffres.

Il est probable qu'une crise d'adaptation semblable à celle de 1920 sera désormais évitée et que les États-Unis se trouvent au début d'une nouvelle période d'expansion économique. Mais rien pourtant ne permet de penser qu'une crise de structure (identique à celle de 1929) n'aura pas lieu d'ici cinq à huit ans. On a déjà parlé, voici une quinzaine d'années, de la « crise du capitalisme américain ». Le capitalisme américain est sorti de la crise et de la guerre plus puissant et plus « libéral » que jamais — mais aussi plus vulnérable en cas de nouvelle crise. Or l'enjeu est d'importance, non seulement économique, mais politique. Une crise nouvelle signifierait la faillite, complète cette fois-ci, du capitalisme. Et si, à cette époque, se poursuit toujours la « guerre froide » à laquelle nous assistons en ce moment entre les deux super-puissances, elle pourrait se terminer, avec une crise économique aux États-Unis, par une victoire de la Russie soviétique.

JACQUES LAULERQUE.

QUELQUES PENSÉES POLITIQUES DE CALVIN FORT UTILES A NOTRE TEMPS

1. — BUT DU RÉGIME TEMPOREL.

Le but de ce régime temporel est de nourrir et entretenir le service extérieur de Dieu, la pure doctrine et religion, garder l'état de l'Église en son entier, nous former à toute équité requise à la compagnie des hommes pour le temps qu'avons à vivre entre eux; d'instituer nos mœurs à une justice civile; de nous accorder les uns avec les autres; d'entretenir et conserver une paix et tranquillité commune.

2. — NÉCESSITÉ D'UNE JUSTE POLICE.

La vouloir rejeter, c'est une barbarie inhumaine; puisque la nécessité n'en est moindre entre les hommes, que du pain, de l'eau, du soleil et de l'air; et la dignité en est encore beaucoup plus grande. Car elle n'appartient pas seulement à ce que les hommes mangent, boivent et soient sustentés en leur vie (combien qu'elle comprenne toutes ces choses, quand elle fait qu'ils puissent vivre ensemble); toutefois elle n'appartient point à ce seulement, mais à ce qu'idolâtrie, blasphèmes contre le nom de Dieu et contre sa vérité, et autres scandales de la religion ne soient publiquement mis en avant, et semés entre le peuple; à ce que la tranquillité publique ne soit troublée; qu'à chacun soit gardé ce qui est sien; que les hommes communiquent ensemble sans fraude et nuisance; qu'il y ait honnêteté et modestie entre eux; en somme qu'il apparaisse forme pu-

blique de religion entre les Chrétiens et que l'humanité consiste entre les humains.

3. — Les trois parties du gouvernement civil.

La première est le Magistrat, qui est le gardien et conservateur des lois. La seconde est la loi, selon laquelle domine le Magistrat. La troisième est le peuple, qui doit être gouverné par les lois, et obéir au Magistrat.

4. — Examen de conscience des magistrats.

A combien grande intégrité, prudence, clémence, modération et innocence se doivent-ils ranger et régler, quand ils se connaissent être ordonnés ministres de la justice divine? En quelle confiance oseront-ils donner entrée à quelque iniquité en leur siège, lequel ils entendront être le Trône de Dieu vivant? En quelle hardiesse prononceront-ils sentence injuste de leur bouche, laquelle ils connaîtront être destinée pour être organe de la vérité de Dieu? En quelle conscience signeront-ils quelque mauvaise ordonnance de leur main, laquelle ils sauront être ordonnée pour écrire les arrêts de Dieu? En somme, s'ils se souviennent qu'ils sont vicaires de Dieu, ils ont à s'employer de toute leur étude, et mettre tout leur soin de représenter aux hommes, en tout leur fait, comme une image de la providence, sauvegarde, bonté, douceur et justice de Dieu. Davantage, ils ont à se mettre toujours devant les yeux, que si tous ceux qui besognent lâchement en l'œuvre de Dieu sont maudits, quand il est question de faire sa vengeance, par plus forte raison ceux-là sont maudits, qui en si juste vocation versent déloyaument... Ce qui doit bien toucher les cœurs des supérieurs. Car par ce ils sont enseignés qu'ils sont comme Lieutenants de Dieu, auquel ils auront à rendre compte de leur charge. Et à bon droit les doit bien piquer cet avertissement. Car s'ils font quelque faute, ils ne font pas seulement injure aux hommes, lesquels ils tourmentent injustement, mais aussi à Dieu, duquel ils polluent les sacrés jugements. Derechef, ils ont à se consoler très amplement, en considérant que leur vocation n'est pas chose profane ni étrange d'un serviteur de Dieu; mais une charge très sainte, vu qu'ils font même et exécutent l'office de Dieu.

5. — Disputer de la meilleure forme de gouvernement : vaine occupation.

C'est une vaine occupation aux hommes privés, lesquels n'ont nulle autorité d'ordonner les choses publiques, de disputer quel est le meilleur état de police. En outre, c'est une témérité d'en déterminer simplement, vu que le principal gît en circonstances. Et encore quand on comparerait les polices ensemble sans leurs circonstances, il ne serait pas facile de discerner laquelle serait la plus utile : tellement elles sont quasi égales chacune en son prix.

6. — Les trois espèces du régime civil.

On compte trois espèces du régime civil : c'est à savoir Monarchie, qui est la domination d'un seul, soit qu'on le nomme Roi, ou Duc; ou autrement Aristocratie, qui est une domination gouvernée par les principaux et gens d'apparence; et Démocratie, qui est une domination populaire, en laquelle chacun du peuple a puissance.

7. — Chacune de ces espèces peut tendre a la tyrannie.

Il est bien vrai qu'un Roi ou autre à qui appartient la domination, aisément décline à être tyran. Mais il est autant facile quand les gens d'apparence ont la supériorité, qu'ils conspirent à élever une domination inique; et encore il est beaucoup plus facile, où le populaire a autorité, qu'il émeuve sédition.

8. — Les magistrats, gardiens des libertés populaires.

Comme le meilleur état de gouvernement est cestuy-là, où il y a une liberté bien tempérée et pour durer longuement, aussi je confesse que ceux qui peuvent être en telle condition sont très heureux, et dis qu'ils ne font que leur devoir, s'ils s'emploient constamment à s'y maintenir. Même les gouverneurs d'un peuple libre doivent appliquer toute leur étude à cela, que la franchise du peuple, de laquelle ils sont protecteurs, ne s'amoindrisse aucunement entre leurs mains. Que s'ils sont

nonchalants à la conserver, ou souffrent qu'elle s'en aille en décadence, ils sont traîtres et déloyaux.

8. — LES MAGISTRATS ET L'EFFUSION DE SANG.

En toute effusion de sang les Magistrats ne se doivent permettre d'être transportés d'affection particulière; mais doivent être menés d'un courage public; autrement ils abusent méchamment de leur puissance, laquelle ne leur est pas donnée pour leur profit particulier, mais pour en servir aux autres.

9. — CHARITÉ ENVERS L'ADVERSAIRE.

Si les courages sont entachés de malveillance, corrompus d'envie, enflambés d'indignation, stimulés de vengeance, ou comment que ce soit tellement piqués que la charité en soit diminuée, toutes les procédures des plus justes causes du monde ne peuvent être qu'iniques et méchantes. Car il faut que cette résolution soit arrêtée entre tous les Chrétiens, que nul ne peut mener procès, quelque bonne et équitable cause qu'il ait, s'il ne porte à son adversaire une même affection de bénévolence et de dilection, que si l'affaire qui est débattue entre eux était déjà amiablement traitée et apaisée. Quelqu'un (possible) objectera que tant s'en faut que jamais on voie en jugement une telle modération et tempérance, que s'il advenait quelquefois d'y en voir, on le tiendrait pour un monstre. Certes, je confesse que selon qu'est aujourd'hui la perversité des hommes, on ne trouve guère d'exemples de justes plaidoyeurs; mais toutefois la chose de soi ne laisse pas d'être bonne et pure, si elle n'était souillée de mauvais accessoire. Au reste, quand nous oyons dire que l'aide du Magistrat est un saint don de Dieu, d'autant nous faut-il soigneusement garder de le polluer par notre vice.

10. — DÉTESTATION DES TYRANS.

Il advient le plus souvent que la plupart des Princes s'éloignent de la droite voie, et que les uns n'ayant nul souci de faire leur devoir, s'endorment en leurs plaisirs et voluptés; les autres, ayant le cœur à l'avarice, mettent en vente toutes

les lois, privilèges, droits et jugements; les autres pillent le pauvre populaire, pour fournir à leurs prodigalités désordonnées; les autres exercent droites briganderies, en saccageant les maisons, violant les vierges et les femmes mariées, meurtrissant les innocents; il n'est pas facile de persuader à plusieurs, que tels doivent être reconnus pour Princes, et qu'il leur faille obéir tant que possible est. Car quand entre des vices si énormes et si étranges non seulement de l'office d'un Magistrat, mais aussi de toute l'humanité, ils ne voient en leur supérieur nulle forme de l'image de Dieu, laquelle devait reluire en un Magistrat, et ne voient nulle apparence d'un ministre de Dieu, qui est donné pour la louange des bons, et vengeance des mauvais; pareillement, ils ne reconnaissent point en lui ce supérieur, duquel la dignité et autorité nous est recommandée par l'Écriture. Et certainement cette affection a toujours été enracinée aux cœurs des hommes de ne point moins haïr et avoir en exécration les tyrans, que d'aimer et avoir en révérence les Rois justes et s'acquittant duement de leur charge.

II. — Patience envers les tyrans.

Si nous sommes cruellement vexés par un Prince inhumain, ou pillés et robbés par un avaricieux ou prodigue, ou méprisés et mal gardés par un nonchalant; si même nous sommes affligés pour le nom de Dieu par un sacrilège et incrédule : premièrement, réduisons-nous en mémoire les offenses qu'avons commises contre Dieu, lesquelles sans doute sont corrigées par tels fléaux. De là viendra l'humilité pour bien brider notre impatience. Secondement, mettons-nous au devant cette pensée, qu'il n'est pas en nous de remédier à de tels maux, mais qu'il ne reste autre chose que d'implorer l'aide de Dieu, en la main duquel sont les cœurs de Rois, et les mutations des royaumes. C'est le Dieu qui s'assiéra entre les dieux et aura jugement sur eux, au seul regard duquel trébucheront et seront confus tous Rois et Juges de la terre, qui n'auront baisé son Christ, qui auront écrit lois iniques pour opprimer au jugement les pauvres, et dissiper le bon droit des faibles, pour avoir les veuves en proie, et piller les orphelins.

12. — APPEL AU MAGISTRAT IDÉAL CONTRE LES TYRANS.

S'il y avait en ce temps ici Magistrats constitués pour la défense du peuple, pour refréner la trop grande cupidité et licence des Rois (comme anciennement les Lacédémoniens avaient ceux qu'ils appelaient Ephores; et les Romains, leurs défenseurs populaires; et les Athéniens leurs Démarches; et comme sont (possible) aujourd'hui en chacun royaume les trois états quand ils sont assemblés), à ceux qui seraient constitués en tel état, tellement je ne défendrais de s'opposer et résister à l'intempérance ou cruauté des Rois, selon le devoir de leur office, que même s'ils dissimulaient, voyant que les Rois désordonnément vexassent le pauvre populaire, j'estimerais devoir être accusée de parjure telle dissimulation, par laquelle malicieusement ils trahiraient la liberté du peuple, de laquelle ils se devraient connaître être ordonnés tuteurs par le vouloir de Dieu.

(Extraits de l'*Institution de la Religion Chrétienne*, Livre IV, Chap. XX, éd. de 1560, choisis, transcrits, titrés par Albert-Marie Schmidt.)

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Janvier 1948
Dépôt légal : 1er trim. 1948